TOME XVI. N° 21 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er FÉV. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Vues sur l'Histoire de France

La deuxième République et le second Empire

Aux journées de février 1848 comme aux journées de juillet 1830, la monarchie avait cédé presque sans résistance à l'émeute de Paris. Dans les deux cas, ce n'était pas seulement le roi qui avait abdiqué, c'était l'autorité elle-même. Mais si, en 1830, la bourgeoisie libérale avait pu substituer Louis-Philippe à Charles X, en 1848 elle avait été prise au dépourvu, et, cette fois, l'émeute ne lui avait pas permis d' « escamoter » la révolution. Bon gré mal gré, il fallait accepter la République dont le nom évoquait pour les hommes d'ordre d'assez mauvais souvenirs. Il y eut donc une panique à côté d'un enthousiasme extraordinaire. On bénissait partout des arbres de la liberté, mais les cours de la Bourse tombaient à rien et, dans la crainte du pire, chacun réalisait ce qu'il pouvait. Ce qui inspirait surtout de l'effroi, c'était le socialisme qui s'était développé durant la monar-

chie de Juillet avec l'industrie et l'accroissement de la population ouvrière. La République que les insurgés avaient proclamée, c'était la République démocratique et sociale fortement teintée de rouge. Au gouvernement provisoire entrèrent, avec des modérés comme Lamartine, des républicains avancés comme Ledru-Rollin, un théoricien socialiste, Louis Blanc, et un ouvrier, Albert. D'après la conviction presque générale, ce n'était qu'un commencement et l'on allait vers une transformation radicale de la société. La réforme électorale avait été la cause de l'insurrection, le suffrage universel était inévitable et l'on avait peine à imaginer que le suffrage universel ne fût pas révolutionnaire.

L'histoire très brève de la deuxième République est celle d'un enthousiasme rapidement déçu et d'une peur prolongée. C'est celle aussi d'un phénomène bien plus important : l'autorité, sous la forme des deux monarchies qui avaient successivement abdiqué, avait douté du pays et c'est pourquoi, au premier accident, elle avait douté d'elle-même et défailli. Nous allons voir le pays se mettre à la recherche de l'autorité et, en très peu de temps, la rétablir. Ceux qui, par crainte du désordre, se méfiaient du peuple français s'étaient trompés autant que ceux qui, pour gagner ses suffrages, croyaient qu'une attitude démagogique était le moyen le plus sûr. Paris même, foyer des révolutions, n'allait pas tarder à se montrer hostile à la révolution sociale et avec une rare violence.

Les premières semaines furent tumultueuses. Le gouvernement provisoire devait sans cesse parlementer avec les insurgés qui étaient restés sous les armes et qui réclamaient des satisfactions immédiates. Il fallut leur promettre le « droit au travail », au nom duquel furent créés les ateliers nationaux pour occuper les chômeurs. Lamartine parvint, non sans peine, à maintenir le drapeau tricolore et à écarter le drapeau rouge. Pourtant les exigences des ouvriers étaient moins graves que leurs illusions. Comme les modérés leur avaient dit que le progrès ne pouvait se réaliser en un jour, ils avaient montré leur bonne volonté en mettant « trois mois de misère au service de la République ». Trois mois pour réformer la société ! Le suffrage universel proclamé, l'accès de la garde nationale, jusque-là réservé aux classes moyennes, ouvert à tous, la diminution de la journée de travail, la création d'une commission des réformes

sociales : c'était, avec les ateliers nationaux, à peu près tout ce qui était possible.

Mais il y avait des revendications d'un autre ordre qui étaient bien plus dangereuses, celles que l'idéalisme révolutionnaire inspirait. La revanche des traités de 1815, les frontières naturelles, la haine de la Sainte-Alliance avaient pris un caractère mystique. Les insurgés de 1830 pensaient encore aux conquêtes, à la Belgique et à la rive gauche du Rhin. Ceux de 1848 avaient la religion des peuples opprimés, de la Pologne surtout, dont le nom revenait sans cesse dans les discours. Sur divers points de l'Europe, des mouvements révolutionnaires avaient précédé les journées de Février. D'autres, à Berlin, à Vienne les suivirent. On crut qu'une ère nouvelle de justice et de liberté allait s'ouvrir pour le monde. Paris était plein de réfugiés de tous les pays qui allaient, en cortèges acclamés par la foule, demander le secours du gouvernement provisoire. Lamartine devait répondre chaque jour à des délégations allemandes, hongroises, italiennes, polonaises, irlandaises, norvégiennes même. Une pression s'exerçait sur la République pour l'entraîner à la guerre de propagande en faveur de laquelle insistaient, avec Ledru-Rollin, les républicains de doctrine. Lamartine, qui avait pris le ministère des Affaires étrangères, abondait en nobles paroles, mais temporisait de son mieux, éclairé par ses responsabilités et craignant de jeter la France dans des aventures et de renouer contre elle une coalition. Il eût peut-être fini par intervenir en faveur de l'Italie soulevée contre l'Autriche, si les Italiens, en souvenir de l'occupation française au temps de la Révolution et de l'Empire, n'avaient redouté les républicains français autant que les Habsbourg et répondu que l'Italie « ferait d'elle-même ». L'esprit de ces révolutions européennes était avant tout national. Elles annonçaient la formation de ces grandes unités, l'unité italienne, l'unité allemande, qui ne s'accompliraient qu'en brisant les cadres de l'Europe et en provoquant de grandes guerres.

Ces conséquences, que Louis-Philippe et Guizot avaient entrevues lorsqu'ils s'étaient associés à Metternich pour une politique de conservation, échappaient aux républicains français. C'est l'honneur de Lamartine d'avoir résisté à leurs sommations. Mais, à ces débuts de la deuxième République, un souci commençait à dominer les autres. Il ne suffisait pas

d'avoir proclamé le droit de tous au suffrage. Il fallait consulter le suffrage universel, et, à mesure que l'heure approchait, c'était chez les révolutionnaires que les appréhensions étaient les plus vives. On commençait à se demander si toute la France était à l'image de Paris, si elle n'allait pas élire une majorité modérée, peut-être réactionnaire, paralyser la République, sinon la détruire. Alors ce furent les plus avancés qui réclamèrent l'ajournement des élections et la « dictature du progrès ». Intimidé par la manifestation du 17 mars, le gouvernement provisoire recula jusqu'au 23 avril la date du scrutin. Ce répit, les partisans de la république sociale le mirent à profit pour organiser une « journée » sur le modèle de la Révolution afin d'épurer le gouvernement provisoire et d'en chasser Lamartine et les modérés. Comme sous la Révolution aussi, lorsque les jacobins avaient été battus, c'est par les légions de la garde nationale restées fidèles à l'ordre que le coup de force échoua. Les communistes (c'est ainsi qu'on commençait à les appeler) ne réussirent pas à s'emparer de l'Hôtel de Ville et leur manifestation ne rencontra à Paris que froideur et hostilité.

Hostile, la province l'était encore plus. A huit jours des élections, cette menace d'émeute l'inquiéta et l'irrita. Par habitude, elle avait suivi la capitale, accepté le changement de régime et il n'y avait pour ainsi dire pas de candidat qui ne se dît républicain. Mais un symptôme remarquable, c'était le calme que la province avait gardé, l'absence presque complète de désordres.

Le suffrage universel, ce sphinx, ce monstre, allait parler pour la première fois. On vota avec un zèle qui ne s'est jamais revu depuis, 7 800 000 bulletins sur 9 400 000 inscrits, 84 pour 100 des Français. Et la réponse fut décisive : sur 800 députés, les républicains avancés étaient moins de 100. Le reste était composé de modérés surtout et de monarchistes plus ou moins avoués. Pour la République démocratique et sociale, c'était un écrasement. Un résultat plus curieux encore, c'est que, même à gauche, presque tous les élus étaient des bourgeois. Les conservateurs qui craignaient le suffrage universel s'attendaient à voir un grand nombre d'hommes en blouse : il n'y eut pas plus d'une vingtaine d'ouvriers. Les classes moyennes gardaient la direction du pays et, jusqu'à nos jours, dans toutes les assemblées, ce trait se retrouvera.

L'assemblée de 1848 représentait une aspiration générale à l'ordre. Spontanément, le peuple français venait de suivre l'exemple des bourgeois de 1830 qui avaient substitué Louis-Philippe à Charles X. Née de l'émeute, comme la monarchie de Juillet, la deuxième République se mettait tout de suite de l'autre côté de la barricade. Comme la monarchie de Juillet, elle allait aussi se trouver aux prises avec les révolutionnaires déçus et, par une réaction rapide, marcher vers le rétablissement de l'autorité.

L'assemblée se nomma elle-même constituante. Mais, à la différence de celle de 1789, ce n'était pas en amie qu'elle traitait la gauche. En attendant qu'une constitution fût votée, elle remplaça le gouvernement provisoire par une commission exécutive de cinq membres, un nouveau Directoire d'où les socialistes furent exclus tandis que Lamartine et Ledru-Rollin n'y entraient qu'avec un chiffre de voix inférieur à celui qu'obtenaient leurs trois collègues, républicains modérés. Aux socialistes écartés du pouvoir, il ne restait qu'à se soumettre ou à recommencer l'émeute. Cette Assemblée s'opposerait aussi bien aux réformes radicales à l'intérieur qu'à la guerre pour la délivrance des nationalités à l'extérieur. Excités par les clubs, les démocrates parisiens essayèrent de la renverser par un coup de force. Le 15 mai, l'Assemblée fut envahie au cri de « vive la Pologne ». Les insurgés s'emparèrent de l'Hôtel de Ville. On crut un moment que la révolution avait triomphé. Cette fois encore, la garde nationale, restée en majorité bourgeoise, rétablit l'ordre rapidement. Cette alerte effraya l'Assemblée et le pays, accrut leur haine du socialisme, auquel la guerre fut déclarée. La droite et les modérés se rapprochèrent. Quinze jours plus tard, la majorité décidait de fermer les ateliers nationaux devenus une source de gaspillage et un foyer d'agitation. On sentait pourtant que le lendemain n'était pas sûr, qu'un conflit grave allait se produire et un gouvernement fort commençait à être désiré.

Ces circonstances servaient à merveille la cause de Louis-Napoléon Bonaparte. Pourtant, il n'y avait plus de parti bonapartiste organisé. Personnellement, l'aventurier de Strasbourg et de Boulogne était sans crédit. Il avait pour lui son nom, les souvenirs napoléoniens où se mêlaient l'ordre, l'autorité, la gloire. Peut-être avait-il surtout la faiblesse du pouvoir, qui inquiétait le pays. Encore exilé,

Louis-Napoléon fut élu député à une élection partielle. Expérience concluante : son nom suffisait, c'était une caution et une garantie. Louis-Napoléon jugea plus habile de ne pas rentrer tout de suite en France bien que l'Assemblée lui en eût rouvert les portes. Elle ne croyait pas avoir le droit de s'opposer à une volonté exprimée par le suffrage universel, trop nouveau pour qu'on n'en eût pas le respect.

Cette élection survint au moment où les esprits étaient le plus agités. La fermeture des ateliers nationaux était imminente. Chaque soir des bandes d'ouvriers parcouraient les boulevards en acclamant la République démocratique et sociale. Les contre-manifestations étaient spontanées et il ne leur manquait qu'un cri et des chants. On peut dire que l'Empire commença par une « scie » de café-concert : « Poléon, nous l'aurons ! » et par des romances sentimentales : « Napoléon, sois bon républicain. » Un parti bonapartiste commençait à se former et, ce qui était encore plus important, un état d'esprit bonapartiste se formait aussi. Une nouvelle émeute socialiste allait le renforcer.

Celle-là fut plus qu'une émeute : un véritable essai de guerre sociale, noyé dans le sang. La commission exécutive, obéissant au vote de l'Assemblée, avait fixé au 21 juin la dissolution des ateliers nationaux. Le 22, la décision ayant été notifiée, une délégation ouvrière protesta auprès du gouvernement. La décision maintenue, l'insurrection éclata le lendemain.

Elle fut d'autant plus violente qu'elle était anonyme. Elle n'eut pas de chefs. Le seul nom qui en soit resté est celui de Pujol, chef de section aux ateliers nationaux, qui donna le signal du soulèvement par une harangue aux ouvriers sur la place de la Bastille, au pied de la colonne de Juillet : la « sédition », comme l'Assemblée l'appelait, s'autorisait contre la République bourgeoise du souvenir des révolutions qui avaient renversé la monarchie. Le soir même, la population ouvrière de Paris était sous les armes.

On vit alors ce que, ni en 1789, ni en 1830, ni en Février on n'avait vu : un gouvernement résolu à se défendre, qui avait pris toutes ses précautions, arrêté même à l'avance un plan de combat et qui chargeait l'armée régulière de la répression. Écartant les cinq civils de la commission exécutive, l'Assemblée délégua le pouvoir au général Cavaignac, c'est-à-dire à un dictateur républicain. En trois jours, l'in-

surrection, d'abord maîtresse de près de la moitié de Paris, fut écrasée. Des arrestations en masse, des condamnations par les conseils de guerre, des déportations en Algérie, suivirent cette victoire de l'ordre. La troupe s'était battue avec discipline, les sections bourgeoises de la garde nationale avec fureur : de province même, des renforts leur étaient venus. Au lieu d'être honorée, l'insurrection fut flétrie. Les insurgés ne furent plus des héros mais des « barbares ». L'assassinat du général Bréa, la mort de l'archevêque de Paris, Mgr Affre, tué au moment où il intervenait entre les combattants, se racontèrent avec horreur. Partout l'impression fut profonde. Du moment que la révolution attaquait l'ordre social et la propriété, Paris même cessait d'être révolutionnaire. Des journées de Juin, le socialisme sortit affaibli et découragé, tandis que la réaction grandissait, des villes aux campagnes, avec la haine des « partageux ».

Dès lors, les événements marchèrent très vite. La constitution qui fut adoptée par l'Assemblée disait que la République aurait un président et que ce président serait élu par le peuple. Rares furent les républicains comme Grévy qui représentèrent que le plébiscite pouvait être mortel pour la République. La gauche même l'accepta : la doctrine républicaine enseignait alors que le régime parlementaire était d'essence conservatrice et monarchique, et que le pouvoir exécutif, pour ne pas dépendre d'une Assemblée toujours capable de restaurer la monarchie, devait s'appuyer sur le suffrage universel : ce qui prouve que les théories politiques sont changeantes comme les circonstances qui les déterminent.

Le plébiscite eut lieu le 10 décembre. Avec Lamartine et le général Cavaignac, Louis-Napoléon avait posé sa candidature. Il était rentré en France depuis peu de temps, sa présence à l'Assemblée avait été peu remarquée, mais son attitude avait été habile. Il avait nié qu'il fût prétendant au trône impérial. Au lieu de parler, comme dans ses premiers manifestes, comme presque tout le monde quelques mois plus tôt, de réformes sociales, il était devenu conservateur avec un vocabulaire démocratique, le mélange même dont les idées et les traditions napoléoniennes se composaient. A la surprise générale, il fut élu à une majorité considérable, avec cinq millions et demi de voix. Plus significatif, plus glorieux que ceux de Cavaignac et de Lamartine, le nom de Napoléon l'avait emporté.

Ce fut une situation bien extraordinaire que celle de ce prince-président qui n'était rien la veille, qui n'avait qu'une poignée de partisans et qui devenait chef de l'État. Le premier mouvement des députés fut de considérer son élection comme un accident (le président n'était pas rééligible) et de le traiter lui-même comme une quantité négligeable. En effet, n'étant pas initié aux affaires, il montrait de l'embarras et même de la timidité. Pourtant, il avait déjà une politique. Il choisit ses ministres parmi les conservateurs et, mesurant l'importance de l'opinion catholique, lui donna une satisfaction en décidant l'expédition de Rome pour rétablir le pape dans ses États d'où une révolution l'avait chassé. Jusqu'à la fin, Napoléon III sera conservateur à l'extérieur et libéral à l'intérieur et inversement, pour contenter toujours les deux tendances des Français.

Cependant sa position était fragile. Elle le fut encore plus après les élections du 13 mai 1849 qui montrèrent que le président était isolé. Un Bonaparte était au faîte de l'État et il n'y avait en France que bien peu de véritables bonapartistes. D'ailleurs le président n'eût pu avoir de programme et de candidats à lui sans violer la Constitution et sans se découvrir. La nouvelle Assemblée, élue comme il l'avait été lui-même, sous l'impression des journées de Juin, était conservatrice. Elle n'était même plus républicaine. La peur du désordre et de l'anarchie, le mécontentement des campagnes contre l'impôt resté fameux des 45 centimes additionnels aux contributions directes, tout avait détourné la France des républicains. Le parti de l'ordre était vainqueur, et il était représenté par les légitimistes et les orléanistes dont les deux groupes formaient la majorité. Du jour au lendemain, cette majorité pouvait rétablir la monarchie, si les deux groupes monarchistes se réconciliaient comme la famille royale elle-même, divisée depuis 1830. Si la « fusion » échouait, le prince-président n'aurait qu'à confisquer le courant qui éloignait la France de la république et, au lieu de la royauté, on aurait l'Empire. C'est ainsi que les choses se passèrent. Louis-Napoléon n'eut qu'à profiter des fautes d'une Assemblée royaliste qui ne sut pas accomplir une restauration.

Ces fautes furent nombreuses et graves. Non seulement les partisans du comte de Chambord et ceux du comte de Paris ne réussirent pas à s'entendre, ce qui eût été facile

puisque le représentant de la branche aînée des Bourbons n'avait pas de fils et ne devait pas en avoir, mais encore ils fournirent des armes au prince-président. Ce qui préoccupait surtout ces conservateurs, c'était la crainte des révolutionnaires. Ils avaient beau former une majorité considérable, ils étaient hantés par la peur des « rouges ». Une élection partielle, qui ramena quelques députés au parti qui s'appelait, par une évocation de 1793, le parti de la Montagne, députés élus à Paris surtout, épouvanta l'Assemblée. Elle s'en prit au suffrage universel. Thiers, devenu réactionnaire au milieu de ses nombreux avatars, parla de la « vile multitude ». Après la loi du 31 mai 1850, qui excluait trois millions d'électeurs, la politique du prince-président fut toute tracée : élu du plébiscite, il se présenterait comme le défenseur et le restaurateur du suffrage universel. C'est lui désormais qui traita comme une quantité négligeable une Assemblée inerte, flottant entre la monarchie et la république, tandis qu'il préparait l'Empire. Déjà il avait pris ses ministres en dehors d'elle, il se constituait un parti, se montrait en France, flattait et se conciliait l'armée qui, à l'élection présidentielle, avait voté moins pour lui que pour le général Cavaignac. Déjà, avec Persigny et Morny, il préparait le coup d'État. Il s'y décida quand l'Assemblée eut refusé de reviser la Constitution dont un article interdisait que le président fût réélu. Le coup d'État du 2 décembre 1851 fut une opération réactionnaire, mais dirigée contre une assemblée monarchiste pour lui enlever le bénéfice de la réaction, exécutée avec l'aide de l'armée et précédée d'avances aux démocrates à qui le prince-président promit une amnistie et le rétablissement du suffrage universel.

Les invectives dont les républicains ont couvert le coup d'État font oublier que l'Assemblée qui fut chassée par la force et dont les membres furent arrêtés pour la plupart, était une assemblée monarchiste. S'il n'y avait eu le règne de Napoléon III, il aurait dû y avoir celui d'Henri V ou de Louis-Philippe II. A lire les *Châtiments* de Victor Hugo et l'*Histoire d'un crime*, on croirait que le prince-président a étranglé la République. A la vérité, il étouffait une monarchie au berceau. Seulement cette monarchie eût été représentative, tandis que le coup d'État établissait la dictature et supprimait le régime parlementaire. Dans des conditions au fond assez peu différentes de celles du 18-Brumaire, le

neveu du Premier Consul se substituait à la royauté dont le retour était seulement un peu plus probable en 1851 qu'en 1799. Mais que désirait la France? Ce que l'Assemblée avait été incapable d'établir sur des bases solides : l'autorité et l'ordre. Le peuple français les reçut de Louis-Napoléon Bonaparte qui les lui apportait. Le coup d'État du 2 décembre, organisé de l'intérieur, exécuté dans les circonstances les plus favorables, ne rencontra donc qu'une faible résistance, celle de la minorité républicaine du pays. Encore cette minorité était-elle affaiblie par la rancune des ouvriers qui, se souvenant des journées de Juin, ne mirent qu'une médiocre ardeur à défendre une République qui ne subsistait plus que de nom. Le député Baudin se fit vainement tuer sur une barricade du faubourg Saint-Antoine. La tentative d'insurrection qui eut lieu à Paris fut arrêtée en trois jours. Plus on allait et plus les mesures contre la guerre des rues étaient sévères et méthodiques. Le pouvoir n'avait plus, comme en 1789 ou en 1848, de mansuétude ni d'hésitation. Aux journées de Juin, le général Cavaignac avait déjà perfectionné ce qu'on pourrait appeler la technique de la répression. Cette fois on fusilla tout individu pris les armes à la main. Le 5 décembre, Paris était redevenu calme. En province, ils n'y eut que des soulèvements locaux dont la troupe vint à bout sans difficulté. L'ensemble de la France avait accepté le coup d'État. Le 21 décembre, le suffrage universel, rétabli comme l'avait promis le prince-président, fut appelé à se prononcer. Par 7 millions de *oui* contre 600 000 *non*, il approuva Louis-Napoléon Bonaparte d'avoir violé et aboli la Constitution et lui conféra le pouvoir pour six ans. En réalité l'Empire était fait.

« Voilà un demi-siècle que la France a les institutions administratives de l'an VIII, disait une proclamation du prince. Pourquoi n'en aurait-elle pas aussi les institutions politiques? » En effet il n'y avait presque rien à changer pour revenir à la dictature consulaire. Il suffit de limiter les pouvoirs de la Chambre, nommée de nouveau Corps législatif et privée de tout droit d'initiative. Le perfectionnement, c'était l'élection des députés au suffrage universel et direct mais avec la candidature officielle qui désignait les candidats agréables au gouvernement et lui assurait la quasi totalité des sièges. Si, aux institutions de l'an VIII, le régime parlementaire se superposait aussi bien que la dictature,

c'était à la dictature qu'on était retourné. Un an plus tard, après une rapide préparation et un voyage à travers la France où il avait été reçu comme un souverain, Louis-Napoléon annonçait son intention de rétablir l'Empire héréditaire et de prendre le nom de Napoléon III. Le 21 novembre 1852, un nouveau plébiscite l'approuvait à une majorité encore plus considérable que l'année précédente. Le peuple français avait adopté l'Empire autoritaire par 7 millions 800 000 oui contre 250 000 non. L'opposition ne comptait plus. Les républicains avancés étaient en exil. Ceux qui restaient, effrayés par les mesures de rigueur et les déportations qui avaient suivi le 2 décembre, étaient réduits au silence. Victor Hugo, réfugié à Guernesey, écrivait les *Châtiments*, mais se voyait bientôt seul à « braver Sylla ». Aux élections de 1857, il n'entrera encore qu'une poignée d'opposants au corps législatif, les Cinq. La pression administrative, l'action des préfets, l'intimidation contribuaient pour une part à cette docilité du corps électoral. Pourtant l'acquiescement des masses rurales et de la bourgeoisie à ce régime dictatorial était spontané. Napoléon III avait donc eu raison de se fier au suffrage universel. Il restait seulement à donner au pays des satisfactions matérielles et morales. Il restait à gouverner.

Depuis son élection à la présidence de la République jusqu'au rétablissement de l'Empire, ce qui avait le mieux servi Napoléon III, c'était, avec l'éclat de son nom, l'idée de l'autorité et de l'ordre. Ce qui aurait dû lui nuire, c'était l'idée de la guerre, attachée au nom napoléonien. Mais, pendant la deuxième République, les Assemblées, modérées ou conservatrices, avaient suivi en Europe une politique fort peu différente de celle de Louis-Philippe. Le programme commun des libéraux et des bonapartistes de la Restauration, celui des insurgés de 1830 et de 1848, abolition des traités de 1815, frontières naturelles, délivrance des nationalités opprimées, Lamartine et ses successeurs l'avaient laissé en sommeil. Sous la présidence de Louis-Napoléon, il n'y avait eu d'autre expédition à l'extérieur que celle de Rome pour la protection du pape, ce qui avait contenté les catholiques sans nécessiter un effort militaire sérieux. Cependant on pouvait craindre que, devenu empereur, le prince-président ne fît une politique belliqueuse. Aussi rassura-t-il à la fois la France et l'Europe lorsque, dans son

discours de Bordeaux, quelque temps avant la proclamation de l'Empire, il eut prononcé ces paroles fameuses, si souvent rappelées depuis : « L'Empire, c'est la paix. »

Ce ne fut pas l'unique raison pour laquelle Napoléon III fut accepté par les quatre puissances qui, en 1814 et en 1815, avaient lancé contre les Bonaparte une exclusion éternelle. Les révolutions qui avaient parcouru l'Europe en 1848 à la manière d'une épidémie avaient violemment secoué les monarchies prussienne et autrichienne qui n'étaient pas fâchées que l'ordre fût rétabli en France, même par un coup d'État napoléonien. En outre, la Prusse et l'Autriche sortaient à peine d'un conflit pour la prépondérance en Allemagne. Sans qu'il y eût eu de sang versé, la royauté prussienne avait été humiliée à Olmütz et il en était resté entre les deux puissances germaniques une rivalité qui les empêchait de se concerter contre la France. Quant à l'Angleterre, Napoléon III savait bien que tout dépendait d'elle. Il s'était appliqué à rassurer le vieil ennemi de son oncle, et, pendant son règne, il s'efforcera toujours de maintenir l'Entente cordiale. Restait le tsar, très hostile au rétablissement de l'empire français. A lui seul il ne pouvait rien. Mais la Russie, que les révolutions n'avaient pas touchée, qui avait même, pour le compte de l'Autriche, écrasé l'insurrection hongroise, exerçait en Europe une influence considérable. C'était la Russie qu'il fallait abaisser si l'on voulait remanier à l'avantage de la France les traités de 1815, ce qui était l'arrière-pensée et l'une des raisons d'être du nouvel empereur.

Héritier des traditions napoléoniennes, élu du plébiscite, Napoléon III savait fort bien qu'il devait contenter toutes les tendances du peuple français. L'Empire, c'était, comme disait Thiers, « une monarchie à genoux devant la démocratie ». Ce qui avait donné le pouvoir à Napoléon III, c'était l'aspiration à l'ordre et à l'autorité. Mais l'esprit républicain de 1848 renaîtrait, le goût de la liberté reprendrait à mesure que s'éloignerait le souvenir du danger révolutionnaire. Comment l'Empire autoritaire pouvait-il apporter une satisfaction à l'idée républicaine? En lui accordant ce que la monarchie de juillet et la république conservatrice lui avaient refusé par prudence : le retour au programme de politique extérieure de la Révolution, frontières naturelles, délivrance des nationalités. Réaction au dedans, libéralisme

au dehors : cette politique réussira au second Empire pendant une dizaine d'années, jusqu'au moment où les difficultés naîtront pour la France des changements qu'elle aura produits en Europe.

Comme Napoléon Ier, Napoléon III donnait à son règne un caractère monarchique et démocratique, conservateur et libéral. N'ayant pas trouvé de princesse de sang royal, il épousa Eugénie de Montijo en rappelant le souvenir de l'impératrice Joséphine. Le discours par lequel il annonça officiellement son mariage était aussi une sorte de manifeste. Il n'avait pas cherché « à s'introduire à tout prix dans la famille des rois ». Mais il saurait s'imposer à la « vieille Europe » en prenant franchement « la position de parvenu, titre glorieux lorsqu'on parvient par le libre suffrage d'un grand peuple ».

La vieille Europe, Napoléon III songeait à la remanier, à en reviser la carte. Le retour au régime napoléonien n'aurait tout son sens, il n'aurait l'appui de l'opinion libérale, il n'échapperait au reproche dont les Bourbons et Louis-Philippe ne s'étaient jamais délivrés que si l'œuvre du congrès de Vienne était abolie. D'autre part, l'expérience enseignait que, si la France heurtait de front les alliés de 1814, elle s'exposait à les unir de nouveau contre elle. Il fallait donc, pour changer le cours des choses européennes, s'y prendre de manière à prévenir une coalition. Et comme la tête de la coalition eût encore été l'Angleterre, c'était avec l'Angleterre qu'il importait que le contact fût maintenu. La question d'Orient, toujours posée depuis un siècle, toujours propice aux diversions ou génératrice de complications, offrit à Napoléon III l'occasion dont il avait besoin. Charles X avait songé à effacer les conséquences de Waterloo par une alliance avec le tsar en lui laissant les mains libres en Turquie. C'était une combinaison renouvelée de Tilsit. Napoléon III la renversa. C'est avec l'Angleterre, pour défendre l'intégrité de l'empire ottoman, qu'il s'allia en 1854 contre la Russie. Guerre habilement choisie à tous les points de vue. Elle assurait à Napoléon III l'alliance anglaise. Elle était agréable, en France, aux catholiques, parce qu'elle avait pour prétexte le conflit des Lieux Saints revendiqués par les Russes schismatiques, et aux républicains qui haïssaient le tsar autocrate, le « tyran du Nord », persécuteur de la Pologne. Enfin, quand la puissance russe serait ébranlée,

le champ deviendrait libre pour une intervention de la France en faveur des nationalités.

La guerre de Crimée ne devait pas nous rapporter autre chose. Après un siège d'un an, auquel l'armée française avait pris la plus grande part, Sébastopol tomba, la Russie s'avoua vaincue. Au congrès qui se tint à Paris en 1856, la France apparut comme la première puissance du continent. Napoléon III semblait avoir effacé et les revers de Napoléon Ier et le recul de la France, dans ce même Orient, en 1840. La Russie était refoulée loin de Constantinople. Elle était humiliée, affaiblie. Mais il lui resterait une longue rancune contre nous. De plus, l'Angleterre n'avait pas permis que les questions auxquelles Napoléon III tenait le plus, celle de Pologne, celle d'Italie, fussent seulement soulevées. Satisfaite de l'affaiblissement de la Russie, l'Angleterre se détachait déjà de nous. Ainsi, derrière des apparences de gloire et de grandeur, d'amères réalités se cachaient. En Prusse, un homme redoutable commençait sa carrière et il avait vu tout de suite le parti que son pays pouvait tirer de cette nouvelle situation : c'était Bismarck. La Prusse était la puissance la plus intéressée à un remaniement de l'Europe, parce que, sans la suppression de l'ordre de choses créé en 1815, elle ne pouvait pas expulser l'Autriche de la Confédération pour fonder à son profit l'unité allemande. La Russie venait d'être humiliée à Sébastopol comme la Prusse l'avait été à Olmütz. L'Autriche, « étonnant le monde par son ingratitude », avait abandonné le tsar qui l'avait sauvée de la révolution hongroise. La Prusse, en se rapprochant de la Russie, préparait le moyen de dominer librement l'Allemagne.

Pour réussir, le plan de Bismarck, qui était à longue échéance, supposait que Napoléon III repousserait l'alliance que l'Autriche lui proposait au congrès de Paris. Cette alliance, que Louis-Philippe et Guizot avaient pratiquée pour éviter les bouleversements dangereux, Napoléon III n'en voulut pas, il ne pouvait pas en vouloir parce qu'elle lui eût interdit d'affranchir la nationalité italienne. Dès 1855, en se séparant de son ministre des Affaires étrangères, Drouyn de Lhuys, partisan de l'accord avec l'Autriche, Napoléon III avait choisi. Lorsque, trois ans plus tard, Orsini eut jeté sa bombe, cet attentat ne détermina pas l'empereur, comme on l'a cru, à intervenir en faveur de

l'unité italienne. Il lui servit seulement à convaincre ceux qui, dans son entourage, s'opposaient à la guerre contre l'Autriche, qu'il était imprudent de résister aux sommations des « patriotes italiens ». Bientôt, à l'entrevue de Plombières, l'appui de la France était promis au Piémont pour affranchir de l'Autriche les provinces italiennes et, l'an d'après, en 1859, les hostilités commençaient.

Après avoir combattu le tsar autocrate, l'empereur des Français se tournait contre les Habsbourg. Par là, il remplissait une autre partie du programme libéral et républicain, il désarmait une opposition. A son départ pour l'armée d'Italie, il fut acclamé dans le faubourg même où s'étaient dressées les barricades du 2 décembre. Il allait pourtant au-devant de difficultés qu'il ne soupçonnait pas. Si l'armée autrichienne fut vaincue, non sans peine, à Magenta et à Solférino, Napoléon III eut la surprise de voir toute l'Allemagne, insidieusement excitée par la Prusse, prendre fait et cause pour l'Autriche, puissance germanique. Menacé d'une guerre sur le Rhin, tandis que les Autrichiens, chassés seulement de Lombardie, résistaient encore, et que la Russie et l'Angleterre se tenaient à l'écart, se réjouissant de son embarras, Napoléon III eut hâte de signer l'armistice de Villafranca. Il abandonnait ainsi Victor-Emmanuel, les Piémontais, les patriotes italiens qui, au même moment, espéraient la délivrance totale et l'unité de l'Italie morcelée : des révolutions nationales éclataient dans les principautés, menaçant Rome et le Saint-Siège. Ainsi, la guerre contre l'Autriche pour affranchir la nationalité italienne tournait court et tournait mal. Elle avait exposé la France à un conflit européen. Elle avait déçu l'Italie elle-même, qui nous en voulut de l'avoir laissée incomplète et qui estima d'ailleurs que nous étions payés du service rendu par la cession de Nice et de la Savoie. Enfin l'unité italienne posait la question romaine et, par la question romaine, la politique intérieure et la politique extérieure de Napoléon III entraient en contradiction. S'il refusait Rome à la nouvelle Italie, il violait le principe des nationalités, il s'aliénait les libéraux français. S'il abandonnait Rome, il soulevait une autre opposition, celle des catholiques français qui, depuis le coup d'État, lui avaient toujours donné leur appui.

Ce n'étaient même pas les seules conséquences que la politique des nationalités devait produire après un succès

éphémère. « L'écueil italien », que lui avait prédit Metternich, obligea d'abord Napoléon III à transformer son système de gouvernement. C'est à l'intérieur qu'il voulut apaiser les libéraux, en inaugurant l' « Empire libéral » par la réforme de 1860 qui accroissait les pouvoirs du Corps législatif, lui rendait la parole et acheminait au régime parlementaire. Aux conservateurs, il promettait cette fois la paix, la fin des interventions de principe en Europe, le maintien de la souveraineté du pape. Mais il n'avait pas réussi à « unir les partis sous un manteau de gloire ». Il n'avait pu satisfaire à la fois « les réactionnaires et les révolutionnaires ». Il avait mécontenté les deux camps en se flattant de résoudre les difficultés auxquelles avaient succombé les régimes précédents. Et il avait préparé à l'extérieur, en reprenant la politique de la Révolution, les périls dont la France allait être assaillie.

Les dix dernières années du second Empire se consumèrent en vains efforts pour rétablir une situation compromise. Depuis le Congrès de Paris, Napoléon III voyait s'éloigner l'espoir de reviser les traités de 1815. Il déclarait bien que ces traités avaient cessé d'exister, mais c'était vrai surtout en ce sens que la Prusse se disposait à en supprimer les parties qui la gênaient, qui la liaient, qui l'empêchaient d'unifier l'Allemagne. L'Angleterre, alarmée par la réunion de la Savoie et de Nice, soupçonnait la France napoléonienne de préparer d'autres conquêtes. D'autre part, le principe des nationalités, auquel l'empereur restait fidèle, et qu'il n'aurait pu abandonner sans soulever contre lui l'opinion libérale, l'introduisait dans de nouveaux embarras ajoutés à ceux qu'il rencontrait déjà en Italie. En 1863, la Pologne s'était insurgée contre la domination russe, et Napoléon III essaya d'intervenir. Il n'y gagna que le ressentiment d'Alexandre II auquel Bismarck s'empressa de se joindre pour conserver les provinces polonaises de la Prusse et, en même temps, pour gagner le tsar à ses desseins sur l'Allemagne. Brusquement, l'année suivante, la question allemande fut posée par l'affaire du Slesvig-Holstein. Cette fois, Napoléon III refusa la proposition anglaise qui était d'intervenir en faveur du Danemark attaqué par la Prusse et l'Autriche. L'empereur objecta que, défenseur des nationalités en Italie, il ne pouvait pas prendre une autre attitude en Allemagne, les duchés étant revendiqués par la Confédération

germanique. Le résultat ne fut pas seulement de livrer à l'Allemagne les Danois du Slesvig. Cette conquête fut pour Bismarck le point de départ de l'unité allemande, le prétexte du conflit qu'il lui fallait pour expulser l'Autriche de la Confédération. Ce plan était visible. Il ne pouvait échapper à ceux qui suivaient le cours des événements. Napoléon le favorisa. Toujours à la recherche d'un succès qui consoliderait son trône, il revint au système de l'époque révolutionnaire, celui des compensations. Il laisserait le champ libre à la Prusse en Allemagne et, en échange, la France recevrait un agrandissement. A l'entrevue de Biarritz avec l'envoyé du roi Guillaume, en 1865, l'accord se fit sur cette base, mais sans engagement formel de la part des Prussiens. En même temps, pour compléter la chaîne, Bismarck s'alliait à Victor-Emmanuel et lui promettait la Vénétie au cas d'une guerre commune contre l'Autriche. Cette combinaison dangereuse pour la France, puisqu'elle associait l'unité italienne à l'unité allemande, Napoléon III l'approuvait parce qu'il espérait que Venise ferait oublier Rome aux Italiens. Quand il s'apercevrait du danger, il serait trop tard parce qu'il ne pourrait plus s'opposer à l'expansion de la Prusse et soutenir l'Autriche qu'en reniant et en détruisant son œuvre d'Italie.

Ce n'était même pas tout. Lorsque la guerre éclata en 1866 entre la Prusse et l'Autriche soutenue par les États de l'Allemagne du Sud, Napoléon III était empêtré dans une aventure d'Amérique. En 1864, ayant envoyé, de concert avec l'Angleterre et l'Espagne, quelques navires et quelques troupes au Mexique, pour appuyer la réclamation des créanciers de ce pays dévasté par une révolution, l'empereur avait été séduit par l'idée d'y fonder une monarchie dont le souverain serait un Habsbourg, l'archiduc Maximilien, frère de François-Joseph. Les plus dangereuses des conceptions napoléoniennes se rattachaient à une idée centrale. Il s'agissait toujours d'obtenir à l'extérieur un succès capable de plaire à l'imagination des Français. Il s'agissait toujours de satisfaire une fraction de l'opinion publique. Après l'expédition de Syrie, pour y protéger les chrétiens, l'expédition du Mexique détournerait peut-être les catholiques français de penser à Rome. L'empereur d'Autriche, dont le frère recevrait une couronne des mains de la France, serait peut-être disposé à céder la Vénétie sans combat. Mais le Mexique

dévora des hommes et de l'argent. En 1866, nous y avions, sans résultat, affaibli notre armée et bientôt Maximilien, abandonné de la France, serait fusillé par les Mexicains qui ne l'avaient jamais reconnu.

Ce n'est pourtant pas la raison qui empêcha Napoléon III d'intervenir en Allemagne lorsque, comme un « coup de foudre », éclata la nouvelle que l'armée autrichienne avait été battue par la Prusse à Sadowa. Mais il était lié de toutes parts, lié avec la Prusse depuis l'entrevue de Biarritz, et, par tout son système, lié avec l'Italie qui était battue à ce moment même par les Autrichiens en essayant de libérer Venise. Si la France arrêtait les succès de l'armée prussienne, elle prenait parti pour l'Autriche contre l'Italie et pour l'état de choses créé en Allemagne par les traités de 1815. L'empereur se fût donc interdit les compensations qu'il espérait. De plus le public, qui avait applaudi la guerre de Crimée contre le tsar et la guerre d'Italie contre les Habsbourg, se réjouissait de la victoire prussienne de Sadowa comme d'une victoire du libéralisme et n'eût pas compris la volte-face du gouvernement impérial.

Pourtant, c'est dans l'opinion que le retournement fut le plus rapide. Quand on s'aperçut que la Prusse s'agrandissait en Allemagne, annexait le Hanovre, préparait des conventions militaires avec les États allemands du Sud que nous n'avions pas secourus et qui se livraient maintenant à leurs vainqueurs, quand on vit que Bismarck, au traité de Prague, ménageait l'Autriche pour ne pas la rendre irréconciliable, on comprit enfin où il voulait en venir. Trop tard est un grand mot, un mot terrible de l'histoire. Lorsque Thiers, oubliant que pour combattre Louis-Philippe et Guizot, il avait recommandé la politique que Napoléon avait suivie, montrait le danger d'une grande Allemagne unie par la Prusse, lorsqu'il lançait son mot si souvent répété : « Nous n'avons plus une faute à commettre », l'avertissement venait trop tard. La presse, l'opinion publique, s'irritaient maintenant contre les vainqueurs de Sadowa, oubliant la faveur obstinée dont les Hohenzollern, depuis Frédéric II, avaient joui chez nous. Et cette tardive révélation de la réalité se traduisait par un énervement qui allait hâter le conflit calculé par Bismarck. C'était pour lui seul que, depuis dix ans, les choses avaient bien tourné parce que, sur chacun des actes de la France en Europe, il avait modelé sa politique et profité sur-le-champ

de toutes les fautes commises. On pourrait comparer Napoléon III à un homme qui marchait avec un bandeau sur les yeux tandis que son ennemi voyait clair.

De 1866 et de la bataille de Sadowa datent le déclin de l'Empire et une nouvelle situation en Europe. En travaillant à la revanche de Waterloo par la destruction des traités de 1815 et par le principe des nationalités, la France, du Congrès de Paris à Solférino, avait eu quelques années d'illusion. En fin de compte, elle avait compromis sa sécurité et provoqué le péril. C'était un changement considérable que l'apparition d'une Prusse agrandie, fortifiée, qui cessait d'avoir l'Autriche pour contrepoids et qui dominerait désormais les pays germaniques. Toute la politique napoléonienne en fut désemparée. Lorsque l'empereur rappela les promesses de Biarritz, réclama pour la France une compensation aux conquêtes de la Prusse, Bismarck se moqua de cette « note d'aubergiste ». Napoléon III avait demandé Mayence : non seulement Bismarck refusa mais il mit les princes allemands en garde contre les ambitions de la France. Repoussé de la rive gauche du Rhin, Napoléon III songea à une annexion de la Belgique, tombant dans l'erreur que Louis-Philippe s'était gardé de commettre. Bismarck révéla tout aux Belges et aux Anglais, préparant autour de la France une atmosphère de soupçon, afin qu'elle fût seule le jour où il l'attaquerait. Lorsque enfin Napoléon se montra disposé à se contenter du Luxembourg, ce fut dans le Parlement de l'Allemagne du Nord une furieuse protestation contre la France, une manifestation de haine nationale : Bismarck répondit que la volonté populaire lui interdisait de céder une terre germanique.

Trompé, humilié, Napoléon III portait à l'intérieur le poids de ses échecs. Le temps n'était plus où il n'y avait au Corps législatif que cinq opposants irréductibles. Aux élections de 1863, ils étaient passés à quinze. Paris et les grandes villes votaient pour les candidats de l'opposition. Aux élections de 1867 ce fut pire encore : les candidats du gouvernement n'obtinrent dans toute la France qu'un million de voix de plus que les autres. Le jeu de mots d'Henri Rochefort, dans le premier numéro de son pamphlet *la Lanterne*, n'était pas sans justesse : « La France contient trente six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement. » On était mécontent du Mexique, de Sadowa. L'Em-

pire, après avoir promis qu'il serait la paix, avait fait la guerre et la guerre avait déçu les libéraux qui l'avaient désirée puisque la Pologne n'était pas délivrée et que l'Italie, bien qu'elle eût enfin reçu la Vénétie, en 1866, n'avait pas Rome. La grande masse des électeurs, qui tenait à la paix, était inquiète parce que l'on commençait à parler d'accroître nos forces militaires pour tenir tête à la Prusse. Le principe des nationalités, qui n'avait donné que des déboires, n'exerçait plus la même séduction qu'autrefois. Une nouvelle école de républicains et de socialistes était venue et celle-là, au lieu d'être belliqueuse, demandait l'abolition des armées permanentes. La réforme militaire du maréchal Niel, mollement soutenue par le gouvernement qui redoutait l'opinion publique, fut combattue par la gauche et n'aboutit pas. Enfin le mauvais souvenir de 1848 et des journées de Juin s'était éloigné. On ne savait plus gré à Napoléon III d'avoir rétabli l'autorité et l'ordre. Les dernières années de l'Empire s'écoulèrent ainsi dans le malaise et le trouble.

Pour le renverser, il fallut pourtant une catastrophe. Il y avait bien des révolutionnaires, mais personne ne pensait à une révolution. A mesure que l'Empire s'affaiblissait, il devenait plus libéral et l'ancienne opposition se rapprochait du pouvoir. Seuls les jeunes, comme Gambetta, restaient encore irréductibles. Émile Ollivier, qui avait été un des Cinq, était déjà réconcilié avec Napoléon III. Le 2 janvier 1870, il fut chargé du ministère où il entra huit députés : le régime parlementaire, aboli en 1852, avait été reconstitué pièce à pièce. Et, de nouveau, l'empereur fit consacrer par un plébiscite ces réformes et son pouvoir. On vit alors, quatre mois avant la chute, combien l'ensemble de la nation française était conservateur, respectueux de l'ordre de choses établi, peu désireux d'un changement. Le 8 mai 1870, il y eut encore plus de 7 millions de *oui* contre un million et demi de *non*. On crut, Gambetta croyait lui-même, « l'Empire plus fort que jamais ». L'enterrement de Victor Noir, tué au cours d'une altercation par le prince Pierre Bonaparte, avait donné lieu à des manifestations qui parurent redoutables mais qui restèrent sans suite. Quelques mouvements insurrectionnels, à peine ébauchés, servirent le gouvernement au point qu'on l'accusa de les avoir provoqués. Mieux encore : le ministère Ollivier poursuivit des républicains pour complot contre la sûreté de l'État, emprisonna

Rochefort, fit condamner l'*Association internationale des travailleurs*. On était au mois de juin. Sans le désastre qui approchait, nul ne sait combien de temps l'Empire aurait encore duré.

Une grave difficulté extérieure était déjà née et elle nous ramenait à une situation qui n'était pas nouvelle dans notre histoire. On ne s'étonne pas que nous soyons entrés en conflit avec la Prusse par le détour de l'Espagne quand on se rappelle la place que les affaires espagnoles avaient tenue aux siècles passés dans la politique française. En 1868, une révolution avait renversé la reine Isabelle et, pour la remplacer, le maréchal Prim, de concert avec Bismarck, avait offert le trône à un Hohenzollern catholique, le prince Léopold. La France ne pouvait pas plus admettre qu'un parent du roi de Prusse régnât en Espagne qu'elle n'avait admis un Habsbourg sous Louis XIV. On redit alors ce qu'on avait dit en 1700 : l'empire de Charles-Quint ne doit pas se reconstituer. L'opinion, déjà montée contre la Prusse, vit dans la candidature Hohenzollern une provocation de Bismarck. Prévost-Paradol avait écrit que la France et la Prusse marchaient l'une contre l'autre comme deux locomotives lancées sur le même rail. Un jour ou l'autre, la rencontre devait se produire. Il fallait seulement que Bismarck, pour être sûr d'avoir toute l'Allemagne avec lui, se fît déclarer la guerre qu'il désirait, qui lui était nécessaire pour fonder l'unité allemande. Il se tenait prêt à saisir l'occasion et l'affaire d'Espagne la lui fournit.

Le gouvernement prussien avait affecté d'ignorer l'offre de la couronne d'Espagne à un Hohenzollern. Devant les protestations de la France, ce fut le père du prince Léopold qui déclina la candidature pour lui. A Paris, cette renonciation, à laquelle Bismarck et le roi Guillaume refusaient de se mêler, parut insuffisante et louche. Quatre ans plus tôt, le propre frère de Léopold, le prince Charles, choisi comme souverain par la Roumanie, avait passé outre à l'interdiction d'une conférence européenne, s'était rendu sous un déguisement à Bucarest et, là, s'était prévalu du fait accompli. Le roi de Prusse avait affirmé que son parent avait agi à son insu alors que Bismarck avait tout approuvé. Le gouvernement français connaissait d'autant mieux cette histoire qu'il avait été favorable au prince Charles. C'est pourquoi, en juillet 1870, le ministre des affaires étrangères

Grammont jugea indispensable de s'assurer que la France ne serait pas jouée en Espagne comme l'Europe l'avait été en Roumanie. Il chargea notre ambassadeur Benedetti d'obtenir des garanties du roi Guillaume qui était alors aux eaux d'Ems. Guillaume Ier était aussi prudent et même timoré que son ministre était audacieux. Il se contenta de faire répondre à Benedetti qu'il considérait la question comme close et qu'il n'y avait pas lieu d'accorder à l'ambassadeur de France l'audience demandée. Le récit de ce refus, arrangé par Bismarck de manière à devenir offensant pour la France, donna à Paris l'impression que la Prusse nous provoquait. La Chambre, l'opinion publique étaient déjà irritées. La « dépêche d'Ems » produisit l'effet qu'avait calculé Bismarck. A Paris, la foule réclamait la guerre. On criait : « A Berlin ! » Émile Ollivier prononça le mot qui pèse encore sur sa mémoire : « Cette responsabilité, nous l'acceptons d'un cœur léger. » Bismarck l'acceptait aussi. C'était lui qui avait sa guerre. Elle lui fut déclarée, comme il le souhaitait, le 19 juillet 1870.

Cette guerre, bien peu de Français avaient compris ce qu'elle signifiait, deviné ce qu'elle allait être. On pensait n'avoir à combattre que la Prusse, puissance malgré tout de second ordre, à qui l'on en voulait encore plus de son ingratitude que de son ambition, et de petits États germaniques, ses alliés, qu'on ne prenait pas au sérieux. La France entrait en conflit avec le peuple allemand tout entier quand elle croyait n'avoir affaire qu'aux Prussiens. On n'imaginait même pas ce qui allait fondre sur nous. La défaite, l'invasion n'étaient entrevues par personne. Si la France avait été envahie deux fois, en 1814 et en 1815, c'était par une coalition écrasante et après de longues années de victoires. Toutes les campagnes du second Empire avaient encore eu lieu au loin. Une victoire de la Prusse paraissait invraisemblable. On comprend le choc terrible que la France reçut d'événements auxquels rien n'avait préparé ni ceux qui n'avaient pas observé les progrès de l'unité allemande sous l'influence et la direction de l'État prussien, ni ceux qui regardaient le mouvement des nationalités comme légitime et pacifique, ni ceux qui annonçaient qu'il n'y aurait plus de guerres ou que, s'il y en avait encore entre les monarchies, il ne pouvait y en avoir de peuple à peuple.

La première déception vint de notre solitude. Nous n'avions

pas une alliance. La Russie, par rancune, laissait faire la Prusse. L'Angleterre craignait qu'après une victoire la France n'annexât la rive gauche du Rhin et peut-être la Belgique. L'Italie n'attendait que notre défaite pour achever son unité et entrer à Rome. L'Autriche était intéressée à prendre sa revanche de Sadowa, mais elle n'avait pas confiance en nous et elle connaissait la force de la Prusse. Toutes les fautes de la politique des nationalités se payèrent alors. Cette politique, Napoléon III avait cru habile de l'exécuter par étapes. S'il avait évité la coalition que Louis-Philippe redoutait, il n'avait réussi à la fin qu'à nous laisser seuls et affaiblis en face de l'Allemagne organisée et commandée par la monarchie prussienne.

La défaite fut d'une soudaineté effroyable. L'ennemi, prêt avant nous, était entré en Lorraine et en Alsace. Le 6 août, nous avions perdu les batailles de Frœschwiller et de Forbach. Douze jours plus tard, l'armée du Rhin était bloquée dans Metz. Une autre armée, formée à Châlons, s'étant mise en marche pour la délivrer, fut prévenue et arrêtée par les Allemands. Avec l'empereur et le maréchal de Mac-Mahon, qui la conduisaient, elle ne tarda pas à être enfermée dans la petite place de Sedan. Il ne lui resta plus qu'à se rendre. Le 2 septembre, Napoléon III et cent mille hommes étaient prisonniers.

Le dimanche 4 septembre, la nouvelle du désastre était connue à Paris. D'un seul coup l'Empire s'effondra. A la Chambre, les républicains, Jules Favre, Gambetta hésitaient encore, craignant les révolutionnaires. Ils essayaient de donner à la déchéance une forme régulière et légale lorsque, comme en 1848, la foule envahit le Palais-Bourbon et réclama impérieusement la République. Les chefs de la gauche la suivirent alors à l'Hôtel de Ville où fut proclamé un gouvernement de la Défense nationale, tandis que l'impératrice-régente quittait les Tuileries dans un fiacre.

Personne ne songea seulement à défendre le régime napoléonien que le peuple souverain, quatre mois plus tôt, avait encore approuvé par 7 358 000 voix.

JACQUES BAINVILLE.

Le Mariage basque[1]

VI

MANECH contracta, en 1897, un engagement de cinq ans dans la marine. Il prit part, en 1900, à l'action internationale dirigée contre les Boxers autour de Pékin. Il montait alors *le Jaguar*, et il eut, au retour de cette campagne, l'occasion de revoir, à Changhaï, où le cuirassé fit escale, son oncle Jean-Baptiste le missionnaire.

Un de mes amis, consul dans ces parages, put faciliter cette rencontre à Manech que je lui avais recommandé. Le matelot comptait alors vingt-deux ans, et il y en avait douze que l'apôtre n'avait revu sa patrie et Garralda. Ils ne se fussent point reconnus. L'oncle très vieilli, épuisé par la fièvre, les crises hépatiques, les fatigues endurées sur les jonques. Son teint tirait sur le bambou jaune, sa barbe était blanche et rare. Le neveu était, au contraire, dans toute sa force. Et, de le revoir ainsi beau, libre, le regard sûr, le missionnaire sentait son cœur s'emplir de fierté :

— Toi? répétait-il, toi? Manech ! C'est toi?

(1) Copyright by *Mercure de France* 1924. — Voir *la Revue universelle* des 1er et 15 janvier 1924.

De ses paupières rougies par les insomnies, glissaient des larmes. Et il retenait, entre ses doigts décharnés, les mains vives du jeune homme.

— Depuis ta première communion, Manech, depuis ta première communion, je ne t'avais point revu. On m'a si peu écrit de Garralda. On néglige ceux qui sont loin. Et puis, je sais combien la vie des champs est absorbante. Ton père, ta mère, est-ce qu'ils vont bien? Et les petits? O mon Dieu !...

Manech répondait :

— Il y a trois ans que je me suis engagé. Pendant ce temps, je ne les ai revus que deux fois, en permission. Le père est vaillant toujours, la mère avait un mal. On l'a opérée ; elle va joliment.

— Dis-moi, Manech, est-ce que tu es toujours aussi pieux?

— Je l'espère, mon oncle.

— Est-ce que les affaires vont bien à Garralda?

— Oui. Le froment et le foin ont donné beaucoup l'année dernière. Mais il a fallu payer l'opération.

— Tu t'ennuyais donc à la maison, que tu aies devancé l'appel dans la marine?

— Non, mais c'est une idée que j'avais de partir.

— Manech, il est meilleur de rester au pays, de s'asseoir sous le noyer après la moisson, avant souper, quand les grillons crient près du four. C'est bon à moi de m'être exilé si loin. Le bon Dieu l'ordonnait. Mais toi?

— Je voulais m'en aller sur la mer.

— Quand je regarde ce pays jaune, il m'arrive de fermer les yeux pour penser à tout ce qu'on voit de Garralda. Je rêve souvent que je suis tout petit, que je reviens de l'école, que je porte encore mes livres dans un sac de toile. Au-dessus de la rue, dans le ciel, est posé Ursuya. Est-ce que l'on a amené en ville l'eau d'Ursuya?

— Non, pas encore.

— Dis-moi, Manech... dis-moi... tu vois, je voudrais tout apprendre en même temps... je voudrais avoir un cœur assez grand pour y enfermer le pays. Qui vit encore là-bas? Le vieux Larronde est-il mort?

— Il est mort.

— Et M. Haristoy?
— Il est mort.
— Et l'ancien curé de Labastide, M. Etchegaray?
— Il est mort.
— Et ceux du moulin?
— La grand'mère est morte l'an dernier. Depuis votre départ, il y a une petite Kattalin qui est déjà bien raisonnable.
— Et ceux qui étaient dans la ferme où il y a le gros tilleul, entre le ruisseau et Garralda? Il y avait une si jolie petite fille... Rappelle-moi son nom?... Ah! Yuana, c'est Yuana qu'on la nommait...

Manech ne répondit pas. L'oncle, pressé par tant de questions qu'il voulait faire, reprit, sans insister :

— Dis-moi? Tu as laissé de bons amis là-bas?
— Avec M. l'abbé, le fils du meunier de Hélette, nous sommes comme deux frères.
— Hélette!... la seule fois que j'y suis allé, il me semble que c'est d'hier. Il y avait, sur le bord de la route, beaucoup de cerisiers chargés de fruits. C'était par un jour de grande chaleur, j'avais sept ans. Sous un arbre, j'avais trouvé un geai bien bleu. Je l'avais rapporté à Garralda. C'est le lendemain que mourut notre mère, sans qu'on s'y attendît. Ce sont des souvenirs comme ça qui entrent dans le cœur de l'homme pour n'en sortir jamais. Hélette... O Manech! Tu t'en retourneras vivre au pays! C'est trop dur de faire comme moi si l'on n'a pas la vocation, d'être enfoui dans un sol étranger, ou jeté dans un fleuve par de mauvais Chinois. Mais toi, Manech, il faut t'en retourner à Garralda. Tu aimeras une enfant sage qui garde notre honneur. Ah! Manech, baiser les tombes où reposent nos prêtres! La terre où l'on dort est froide quand elle n'est pas du pays! Je ne devrais pas te dire cela, Manech, moi qui suis un pauvre serviteur de Dieu, qui accepte à l'avance ma sépulture... Manech, dis-moi encore? Est-ce qu'il y a toujours la vigne sur le coteau de Garralda?
— Toujours.
— Manech, est-ce qu'il y a encore, dans le potager, la tonnelle où les anciens venaient s'asseoir le dimanche et boire du vin d'Iroulèguy? C'est un matin, en y entrant

après la messe, que j'ai songé à devenir missionnaire. J'avais dix ans.

Et Manech songeait que, sous cette même tonnelle, il avait cherché et trouvé dans la nuit qu'enchantait le rossignol l'apaisement de son mal. Mais, poussé par le vent mystérieux qui gonfle comme une voile l'âme de sa race, il répondait :

— J'ai encore deux ans de service à faire. Mais quand je serai libéré de la flotte, je partirai pour les Amériques. J'emporterai l'argent que j'ai économisé. Je ferai fortune. Et alors je reviendrai.

Et le missionnaire s'essuyait les yeux et lui disait :

— O Basque !

Manech ne devait plus revoir l'oncle Jean-Baptiste. Celui-ci, comme si l'avait accablé une émotion aussi violente, celle d'avoir revu son neveu, ne put regagner sa pauvre paroisse de Han-Kéou, s'alita le soir même de cette rencontre, dut être transporté à l'Hospitalité française, tandis que *le Jaguar* reprenait le large.

Le consul, ayant été avisé de la grave indisposition du missionnaire, alla le visiter à son lit d'agonie. Le malade lui parla d'abord de ses angoisses touchant ses catéchumènes, du chagrin qu'il avait de penser qu'il ne verrait pas, vivant, s'élever l'église de Téhé-Fang-Koo sur la terre arrosée de sang chrétien. Après quoi, le délire le prit, mais un délire si doux que le consul et la religieuse qui l'assistaient ne purent retenir leurs larmes. Ce saint prêtre se revoyait enfant dans la campagne autour de Garralda, et l'épisode qu'il avait conté l'avant-veille à Manech, de cet oiseau bleu trouvé sous un cerisier, peu d'heures avant la mort de sa mère, revivait dans sa mémoire. Il causait avec de petits Basques, il buvait avec eux à une source près de Hélette, mais il craignait que l'oiseau bleu ne s'envolât. Puis la figure du moribond s'illumina. Il se mit à chanter, et son chant n'était, d'après ce que l'on m'a rapporté, que la mélopée qui sert à marquer les points au jeu de paume. Qu'il fait chaud, mais qu'il fait beau ! disait-il. Son œil fixe regardait peut-être monter vers le zénith éternel la pelote du village natal. Il prononça brusquement ce mot :

— L'angélus !

Et il fit le signe de tout son peuple qui, au premier tintement, se découvre pour saluer Marie. Il était avec ses vieux.

L'escadre de la Méditerranée ayant rejoint Toulon, Manech, avant qu'il lui fût permis d'aller revoir les siens, ne quitta guère cette ville que pour se rendre parfois à Marseille avec des camarades de bord.

Trois ans et plus de navigation, de descentes à terre parmi les cités où la débauche s'exalte, n'avaient point maintenu Manech dans son ignorance. Mais le sens de l'amour divin, sa ferveur, l'avaient laissé le même, loin toujours pratiquement des femmes. Les prêtres du pays basque savent combien il est fréquent de rencontrer, dans leurs campagnes, des jeunes gens jaloux de leur pureté, alors que d'autres y mènent l'idylle à la façon de Daphnis et Chloé. Il arrive même que plus d'un vieillisse dans son austère célibat, faisant pénitence et, avant de se coucher, récitant son rosaire après avoir dénombré ses moutons, retourné la litière de ses vaches.

Manech avait compris que la fièvre dont son adolescence s'était montrée inquiète était commune à tous les hommes, et que ceux-ci ne la traitaient pas en général comme il avait fait lorsqu'il fuyait jusqu'au fantôme de Yuana. Les fleurs, ni la brise, ni l'eau, ni la mer, ne leur apportent, hélas ! le calme qu'elles avaient rendu à Manech. Il était maintenant délivré de l'angoissant mystère que, jusqu'à un âge singulièrement avancé, il n'avait pas éclairci. Il n'était que plus ferme dans sa volonté.

Dans les petits bars naïfs et brutaux, reluisants de gravures toutes crues, sous l'aveuglant éclat de l'électricité, du gaz ou de l'acétylène, il avait, trois ou quatre fois, considéré avec dédain, en buvant des bocks en compagnie de camarades, les filles fardées et dévêtues qui s'asseyaient à leurs places, ou qui jouaient de l'orgue de Barbarie. Il avait repoussé les plus audacieuses avec un tel air qu'elles auraient pu croire, en regardant sa figure de jeune prince, qui ne s'était jamais laissé effleurer, que, revenant d'Orient, il y possédait les houris les plus séduisantes. Qu'il était loin de leur pensée ! Il se fit un jour un rapprochement dans son esprit d'une de ces malheureuses, qui était brune et jolie, avec Yuana à laquelle il ne songeait presque jamais plus. Il paya les con-

sommations, assujettit son berret, fourra les mains dans ses poches, et ressortit après avoir déclaré qu'il ne remettrait plus les pieds dans de pareilles boîtes. Ses camarades ne l'en raillèrent point. Il s'était imposé à eux par sa force physique, sa beauté qui retenait l'attention des femmes, toute dirigée vers lui, un certain haussement d'épaule, son regard tranquille et dominateur, et cette langue bizarre dans laquelle parfois ils l'avaient entendu chanter.

Dès lors, à Toulon comme à Marseille, Manech se promena plutôt seul, parfois avec un compagnon qui prenait avec lui ses repas dans une maison dite *du marin*. Elle était tenue par un Jésuite qui s'efforçait d'enlever aux tenanciers, qui les soûlaient pour les plumer ensuite, et aux raccrocheuses, tous ces petits merles marins faciles à prendre au panneau.

C'est à Toulon que Manech apprit, par quelques lignes de Garralda, la mort de l'oncle Jean-Baptiste. Il la ressentit profondément, mais personne autour de lui ne put se douter de son chagrin, parce que le même enfant qui dissimulait ses émotions les plus vives, le même adolescent qui ne parlait à ses proches ni de ses victoires ni de ses défaites au jeu de paume, et qui ne confiait qu'à Dieu et à la nature les combats qui se livraient en lui, se perpétuait dans le jeune homme d'aujourd'hui.

Pas davantage il n'avait fait part à son oncle et à ses parents d'un fait de guerre qui l'avait signalé à ses chefs. Et, sans la médaille qu'il porta dans la suite, nul ne se fût douté de son héroïsme. Etait-ce orgueil ou modestie? Le Basque pose l'énigme et ne laisse rien voir que son apparente indifférence.

Le début de ce printemps 1901 fut doux sur la Méditerranée. Manech en ressentit les pacifiants effluves. Il goûtait bien le repos qu'après une active campagne les chefs permettent à leurs hommes.

Il n'éprouvait plus les étranges angoisses de jadis ; les fantômes s'étaient évanouis. Comment les ombres du passé ne se fussent-elles pas dissipées au soleil de sa forte et libre jeunesse, au contact de ces flots qui le berçaient? Le souvenir d'un amour qui vous a déchiré n'est jamais éternel. Et son amour pour Yuana, se l'était-il jamais avoué? Les vents du large avaient assaini, balayé son âme. Sa puissance virile, qu'il réservait, ne lui apparaissait plus comme un

détriment. Il était fier de son corps et de pouvoir le rompre, mieux qu'aucun matelot de l'équipage, aux exercices des athlètes. Et il continuait de marquer à celles qui le provoquaient dans la rue cette distance de jeune dieu à de simples mortelles. A qui donc destinait-il le mystère de sa beauté?

— Après ma libération de la flotte, je partirai pour les Amériques. Je veux y faire fortune, je reviendrai ensuite au pays, répétait-il au vieux Jésuite comme aux autres.

Il aimait son pays d'une telle passion que si, au moment qu'il souhaitait le plus de le quitter, il avait pu penser qu'il n'y finirait point ses jours, il fût mort de douleur. Son pays était, en outre, le trésor dont il se faisait suivre, ce coffre où il puisait à pleines mains, dans la solitude, pour en admirer le précieux reliquaire. Peu à peu, il en avait trié les souvenirs. Dans sa nouvelle vie, il avait rejeté, envoyé à la mer, les pelotes d'Arnaud, les jalousies du vieil Américain, la contrebande du danseur de la Soule, et la pauvre robe à larges fleurs fanées de Yuana. Que lui importait maintenant cette fille, dont il avait étrangement souffert, et le lieu où les gendarmes l'avaient emmenée en ce jour qu'elle avait déchiré son cœur? Même sa charité chrétienne s'arrêtait là. Dans ce front pur et têtu, moulé par l'exact berret, il y avait des raisons qui triomphaient du cœur.

Le soleil se couchait sur le miroir bleu dont les vacillements ne lui renvoyaient que des images agréables. Notre-Dame-de-la-Garde semblait marcher dans les airs et lui rappeler cette Vierge de Garralda devant laquelle il se signait à l'angélus, disant : *Agur Maria!* Bientôt il aurait une permission assez longue, son commandant la lui avait promise. Il descendrait du train à Bayonne et, pour faire l'économie d'une voiture, il s'en irait à pied par la vieille route. Il arriverait par Labiry. Il reconnaîtrait les arbres, les montagnes, couleur de pensée bleue, d'Espelette et Hartsamendy, et, tout à coup, plus sombre qu'elles, Ursuya semblable à un joug de feuillage posé au front de la vallée.

Et il en fut ainsi. Il vint. Il traversa la petite ville. Devant lui s'ouvrait, avec ses platanes pareils aux éventails chinois qu'il rapportait à ses sœurs, dans son mince ballot, la route qui mène à Garralda. C'était ici que, par une orageuse nuit

de fête, il avait rencontré Yuana et son danseur. Mais à cela il ne songeait plus du tout. Il ne pensait à rien d'ennuyeux ni de triste. Il n'y avait en lui que de la joie. Il s'amusa de n'être point reconnu, dans cet uniforme, par un vieux qu'il salua en l'appelant par son nom. Il marchait, de son allure balancée de matelot. Il vit frémir la rivière au soleil, cette rivière où la cardamine d'un printemps d'autrefois avait tressé, pour conjurer sa fièvre, son philtre de lumière riante.

Soudain son cœur battit, avec quelle allégresse ! Au milieu de l'eau voici que, belle et souple et grande, ses jambes élancées renvoyant une clarté aveuglante, un chapeau jeté sur sa chevelure, Kattalin lavait du linge. Je ne sais quel instinct la fit se redresser de la planche où elle savonnait. Leurs yeux plongèrent dans leurs yeux. Il hésitait. Lui, si sûr de soi d'habitude, n'osait ouvrir la bouche devant cette merveille de grâce, pétrie en deux ans, modelée, allongée par la Joyeuse.

Il était en face de l'Amour et de tout son carquois.

Aux pieds de cet Amour montaient et descendaient en un vol horizontal, presque immobile, des libellules couleur d'eau profonde. Elles se posaient parfois sur une herbe, et leur corps linéaire se tenait alors oblique sans que le frémissement des ailes se distinguât du jour. Mais lui, Manech, il ne voyait que cet Amour qui s'était détendu comme un arc de noisetier.

Kattalin dit :

— Bonjour, Manech. Quel bonheur de te revoir !

Et maintenant, par un torride après-midi, sous la tonnelle, à Garralda, parents et amis avaient bu à la santé du marin. Lui s'était éloigné, en compagnie de Kattalin, dans la direction de ces forêts où jadis il n'avait point voulu rejoindre Yuana. Et il tenait à la paysanne, dont le port de déesse le dépassait un peu, de ces propos charmants qu'inspirent aux jeunes Basques le vin de leur pays. Elle était si naturellement heureuse qu'à peine elle en pouvait croire ses oreilles parfaites, dégagées des fines mousses d'or qui couronnaient sa ravissante tête trop étroite.

— Te souviens-tu, lui demandait-il, que tu étais encore une toute petite fille, il y a cinq ans, et que tu me disais, au bord de la Joyeuse, que l'oiseau bleu fait son nid au fond de l'eau où il emporte du ciel sous ses ailes?

— Oui, c'est vrai, répondait-elle.

— Est-ce que, disait-il, tu n'as jamais pris d'oiseau bleu avec le casse-pied?

Et, comme elle rougissait, il reprenait :

— Regarde la couleur de mon col, elle est celle de l'oiseau bleu. Ne veux-tu point le prendre au piège de tes bras si doux? Tu seras mon ciel sous mon aile.

Elle était surprise et charmée et, dans un signe qui dit oui, s'illumina sa figure. Elle enlaça l'épaule du jeune homme.

— N'est-ce pas, ma Kattalin, que tu veux que nous fassions un nid au fond de la Joyeuse?

— Méchant ! Ne vas-tu pas me rappeler aussi que je t'ai raconté que l'oiseau bleu se bat avec les anguilles? C'est vrai, d'ailleurs.

— Non, non, je ne me disputerai pas avec toi, mais peut-être voudras-tu m'échapper comme une anguille qui glisse entre les doigts sans qu'on puisse la retenir?

— Avec toi, mon Manech, si tu me le demandes, j'irai bâtir un nid au fond de l'eau. Mais je crois qu'il vaut mieux rester sur la terre... Manech, est-ce que tu parles sérieusement?

Et elle ajoutait :

— Le vin d'Irouléguy est si fort ! Tu en as bien bu une bouteille...

— Tant mieux, répondait Manech, si l'ivresse du vin fait que j'ose te dire que je t'aime?

— C'est l'an prochain que tu reviendras pour toujours, Manech?

— Je reviendrai pour repartir.

— Comment dis-tu?

— Je dis qu'avant de t'épouser il faut que je fasse fortune.

Cette dernière phrase ne blessa pas la jeune fille qui, cependant, depuis que venaient de se conclure leurs fian-

çailles, eût donné sa vie pour Manech. Quelle que fût la violence de son amour, qui avait couvé sous la cendre de son humble foyer, sans espoir de le faire jamais partager, et qui maintenant venait de s'épanouir comme une rose qui ne cache plus son cœur ni son parfum, Kattalin était déjà soumise au maître.

Elle resserra son étreinte, posa sa joue sur le berret aux lettres d'or et demanda :

— Est-ce à Buenos-Ayres que tu irais?
— Ou bien au Chili. On m'y a déjà proposé plusieurs places dans les tanneries. En quelques mois, je me mettrai au courant du métier à Hasparren. Et puis je partirai.

Hantée par l'idée qui avait frappé son enfance :

— On y ramasse aussi de l'or dans les rivières?
— Pas là, dit-il. Et c'est un mauvais métier. Il vaut mieux faire du cuir et acheter des terrains avec ce que l'on gagne. On m'a dit aussi que je pourrai tenir un café avec un trinquet.
— On joue donc à la pelote là-bas?
— Oui, avec des espèces de petits chistéras que j'ai appris à fabriquer à bord. Un Argentin m'avait prêté le modèle.
— Quand donc te reverrai-je?
— Pas avant huit ans, ene maïtia.

Il prononça ce nom si doux de « bien aimée » avec une langueur et une inflexion si tendres que l'on eût dit d'un chant d'oiseau.
La perspective de cette séparation ne les attrista point. Le but d'une fortune à réaliser ne faisait au contraire que stimuler leur sentiment si sincère, si ardent — mais si pur et réservé qu'au cours de cette promenade leurs joues à peine se frôlèrent.

Il ajouta :

— Je te veux heureuse et riche, Kattalin. C'est vrai que tu auras bien près de trente ans, à mon retour. Et moi, un peu plus. Mais je veux que tu sois la mieux habillée d'ici,

que tu aies des bijoux et une voiture. A mes frères et sœurs je laisserai ma part de Garralda.

Comme elle l'écoutait ! Elle n'eût pas osé même une objection à cette longue attente qu'il allait s'imposer et lui imposer. Ils prirent par un chemin creux d'où ils apercevaient des cerises au-dessus de leur tête. Noires, roses, jaunes et rouges, il y avait partout des cerises, tellement luisantes que l'on voyait l'azur glisser sur elles. Ils atteignirent un léger plateau d'où le pays, avec les palmes de ses peupliers, ressemblait à une grande procession. Les petits monts de Baïgura, de Hélette et d'Abbaratia dressaient leurs reposoirs naturels, couleur d'orage et empanachés de quelques nuages de coton. Le soleil régulier comme un ostensoir s'abaissait dans l'étendue, et le calme dominical était si profond qu'on se fût cru à cet instant où la foule agenouillée se recueille pour recevoir la bénédiction en plein air. Des sonnailles lointaines scandaient les strophes de cette prose du silence. Une vie primitive, épaisse, vierge, ignorante, résignée, pleine de force, sortait des blés, des coteaux de fougères, des pâturages aux plans si inclinés que le bétail semble y chercher son équilibre. La vie continuait sous l'œil du Dieu personnel, de celui que le Basque nomme sans hésiter : « Le Monsieur d'En Haut ». Des hommes qui avaient près d'un siècle d'âge étaient toujours là lorsque de tout petits étaient emportés dans leurs cercueils argentés et blancs. Et Manech et Kattalin obéissaient à la loi de ce Dieu et de la nature, de cette nature dont leurs beaux corps étaient tissus, et qui se servait, aux fins d'une union gracieuse, aussi bien du ciel bleu que des rosiers de Garralda.

De la ferme délabrée des parents de Yuana sortait une pauvre fumée.

VII

Libéré en 1902, Manech revenait au pays et s'initiait à l'industrie locale : la fabrication du cuir. Au printemps de 1904, il s'embarquait à La Pallice pour le Chili où l'accueillirent de tout cœur les compatriotes auxquels il était recommandé. Ceux-ci le prirent dans leur maison de commerce et, quatre ans plus tard, se l'associèrent. En 1908 il

put, sans quitter la tannerie, acquérir, avec une partie de ses bénéfices, un hôtel qu'il fit exploiter à son compte par un ménage basque. Ce couple, récemment introduit au Chili par l'une de ces agences qui sèment la mort et récoltent la faim, fut heureux de trouver cette gérance qui fit le commencement de sa fortune, au moment où celle de Manech était presque réalisée. Celui-ci acheva de s'enrichir en spéculant sur les nitrates. En 1911, il songeait à se rapatrier, après avoir refusé d'épouser la fille d'un de ses anciens patrons. Elle était pourtant charmante, de cette race de femmes brunes, un peu trop petites, mais bien tournées. Elle conçut beaucoup de chagrin de n'avoir pu se marier avec lui. Bien qu'il eût trente-trois ans lorsqu'il se réembarqua, il était encore fort beau. Il n'avait jamais, fût-ce un jour, oublié Kattalin, non plus qu'il ne s'était distrait de son idée, huit ans poursuivie avec un admirable esprit d'ordre, de ne revenir que millionnaire à Garralda. Favorisé par son esprit des affaires et par les circonstances, il avait dépassé son but.

Pendant son séjour en Amérique, il avait perdu sa mère et l'une de ses sœurs mariées. Les nouvelles lui étaient surtout données par Kattalin qui, malgré les années, l'appelait encore, dans ses lettres, son oiseau bleu. Elle lui avait adressé, à plusieurs reprises, de ses photographies. La plus récente, qui la représentait coiffée de la mantille, révélait encore une de ces beautés dont on dit qu'elles n'appartiennent qu'au pays basque. Les vingt-neuf ans qu'elle comptait lui donnaient cet épanouissement d'une rose à dix heures, lorsque pas une ride encore n'en altère l'éclat. Elle levait sa tête de chasseresse antique, et son port gracieux et noble reposait sur la courbe impatiente d'une jambe.

Manech avait répondu à ces envois par des portraits de lui. Le dernier avait été pris dans son salon de Los Angeles. Il était représenté debout. Sa face, au premier aspect, était d'un Romain classique, mais le regard basque s'était accentué de bas en haut, ce regard bridé de l'Asiatique. Il était vêtu d'un complet fort moderne, très bien coupé, dont le pantalon au pli méticuleux se relevait au-dessus de bottines qui visaient à rendre le pied exigu. Une large chaîne de montre

à breloques barrait le gilet blanc. L'une des manchettes, aussi roide d'empois que le col, laissait paraître une pépite qui servait de fermoir. Un gros brillant formait l'épingle de cravate. Il tenait à la main un chapeau canotier. Sur un guéridon, d'acajou sans doute, et de style Louis-Philippe, une photographie était placée que l'on devinait être, dans un cadre somptueux, celle de la fiancée. Dans deux autres cadres, fixés au mur, on eût pu reconnaître une Assomption et une Descente de croix. Un lustre à prismes de cristal pendait du plafond.

Dans une des lettres qui précéda son départ de Valparaiso, il donnait à Kattalin des instructions détaillées. Il entendait que leur mariage fût célébré dès son retour. Il allait jusqu'à lui décrire le costume qu'il désirait qu'elle portât lorsqu'elle viendrait à sa rencontre à Bordeaux. Il en avait pris modèle aux élégantes du Chili. Il lui envoyait un chèque de trois mille francs, pour la façon de la robe et les frais du voyage. Elle et sa mère devraient descendre à l'Hôtel des Basques où il les rejoindrait, après avoir fait diriger ses nombreux bagages de la Rochelle à Bayonne et, de là, dans une belle maison qu'il avait acquise à Hasparren, par procuration, l'année précédente. On passerait quelques jours à Bordeaux pour acheter le trousseau et le mobilier de leur ménage. Ce programme s'exécuta de tous points.

Ce fut avec une joie grave et sûre que se reconnurent les fiancés. Manech, avec cette réserve que garde toujours à l'extérieur le Basque, souleva son chapeau pour saluer Kattalin et lui tendit la main. Elle avait espéré un baiser. Mais, à déjeuner, il lui souriait plein de prévenance, et lui faisait de ces compliments si jolis qu'ils portent au cœur. Elle était fière de l'entendre donner des ordres aux servantes sur un ton qui sait commander avec douceur. Il se montrait un peu difficile, tel qu'un monsieur qui a l'habitude des grands hôtels. Combien, pourtant, se sentait-il plus à l'aise dans cette auberge retrouvée qui sentait le pays natal! Il s'exprimait plutôt en basque, mais il fit une observation en français parce qu'on avait négligé d'orner leur nappe d'un bouquet de fleurs comme il y en avait aux tables voisines. Au dessert il commandait une bouteille de champagne qu'il déclara ne rien valoir en comparaison de celui qu'il buvait là-bas.

— Mais, dit-il à Kattalin, qu'est-ce, pour me griser, de la mousse du meilleur vin, si tu me donnes la mousse de tes cheveux?

C'est ainsi qu'avec une faconde un peu espagnole, un Basque sait parler à celle qu'il aime, fût-il un Basque américain dont la fortune a été rapide. Jamais en lui ne fait défaut l'inspiration spontanée, à moins que son orgueil ne l'empêche.

Kattalin se faisait humble à son côté. Mais la fierté la soulevait devant les femmes qui dans la rue le dévisageaient. Il ne les regardait point. Il s'arrêtait volontiers dans le quartier maritime devant les cages des oiseliers. Il lui montra une perruche du Chili, et comme elle la trouvait ravissante, il la lui acheta sans même en débattre le prix. Elle protestait, de peur de se montrer indiscrète. Mais lui, tirant de sa poche son gros portefeuille, la rassurait.

— Souviens-toi que tu m'as dit que l'oiseau bleu fait son nid au fond de la rivière. Celui-ci, qui est vert, le fera dans les feuilles du jardin où nous nous aimerons.

De toutes ces flatteries, d'ailleurs sincères, elle avait les larmes aux yeux tout en continuant de marcher à son côté, de cette manière qui donnait tant de grâce à sa taille si haute et si flexible.

Il voulut qu'elle prît le chapeau, comme font en général les dames des Américains. Et, en cela, Kattalin montra ce tact inné des Basquaises, même rurales, qui savent du premier coup adopter la mode la plus simple et la plus jolie. Ils choisirent ensemble les chambres, le salon, la salle à manger de leur future demeure, fort luxueux, mais d'un goût moins sûr que la corbeille et les robes. Ils passèrent ainsi trois semaines à faire mille achats, entre autres d'un calice de valeur qu'il voulut offrir à l'abbé, son ami de jeunesse, devenu maintenant curé de Méharin et qui bénirait leur union. Ils assistèrent à la messe de la paroisse Notre-Dame. Ils communièrent. Elle suivit l'office dans le missel qu'il lui avait donné. Ils dînèrent dans des restaurants où l'on joue du violon, visitèrent en voiture les quais, allèrent au théâtre. Ils rejoignirent enfin, elle et sa mère, leur moulin, lui Garralda.

Le tendre et grand oiseau blanc l'attendait, les ailes

toujours entr'ouvertes, dans l'attitude à la fois de l'essor et de l'accueil.

Au moment que Manech entra dans la cour, son père, seul, remuait du fumier. Un pigeon tourna et revint. Le vieux se redressa et vit son fils habillé comme un prince, et qui se découvrait. Tous deux, au même instant, sentirent passer sur leur cœur les ombres de la mère et de la sœur qui n'étaient plus. Ils s'avancèrent l'un vers l'autre et se tendirent la main sans prononcer un seul mot.

Le père passa ses doigts calleux sur sa paupière. Puis il reprit sa fourche en silence, continua de retourner l'ajonc. Il laissa Manech entrer sans lui dans la cuisine où l'accueillirent, avec déférence, deux sœurs et un frère. Le reste de la famille travaillait aux prés. La chambre était depuis longtemps préparée pour recevoir le voyageur qui revenait enfin. On y monta sa valise d'un cuir odorant et rouge, aux fermoirs dorés et garnie d'objets d'ivoire, telle que jamais n'en avait vu ni n'en reverra Garralda. Il était convenu que Manech occuperait cette pièce, durant les quelques jours que s'achèverait l'installation de la villa que sa femme et lui habiteraient, et à laquelle il donnerait tout simplement le nom de Kattalinen-Etchea, qu'il ferait graver dans la pierre du portail.

Sa plus jeune sœur, née depuis son départ au Chili, était pieds nus, les cheveux couverts de débris de foin. Elle lui baisa la main où brillaient des bagues trop voyantes, puis elle s'enfuit, surprise de sa propre audace. Elle l'aimait, l'admirait tant sans le connaître ! Il demeura seul jusqu'au déjeuner. Il était ému de cette sainte pauvreté. L'éclat de miroir suspendu au mur, pour qu'il pût se raser, la cuvette, le pot à eau, le savon neuf posé sur la serviette qui recouvrait une petite table, une commode neuve, d'un bois peu solide, le lit qu'il reconnaissait et que l'on avait acheté lors de la première maladie de sa mère, la Vierge sur l'étagère, et le Christ au-dessus, le firent s'agenouiller. Il était encore ainsi lorsque l'angélus sonna. S'étant relevé, il regarda par la fenêtre et il aperçut au loin la ferme des parents de Yuana.

Certes, il avait oublié cette fille jusqu'à ne plus s'être enquis d'elle, même au cours de ses permissions de jeune

marin. Et son entourage n'avait fait que favoriser son incuriosité volontaire, les vrais Basques observant le silence sur tout ce qui regarde aux affaires des Bohémiens et des Gascons, surtout si elles sont judiciaires. Mais voici qu'après bien des années il ressentait, comme le dernier frisson d'une vague mourante, la douleur qui l'avait déchiré autrefois et qui avait suivi la vision de son amie d'enfance emmenée entre deux gendarmes.

Toujours la même fumée sortait du misérable toit.

Ses larmes coulèrent lentement, largement, comme la pluie d'un orage qui se ralentit. C'est alors que cet homme robuste, retirant de dessus son cœur la médaille qu'avant son départ Kattalin lui avait suspendue au cou, la baisa. Et ce baiser n'était qu'une prière confuse qui demandait grâce à Dieu pour la pécheresse, et pour lui qui l'avait trop méprisée peut-être...

Et il souffrait en même temps de la joie même qui, malgré tout, débordait de tout son être au moment de son retour définitif ; il implorait pour qu'un peu de sa paix, de son bonheur à fonder un foyer avec Kattalin, de sa fortune, fût offert au ciel pour Yuana qui s'était perdue.

Mais était-elle vivante ailleurs qu'au royaume des morts?

Il redescendit de sa chambre, et il mangea la soupe avec son père et ses frères. Comme jadis, les femmes les servaient. Et c'était toujours la même soupe avec des légumes fumants, dans les mêmes grosses assiettes, et les cuillers d'étain et les verres épais et le vin âpre et trouble. Et le silence régnait aussi solennel, rompu de temps en temps par un ordre bref du vieillard. On eût dit que la vie reprenait à bien des années en arrière, avec des vides et des ombres. Ce n'était que dans son regard que le père laissait percer l'émotion, la fierté de se retrouver en face d'un tel fils.

Lorsqu'on eut servi le café, seul luxe de ce repas, Manech parla.

Il dit son amour pour ceux de Garralda, son labeur au Chili, le désir qu'il avait toujours eu de revenir au pays,

sa large aisance, le luxe américain. Il s'exprimait avec une sûreté qu'il ne possédait point jadis, mais qui en imposait. Et le vieux levait la tête, puis l'abaissait en signe d'approbation. Au moindre bruit qui eût pu troubler les paroles de son fils, il faisait de la main un geste qui commandait le silence. Debout, le poing et le torchon au flanc, les femmes l'écoutaient.

Manech allait se marier. Il doterait chacun de ses frères, chacune de ses sœurs d'une somme de dix mille francs. Il lèverait quelques récentes hypothèques prises sur Garralda. Il ferait une rente au père. Un autre fils que lui serait un jour le chef de la maison, le maître du grand oiseau blanc.

Humbles et reconnaissants, ils ne savaient que lui répondre. Ils avaient foi en lui.

Le mariage de Manech et de Kattalin fut béni par M. le curé de Méharin dont le calice neuf brilla comme un bouquet de renoncules. La noce se rendit à pied, à travers bois, du moulin à l'église et de l'église au moulin. Manech aurait pu donner à l'hôtel du village le riche repas qu'il servit à ses invités, mais il jugea plus à son goût de se conformer aux usages et de laisser aux réjouissances le décor qu'elles revêtent en de plus humbles conditions. La grange des meuniers s'orna de fleurs dès l'aube. Et ce fut au son d'une chirula que sortit le cortège. Les paysannes étaient mirobolantes, pareilles aux verveines, aux campanules et aux sauges de leurs parterres. Mais Kattalin portait la plus somptueuse robe, faite à Bayonne, et qui eût rendu jaloux tout le Nouveau-Monde.

Lui, avait passé l'habit noir qu'il avait fait couper à Santiago. Il était en pleine beauté, en pleine force. Il respirait le contentement de la grande fortune acquise. Mais ni son chapeau trop brillant, ni ses bijoux, ni le soin méticuleux apporté à sa coiffure et à sa moustache n'auraient su le ridiculiser. Manech demeurait Manech ainsi. Il n'était pas un parvenu, mais un arrivé. Il était comme Ulysse qui a parcouru les mers et regagné son pays avec une armure étincelante, de la pourpre et un butin. Sa poignée de main aux vieux Basques anguleux était aussi ferme, aussi simple, que s'il ne les eût jamais quittés.

Garralda avait revêtu ses plumes les plus blanches.

Au retour de l'église, on fit halte dans plusieurs auberges. On y servait, sur de longues tables, du vin blanc et des biscuits. Un grand Basque, mélancolique et tanné, tirait de sa clarinette une mélodie qui faisait danser plusieurs couples. La rumeur des commères et des enfants berça le moulin endormi. Aux mets recherchés, venus de Bayonne, s'ajoutaient les truites de la Joyeuse, les poules de Garralda, les boudins de brebis et, au bordeaux et au champagne, les vins de Mendionde et d'Irouléguy.

Le dîner se prolongea plus avant que la nuit tombante où montaient les étoiles. Tout naturellement, les invités s'étaient groupés selon leurs coutumes et leurs langues.

A l'un des bouts de la table, à la gauche des mariés, les Gascons fredonnaient des airs à la mode, lutinaient les filles, prenaient des poses de godelureaux, et les plus âgés, vêtus en demi-messieurs, ressemblaient à des employés ou à des fonctionnaires.

Mais, à droite, les Basques régnaient. Ils mangeaient, beaux et graves. Leurs regards allaient et venaient avec une lente majesté. Parfois leur ménétrier se saisissait de l'instrument posé devant lui, en travers de la table, et la grange en résonnait.

Il en faisait sortir de doux gémissements, échos des âges les plus lointains. Ces airs, que n'évoquaient-ils pas? Les cris des cigales des lourds après-midi quand, vers les grottes d'Isturitz, les ancêtres chasseurs rapportaient les bêtes percées de flèches ; les plaintes de la forêt si dense que l'écureuil y pouvait circuler sans jamais effleurer le sol ; un peu plus tard, les clameurs des bergeries plaintives, la voix des pâtres qui se prolongent ; les appels angoissés des mères recherchant leurs enfants, le soir, autour des bordes ; le battement régulier des vols de palombes vers Sare, Osquich ou Lécumberry ; le cri chantant des chatards qui les guettent de la montagne en brandissant des haillons ; le mugissement des conques annonçant les beaux coups de filet ; le sanglot fou des irrintzinas ; la douceur des aveux dans le crépuscule ; l'annonciation désolée de ceux qui marquent les points au jeu de paume ; les farouches exclamations des pelotaris ; le tambourinement du sol sous les pieds ailés des danseurs aux grosses chevilles ; le rire divin de l'angélus quand la

place tout entière découvre son front ; le pas cadencé des vieilles encapuchonnées qui se suivent une à une, pareilles, avec leur huppe sur les yeux, à des poules courroucées ; les hymnes de la Fête-Dieu mêlées aux ronflements des capricornes dans la brise qui courbe les moissons accablées de gloire.

Le joueur reposait sa flûte. On n'entendait plus que le cliquètement des assiettes. Mais bientôt, du même côté, un koblari se levait qui jetait, comme une provocation, une phrase balancée, que se renvoyaient, semblait-il, les collines. Un autre poète lui répondait. Et le silence se refermait.

Manech n'oublia point les pauvres de la commune. Il ouvrit largement la main aux écoles libres dont les prcfesseurs, jusque-là, consentaient à leur vie misérable. Il fit des dons à la paroisse. Non loin de Garralda, il fit élever un rebot et planter autour des platanes. Il acquit plusieurs métairies. Il releva deux vignes non loin de Kattalinen-Etchea. Il accrut le nombre des moutons de son père, en se réservant une part dans le croît. Il posséda des taureaux de prix et des poulinières de race. Il fit un semis de pins au moment que les chênes étaient ravagés par l'oïdium. Il fit construire un bélier qui élève l'eau potable jusqu'aux prés de Chocogaraya. Il n'accepta point la direction de la mairie, mais l'office d'adjoint.

A travers la grille de Kattalinen-Etchea, on entrevoyait des roses et sa femme qui lui donnait un garçon au cours de 1913. Il l'aimait et la vénérait. Mais, comme ceux de son pays, il la laissait souvent seule et il allait prendre part aux parties de pelote et aux soupers qui les suivaient, à l'auberge, parfois jusqu'au matin.

Kattalin était heureuse ainsi, le sachant Basque et fidèle. En 1914, la guerre ayant éclaté, il partit. Et, en 1915, il perdit un bras et dut rentrer.

Manech ne se retrouva en présence de Yuana qu'une seule fois, mais sans qu'elle ni lui songeassent à se reconnaître. Voici dans quelle circonsrance.

La blessure qu'il avait reçue fit que ses médecins lui prescrivirent un séjour au bord de la mer, à Sainte-Madeleine. Or il existe, à Sainte-Madeleine, un couvent de Filles

repenties dont lui et sa femme fréquentaient souvent la chapelle.

Un jour qu'ils en ressortaient, ils virent que le portail du cimetière de ces religieuses était demeuré entr'ouvert. Ils y entrèrent. Là, une infinité de légers monticules de sable où étaient disposés, en forme de croix, de minces coquilles, indiquaient les places des mortes. Le souffle marin le plus léger, les moindres pleurs du ciel, en faisaient dévaler la terre, éparpillaient les ornements fragiles recueillis sur la plage. Et, avec une inlassable et méticuleuse patience, ces Filles que le monde et la justice humaine avaient rejetées, mais que le Christ se fiançait dans la miséricorde, réparaient ces tombes aussi mobiles que l'air et l'eau, replaçaient chaque fragment de cette croix marine.

Une ombre, une seule, à ce moment, était occupée à ce pauvre travail. C'était Yuana. Agenouillée, elle ne se retourna point vers le couple qu'elle entendit venir. Manech n'eût d'ailleurs pas retrouvé en elle la nymphe pastorale qui avait essayé de l'entraîner, ni elle peut-être en lui l'adolescent tout plein de la vierge lumière des fleurs. Elle continua sa tâche naïve.

Mais demain le vent qui se lève reviendrait, et le sable et le péché aussi facilement s'effacent.

FRANCIS JAMMES.

Stendhal et son pays

La famille paternelle de Stendhal était du Vercors, ce haut massif montagneux en forme de triangle, dont le Drac baigne le pied oriental et qui force l'Isère, après sa jonction avec le large et impétueux torrent, à décrire un vaste coude vers le nord, jusqu'à ce qu'elle ait doublé la pointe, tranchante comme une proue, du bec de l'Echaillon, que Stendhal, comme tout le monde en Dauphiné, ne connaissait que sous le nom de la *Dent de Moirans*.

Lans, Autrans, Méaudre, Rencurel, dans la partie nord du massif, dans cette région que l'on appelle les Quatre Montagnes et la montagne de Lans, tels étaient les villages primitivement habités par les Beyle. Pays magnifique, où l'Alpe n'a pas été déboisée, pays de hautes cimes couvertes de sapins, coupé de larges vallées, puis de gorges profondes, se terminant à pic, au levant comme au couchant, sur la vallée de l'Isère qui le sépare, à droite de la Grande-Chartreuse, à gauche des coteaux verdoyants et fertiles de Tullins et de Vinay.

Rien n'est plus aisé, en partant de Grenoble, que d'aller visiter chacun de ces villages et l'on s'étonne que ce pèlerinage n'ait jamais tenté la dévotion des stendhaliens. Pour se rendre à Lans, en évitant le crochet de Sassenage, le plus court est de prendre la route qui serpente sur les flancs du Moucherotte jusqu'au pied du triple roc qu'en son langage

franc et naïf, le bon peuple dauphinois a baptisé les « Trois Pucelles ». Le petit chemin de fer récemment construit de Grenoble à Villard-de-Lans épargnera au voyageur peu alerte la fatigue de l'ascension. Sa lenteur permettra d'admirer tout à l'aise le panorama des Alpes, tel qu'il se déroule des hauteurs de Pariset et de la Tour-sans-Venin. Après le petit village de Saint-Nizier, sur le flanc nord du Moucherotte, on descend par de belles et fraîches forêts sur la vallée de Lans. Cette vallée est presque aussi large qu'une plaine ; elle s'étend entre les deux chaînes parallèles des monts de Lans et d'Autrans. Deux torrents y prennent naissance : l'un, la Bourne, coule vers le sud, et ses gorges forment une des parties les plus pittoresques du Vercors ; l'autre, le Furon, se dirige vers le nord pour se jeter dans l'Isère au sortir de Sassenage. Le sol de ce fond de val est riche et parfaitement cultivé, mais l'altitude, qui dépasse mille mètres, rend la température très froide et les récoltes fort tardives. Le blé ne se fauche que dans la première quinzaine de septembre, l'avoine seulement à la fin du même mois. Souvent les labours pour les semailles sont faits avant la moisson et il arrive que le grain reste plus d'un an dans la terre. Cependant, tout aujourd'hui dans ce pays annonce la prospérité et presque la coquetterie ; résultat qu'il faut sans doute attribuer au développement du tourisme. D'ici l'on monte au col de l'Arc, point de vue renommé, sur la corne sud du Moucherotte. Du bas de la vallée, le paysage ne manque pas de caractère : si la partie supérieure, aride et pelée, de la montagne, rappelle l'Afrique, les flancs et les gorges, couverts de bois et de prairies, font songer à la Suisse. Le petit village de Lans s'adosse aux derniers contreforts boisés du Moucherotte ; il se dissémine entre plusieurs hameaux épars sur les pentes ou dans les creux. Où se trouvait la maison de Jean Beyle, le marchand drapier, qui fut le trisaïeul de Stendhal? Nul aujourd'hui ne saurait le dire et le souvenir de la famille s'est depuis longtemps perdu. C'était sans doute, dans le gros du village, très anciennement massé autour de l'église, une de ces petites maisons de pierre fort basses qui sont maintenant couvertes d'ardoise, mais qui devaient l'être, jadis, de chaume ou, tout au plus, de tuile. Aucun vestige, aucun document ancien ne permet de préciser davantage.

De Lans à Autrans, il y a deux lieues et demie. La route

monte en pente douce le long de la chaîne qui sépare les deux vallées. La promenade est exquise et il n'y a pas de dame qui ne puisse la faire ; le chemin, bon pour les piétons et même pour les voitures à chevaux, est mauvais pour les automobiles, ce dont le touriste ne peut que se féliciter. Au-dessus des champs et des prés, ce sont des bois de charmes et de vernes auxquels succèdent, lorsqu'on approche du faîte, les flèches majestueuses des sapins. On passe au col de la Croix-Perrin et, de là, on descend, par de superbes gorges tapissées de hautes futaies, dans la vallée d'Autrans et de Méaudre. On laisse le dernier village à sa gauche, environ une lieue plus au sud, et on entre dans une combe verdoyante que, de toutes parts, couronnent des cimes couvertes de noires forêts. Ici, on se croirait véritablement en Suisse. De nombreux troupeaux de vaches, répandus dans les pâturages, animent des tintements de leurs cloches l'âpre solitude. Parfois, le vert de la prairie s'écorche et fait place à l'ocre d'un champ. Les avoines et, çà et là quelques blés sont encore debout le 15 septembre. Le pays paraît un peu plus pauvre que celui de Lans ; il y a beaucoup de toits de chaume, et, au village même d'Autrans, l'éclat de la tuile neuve, que l'on semble préférer ici à l'ardoise, montre combien est récent le changement de couverture.

Si l'on franchit les monts qui s'élèvent à l'ouest d'Autrans, on retombe, après quelques heures de marche, dans la vallée de l'Isère, en face de l'Albenc. Par de mauvais sentiers sous bois, souvent à peine tracés, fort glissants après la pluie, on monte à 1 445 mètres, jusqu'au Pas de Montbrand. De là, par une brèche du chaînon inférieur qui rampe jusqu'à l'Isère, on jouit d'une échappée subite sur le moutonnement de coteaux et de plaines que forme le bas Dauphiné. La descente, de ce côté, est à pic, et c'est par les infinis détours d'un unique sentier déroulant ses méandres à travers les touffes de framboisiers sauvages, puis les prés, les bois, les ravins et de torrentielles cascades que l'on gagne, à cinq cents mètres plus bas, la ferme des Rivets. De là une petite route assez bonne mène au pont de la Drevenne, d'où l'on s'engage dans les gorges trop peu connues de cette rivière, une des plus pittoresques du monde, soit que l'on remonte le torrent jusqu'à la Balme de Rencurel, soit que l'on descende sur Saint-Gervais, où la nappe écumante s'abat, d'une hauteur de cent cinquante mètres, dans la vallée de l'Isère.

*
* *

Tel est le pays des aïeux paternels de Stendhal, pays d'altitude superbe aux yeux, de frais séjour l'été, lorsque la canicule change en fournaises ardentes les « assiettes basses et sûres » de nos villes, mais de froid terrible, inaccessible et presque inhabitable l'hiver. La neige tombe dès la fin de septembre et ne fond guère avant la fin d'avril. Encore aujourd'hui les villages sont privés de communications, les habitants restent emprisonnés chez eux pendant quatre mois de l'année. C'était bien pire jadis, lorsqu'il n'y avait pas de routes — celles-ci ne datent que du siècle dernier — et que, seul, le mauvais chemin de Sassenage permettait de se rendre à Grenoble. Du vivant de Stendhal il était encore très difficile de parcourir ces montagnes ; aussi ne songeait-on point à le faire, on se bornait alors à l'excursion de la Grande-Chartreuse, et l'original écrivain lui-même n'a jamais visité les lieux d'où étaient issus les siens.

Les habitants étaient tenus pour des sauvages ou des rustres dont on affectait à Grenoble de railler les manières et l'accent. D'après Stendhal (1), on les appelait des *bets;* ce nom, en effet, ne devait pas être réservé aux seuls « hommes grossiers, nés dans les montagnes de Gap », il devait désigner indistinctement tous les montagnards, ceux du Royannez comme ceux du Champsaur. La preuve en est que dans le canton de Pont-en-Royans, le nom de Bey est encore fréquent comme nom propre : du nom propre a dû venir le nom commun. Cette race, énergique par le climat farouche où elle doit vivre et par la rude existence que la nature lui impose, l'ethnologie aurait sans doute quelque mal à la déterminer. Elle apparaît presque aussi mélangée que celle de la plaine ; on trouve des hommes grands et d'autres petits, des bruns et des blonds, des dolichocéphales et des brachycéphales. Toutefois revient assez souvent le type classique du montagnard alpin, court et trapu, la tête large et osseuse, la mâchoire forte, l'œil vif. Ce type, qui passe pour celui des anciens Ligures, est ici mêlé au type celte, dont on revoit fréquemment aussi la haute taille, la longue

(1) *Vie de Henri Brulard*, éd. Stryienski, p. 70.

moustache blonde, les yeux bleus ou gris clair. Entre les deux, il y a, naturellement, une foule d'intermédiaires. Ces hommes sont, en général, intelligents, fins, hardis, ouverts, sociables ; leurs défauts seraient, parfois, une susceptibilité exagérée, accompagnée ou suivie d'accès de violence. Ce ne sont pas les hommes froids, calculateurs et silencieux, que Stendhal a dépeints comme les paysans du Dauphiné. S'ils sont intéressés, peut-être âpres au gain, ce n'est ni plus ni moins qu'ailleurs ; si le tourisme a, par endroits, mué l'ancien cabaretier en hôtelier rapace, on trouve encore çà et là la bonne auberge où, sans être écorché, on se restaure avec des mets simples et honnêtes. Dans l'ensemble cette population énergique est accueillante, laborieuse et probe.

Henri Beyle ignorait que ses aïeux fussent de ce pays. A vrai dire, il ne s'était jamais beaucoup soucié de ses origines ; il n'en connaissait que ce qu'en avait pu lui dire un père de lui méprisé et honni et que, pour cette raison, il n'avait jamais écouté que d'une oreille distraite. Il croyait que les siens étaient de Sassenage, où résidait encore, dans son enfance, leur branche aînée et, d'après lui, ils y auraient été juges *sous les seigneurs du moyen âge* (1). C'était là s'attribuer une antiquité bien reculée. En réalité, il n'y avait qu'un siècle et demi que les Beyle étaient installés dans ce gros bourg, si fréquenté aujourd'hui pour sa curiosité des « cuves », et l'un d'entre eux n'y était devenu capitaine-châtelain, c'est-à-dire juge, qu'à la fin du dix-septième siècle. Leur lieu d'origine, ou du moins la résidence de l'aïeul le plus lointain que révèlent les archives de la province, était le village de Lans où l'on trouve un Jean Beyle établi marchand drapier vers 1650. Encore les registres paroissiaux ayant été détruits ou égarés et ceux qui subsistent ne remontant qu'à 1737, ne saurait-on rien de cet ancêtre sans un acte notarié, découvert par feu Edmond Maignien. Ce document nous apprend que le 20 février 1656, Jean Beyle a contracté mariage à Sassenage avec Alix Clapasson. Le père du marié s'appelait Ambroise ; il avait deux autres enfants, deux filles, mariées, l'une à Barnabé Blanc, l'autre à Jean-Claude Blanc, tous deux du village d'Autrans. Était-il lui-même de ce dernier village? L'acte est muet à cet égard, mais la chose est fort possible. Les Beyle, Bayle,

(1) *Vie de Henri Brulard*, éd. Stryienski, p. 205.

Baille, ou encore Belle (1) étaient nombreux à Autrans, à Méaudre, à Rencurel et dans tout le Vercors. On ne peut, d'ailleurs, s'étonner de la fréquence de ce nom, si l'on se souvient que *baïle*, en provençal, veut dire fermier. Ce qui tendrait à faire croire qu'Ambroise Beyle n'était pas de Lans, c'est qu'en 1612 sa famille n'y possédait aucun bien. Si les registres paroissiaux manquent, en effet, dans cette commune, on y conserve un parcellaire qui remonte à cette époque. Aucun Beyle n'y figure et le fait est d'autant plus remarquable que presque tous les habitants étaient propriétaires.

Marchand drapier installé à Lans et sans lien avec le sol, tel apparaît donc le trisaïeul de Stendhal. Ce n'était pourtant pas un pauvre hère, car sa fiancée lui apportait, de son côté, une dot de six cents livres, somme qui était loin d'être méprisable. Les circonstances du mariage s'expliquent aisément. Sassenage, tout près de Grenoble, dans la vallée de l'Isère, était l'étape forcée des marchands du Vercors qui allaient s'approvisionner à la ville. C'est à l'occasion de ces relais fréquents et réguliers que Jean Beyle et Alix Clapasson durent faire connaissance. La fiancée appartenait à une famille bourgeoise : Jeanne Eynard-Bertrand, sa mère, était parente de deux procureurs cités dans l'acte comme témoins, Pierre La Balme et François Coffe. Ce dernier nom est à retenir, car il reviendra, à la génération suivante, dans la généalogie de Stendhal : Joseph Beyle, deuxième fils de Jean et d'Alix Clapasson, épousera Éléonore Coffe. Pierre Clapasson, père d'Alix, était fort probablement parent des Clapasson de Grenoble. Les relations entre Sassenage et la ville sont si faciles et si naturelles qu'il y a de grandes chances pour que la famille de ce nom qui s'était établie à Grenoble, vînt de Sassenage. Dès la fin du seizième siècle, elle avait pris rang dans la haute bourgeoisie de la capitale dauphinoise. Deux de ses membres, « maistre Clapasson » et « maistre Anthoyne Clapasson », faisaient partie en 1590 du conseil des quarante notables, conseil ardemment catholique, ou, pour mieux dire, ligueur déterminé, qui lutta jusqu'à la fin contre la reconnaissance du « roi de Navarre ». Il fallut que Lesdiguières arrivât devant Grenoble avec une armée et entreprît un siège en règle pour que ces

(1) C'est ainsi que le nom se prononce dans le pays.

intrépides bourgeois consentissent à se soumettre. Encore ne fut-ce pas sans condition. La formule qu'ils signèrent est ainsi conçue : « Lesdicts sieurs depputez accordent la recognoissance requise du roy de Navarre, moyennant que le seul exercice de la religion catholicque, apostolicque et romaine, et nul autre, soit reçu dans la dicte ville et son terroir (1) »,

Ainsi apparentés, Jean Beyle et Alix Clapasson paraissent avoir prospéré, car leurs enfants reçurent une éducation ort brillante. Leur fils aîné, Pierre, obtenait en 1690 la plus haute charge du pays, celle de capitaine-châtelain des montagnes de Sassenage. Le cadet, Joseph, qui fut le bisaïeul de Stendhal, devenait conseiller du roi, substitut et adjoint au bailliage de Graisivaudan, office qui, comme celui du bailli ou vi-bailli, devait, par privilège spécial, procurer la noblesse. Pierre Beyle, resté à Sassenage, y arrondit sa fortune et se mit à acquérir de nombreux domaines. Par un acte notarié du 16 avril 1690, on voit qu'il achète de Pierre-Gaspard Gerent, marchand de Sassenage, divers immeubles « moyennant trois mille livres et dix pistolles d'or ». Il est qualifié dans cette pièce de « capitaine-chastelain du Villard-de-Lans (2) ». C'est également lui qui paraît avoir acquis les autres biens, non seulement de Sassenage, mais de Lans, d'Autrans et de Méaudre, qui restèrent jusqu'à la Révolution le riche apanage de la branche aînée. En 1706, il ne détenait pas moins de cinquante-sept immeubles ou pièces de terre dans la commune de Lans où, cent ans auparavant, sa famille ne possédait rien. Le total formait 220 sétérées et trois quartelées de terres taillables, c'est-à-dire provenant de paysans, plus une terre noble d'une sétérée trois quartelées. La sétérée de Lans valant 900 toises, c'est-à-dire environ 33 ares, c'est donc près de 75 hectares que les Beyle avaient acquis dans ce village. Nous avons déjà publié l'énumération de leurs autres biens, non seulement du Vercors, mais de Sassenage et de Grenoble (3). On suivra bientôt, sous la Terreur, les péripéties de cette succession, si ardemment convoitée par Chérubin-Joseph Beyle, père de Stendhal.

(1) *Actes et correspondance du connétable de Lesdiguières*, publiés par le comte Douglas et M. J. Roman, t. I, p. 145-146.

(2) Archives de l'Isère. Familles, E, II, 71.

(3) *Revue de Paris*, 15 mai 1923.

*
* *

A travers trois générations de procureurs ou d'hommes de loi et une génération de marchands, l'auteur du *Rouge* se rattache donc à une lignée paysanne et montagnarde du Vercors. Est-il possible de déterminer la part de cette hérédité déjà lointaine dans la formation de son caractère et de son talent? Il serait bien téméraire de l'affirmer et l'on ne peut songer à l'entreprendre qu'avec des réserves infinies. Jamais, en effet, les procédés de l'école de Taine ne seraient d'un emploi plus abusif. Stendhal est, on le sait, un homme très complexe, un esprit multiple et divers qui dépend de son temps, même lorsqu'il le dénigre, de ses lectures, de ses conversations, de ses voyages et des épreuves de sa vie personnelle, bref de cette expérience propre qui, dans une certaine mesure, comprime l'impulsion héréditaire et qui parvient parfois même à la détruire. Comme tous les esprits d'élite, comme toutes les personnalités vigoureuses, dans l'ordre littéraire surtout, il se détache nettement de la souche originelle et l'on pourrait presque dire que, jusqu'à un certain point, il s'en sépare.

Il y avait en Beyle une nature forte et agressive, impatiente de tout joug, rebelle à toute discipline, qui s'est aussitôt insurgée contre le milieu dans lequel elle était condamnée à vivre. Ce cas est celui, sinon de tous, du moins de beaucoup d'esprits originaux qui, découvrant la médiocrité des leurs, la platitude de leurs pensées et de leurs calculs quotidiens, aspirent à s'élever au-dessus de ces préoccupations mesquines, à changer de milieu et, s'ils ne peuvent y réussir, se créent un inviolable domaine intérieur, une société spirituelle où ils se retranchent et qu'ils fortifient par la lecture et la méditation. C'est de la sorte qu'ils deviennent eux-mêmes. C'est par une telle évasion que loin de s'y rattacher, Stendhal semble plutôt se détourner à jamais de son pays et de ses ancêtres.

D'autre part, sa pensée et, si l'on peut dire, sa philosophie est celle du dix-huitième siècle et, à ce point de vue, il n'a aucune originalité. Homme du monde et homme d'esprit, c'est dans les salons qu'il brille et, à cet égard encore, c'est un homme de l'autre siècle, un Duclos qui *parle* ses livres plutôt qu'il ne les écrit. Il ne devient de son temps et il ne

le devance que par le génie de l'observation, l'analyse obstinée de soi-même, qui aboutit, d'ailleurs, à *l'égotisme*, au culte déplorable du moi. Là encore, rien qui vienne de son pays. Cet introspecteur, si l'on peut dire, aurait pu naître à Lille, à Besançon ou à Clermont-Ferrand aussi bien qu'à Grenoble. L'esprit de critique, de contradiction, de dénigrement, l'amour du paradoxe sont chez lui d'autres caractères individuels soulignés et renforcés par l'expérience, par les succès de salon, par le désir d'étonner et de piquer. Il y a en Stendhal de l'affectation et de la pose, et ces attitudes nées de l'orgueil n'appartiennent pas en propre au caractère dauphinois.

Par contre, un certain nombre de traits le rattachent d'une façon indiscutable à sa race et à son pays. Cette race n'était pas, d'ailleurs, purement dauphinoise. Sa mère, vive et charmante, lui avait apporté le sang italo-provençal des Gagnon ou Gaignoni, famille venue très probablement d'Italie, mais fixée en Comtat Venaissin dès le quinzième siècle, et, d'autre part, mêlée depuis deux générations à des familles dauphinoises. Le bisaïeul, le chirurgien Antoine Gagnon, avait épousé une Senterre ; le grand-père, le médecin Henri Gagnon, avait épousé une Rey. Ainsi transplantés et croisés, les Gagnon semblent avoir beaucoup perdu de l'exubérance méridionale. Rien de moins *fen-dè-brut* que le grand-père Gagnon : c'était, nous dit Stendhal, un « sage à la Fontenelle », fuyant le tapage, aimant la mesure, subissant la tyrannie de sa fille pour ne pas s'attirer des scènes ; bref, un homme aimable, fin, avisé, discret, très recherché comme médecin et bien vu de tout le monde, en quoi son petit-fils ne lui ressembla guère. Quant à l'oncle de Beyle, Romain Gagnon, type du Lovelace, joli petit homme chéri des dames, il n'est guère possible de dire si les agréments de sa personne et le charme de ses manières relevaient de la Provence plutôt que du Dauphiné. Si donc on était tenté d'attribuer à l'ascendance maternelle de Stendhal ce côté plaisant, ironique et facétieux de son esprit, cette forte tendance à la *galéjade* qui le marqua toujours, on risquerait peut-être de commettre une erreur.

Ce qui est vraiment dauphinois dans Beyle, c'est la finesse, la vivacité et, dans une certaine mesure, la malice. Autre caractère plus frappant encore : Stendhal est avant tout un raisonneur, et bien que de tempérament ardent, sanguin,

un peu impulsif, c'est une intelligence froide et réfléchie qui ne se paie pas de mots et n'accorde rien à l'imagination, pour la bonne raison que la « folle du logis » est chez lui absente. De plus, la raison prime chez lui de beaucoup la sensibilité et ce trait encore est essentiellement dauphinois. Le Dauphiné a produit de grands capitaines, comme Bayard et Lesdiguières, des diplomates comme Abel de Servient, Hugues de Lionne et Saint-Vallier, des savants comme Vaucanson, des philosophes comme Condillac ; il n'a pas donné le jour à un seul poète et l'unique artiste dont il se puisse glorifier, Hector Berlioz, apparaît dans son florilège comme une exception éclatante. Ses meilleurs orateurs, comme Barnave, manquent de cette générosité et de ce jaillissement spontané qui entraînent l'auditoire et Mirabeau a eu raison de dire qu' « il n'y a point de dieu en eux ». Stendhal croit sentir vivement et sa vivacité est toute de surface : l'acuité de ses impressions est purement physique et s'arrête, pourrait-on dire, à la peau, qu'il se vantait, d'ailleurs, d'avoir très fine. Elle crée en lui une excessive susceptibilité, une merveilleuse aptitude à jouir et à souffrir, sans que jamais ces délices ou ces douleurs montent jusqu'à l'âme et y déchaînent ces grands orages, ces torrents d'harmonie, ces sombres et voluptueuses cadences qui distinguent, par exemple, un Racine ou un Chateaubriand. Pour recommander la sécheresse et l'indifférence en matière de style, Beyle avait peut-être des raisons meilleures qu'il ne pensait et il ne soupçonnait sans doute pas à quelles profondeurs d'hérédité elles pouvaient tenir. Le caractère positif du Dauphinois, son intelligence vive, claire, précise, mais si l'on peut dire, sans couleur, sans éclat et sans poésie, se renforcent ici d'une ascendance de robins et trois générations de procureurs suffisent peut-être à expliquer la passion de Stendhal pour le code civil.

De la montagne originelle, l'auteur du *Rouge* tenait d'autres qualités du sang et de la chair, l'impétuosité, la promptitude d'action, qualités encore développées par sa jeunesse militaire et sa carrière de fonctionnaire impérial. Autres legs obscurs des aïeux alpins, la bravoure, le sang-froid devant le danger et jusqu'à cette énergie matérielle et pour ainsi dire animale qui, pendant la campagne de Russie, permit à « M. de Beyle » de suspendre chaque matin son miroir à un glaçon et de ne se présenter que rasé de frais

devant son chef, le comte Daru. *Utinam fuisset vis!* cette devise qu'il aimait à répéter n'était sans doute chez lui que l'affirmation d'un don inné et ce don que, suivant lui, on détesterait « au nord de la Loire », il le tenait de ses ancêtres du Vercors, les *bets* dont il se moquait sans se douter un instant qu'il leur devait, avec la vie, la manifestation la plus précieuse de sa plénitude et de sa puissance.

* * *

Les biens familiaux du Vercors étaient devenus, pendant l'enfance de Stendhal, la propriété à peu près exclusive d'un vieil officier, Pierre Beyle, ancien capitaine de grenadiers au régiment de Soissonnais, retraité avec la croix de Saint-Louis. De la nombreuse progéniture — huit enfants, dont trois garçons et cinq filles — que Jean-Baptiste Beyle, fils de Pierre, le capitaine-châtelain de Sassenage, avait eus de son mariage avec Marie Raby, il n'était en effet resté qu'un seul garçon, l'aîné, l'officier. Le cadet, que la généalogie de M. Maignien appelle Jean-Baptiste et que d'autres pièces prénomment Yves, reçu licencié en droit de l'université de Valence le 3 août 1753 sous le nom de Yves Beyle du Barnay (1), était mort en 1766, à l'âge de trente-sept ans. Le troisième, Charles-François, né le 7 janvier 1734, semble être décédé en bas âge, car il n'en est fait aucune mention dans les actes ultérieurs. Quant aux filles, toutes cinq survivaient encore en 1789 et aucune d'elles ne s'était mariée. La plus jeune, Victoire, était entrée en religion le 3 janvier 1754, au couvent de la Charité de Grenoble. Les quatre autres, Marie-Cécile, Louise-Justine, Suzanne-Catherine et Clémence-Rosalie, vivaient en commun avec leur frère, soit à Sassenage, soit à Grenoble, dans des maisons ou sur des domaines restés indivis. Deux d'entre elles, Clémence et Suzanne, moururent, l'une en 1792, l'autre en 1793. A cette époque, le capitaine avait dû émigrer ; il avait été, du moins, inscrit sur la liste des émigrés, et ses biens mis sous séquestre pour être ensuite vendus. C'est alors que ses sœurs intervinrent. Avec une remarquable entente des affaires et un sens de la procédure bien digne de filles de robin et de nièces de procureur, elles se réclamèrent d'abord

(1) Archives de l'Isère. Familles, E, II, 71.

de l'ancien droit, puis du nouveau, pour faire surseoir aux ventes projetées et rester en possession des domaines fraternels. Victoire, sortie du couvent et déclarée « habile à succéder » depuis le 14 juillet 1789, s'était jointe à Cécile et à Justine. Le mémoire que toutes trois présentèrent et que nous avons pu retrouver (1), est une merveille de précision, de clarté, de discussion froide et tenace. Stendhal, s'il en avait eu connaissance, n'eût pas manqué d'admirer ce chef-d'œuvre de ses tantes à la mode de Bretagne.

Les requérantes demandent le partage des biens qu'elles soutiennent leur être communs avec leur frère. Elles protestent contre la vente d'une partie de ces biens situés à Sassenage. Ces domaines proviennent, disent-elles, de trois successions à distinguer. La première est celle de « Jean-Baptiste Beyle, père commun, plus plusieurs portions de légitime, échus par l'entrée en religion de Victoire Beyle, par le décès d'Yves Beyle, leur frère, de Marie Raby leur mère, et de Suzanne et de Clémence Beyle, leurs sœurs ». Les postulantes calculent que la part revenant de ce fait à, Victoire, l'ex-religieuse, « s'élève à cinq quatorzièmes, plus une fraction d'un autre quatorzième ». La deuxième succession est celle de Marie Raby, mère commune, laquelle, par son testament du 6 octobre 1781, a institué pour ses cohéritiers en ses biens propres ses cinq enfants et a légué en préciput à ses quatre filles une maison et autres bâtiments, cour et plassage à Sassenage, les meubles y étant et d'autres meubles en son logement de Grenoble ». La troisième succession est celle d'Élisabeth Raby, veuve Bérard, « tante des exposantes, décédée *intestat* en 1786 ».

La suite de la requête montre par d'intéressants détails quelles étaient, sous l'ancien régime, les coutumes successorales de la bourgeoisie, car, bien qu'anobli et portant le titre d'écuyer, Jean-Baptiste Beyle, conseiller du roi, juge royal et épiscopal, civil et criminel de la ville de Grenoble, n'avait pas, en somme, cessé de demeurer un bourgeois : « Jean-Baptiste Beyle, par son testament fait en 1743, avait institué Marie Raby, sa femme, pour son héritière, à la charge de remettre son hérédité à celui de ses enfants qu'elle jugerait à propos et il décéda en cette volonté en 1746... » Marie Raby, morte en 1784, n'avait pas choisi

(1) Archives de l'Isère. Émigrés, Q, 462.

entre ses cinq enfants pour ce qui regardait ses propres biens, elle avait même favorisé ses filles d'un préciput, mais elle avait laissé, suivant l'usage, tous les biens de son mari à son fils, le chef de la famille. Les trois sœurs concluent de ces considérations, ainsi que de la mort de leurs frère et sœurs, que leurs droits « montent à cinq quatorzièmes, plus un quarante-cinquième d'un autre quatorzième sur la succession de Jean-Baptiste Beyle, aux deux tiers et un trentième de la succession de Marie Raby, leur mère, et semblablement aux deux tiers et un trentième de la succession d'Élisabeth Raby, veuve Bérard, leur tante ».

Les postulantes entrent ensuite dans le détail de la succession de leur mère. Celle-ci possédait, disait-elle, des meubles « dont elle avait hérité ou qu'elle avait fait faire, d'autres qu'elle avait hérités du curé Beyle, ci-devant curé de Fontaine ». Il s'agit ici d'un oncle paternel, Antoine Beyle, curé de Fontaine, village de la vallée de l'Isère, entre Sassenage et Grenoble. Cet ecclésiastique, pourvu de ladite cure dès 1744, avait laissé par son testament en date de 1773 ses biens à sa belle-sœur, et parmi ces biens se trouvait la maison de Sassenage, que Marie Raby avait léguée en préciput à ses quatre filles « pour leur rester en propriété à la dernière vivante ».

De la succession de Marie Raby dépendaient les immeubles suivants : « 1° une maison située à Grenoble, Grande-Rue ; 2° une maison dite le bureau de tabac, jardin, cour et plassage en dépendant, rue des Vieux-Jésuites ; 3° une troisième maison dans ladite rue et contiguë à celle cy-dessus ; 4° une pièce de terre d'environ cinq sétérées à Sassenage, dite l'Aronde (ou la Ronde) ; 5° une pièce de marais en bauches, d'environ six quartelées à Sassenage, mas des Bauches ; 6° un petit domaine aux Côtes de Sassenage ; 7° un bois taillis d'environ deux sétérées audit lieu des Côtes » et enfin, la maison du curé Beyle, à Sassenage.

Mais ce n'était pas tout ; « l'hoirie de Marie Raby » avait des reprises à exercer sur celle de Jean-Baptiste Beyle et les sœurs n'avaient garde de l'oublier. Le total, d'après elles, s'en serait élevé à dix-neuf mille soixante-huit livres. D'Élisabeth Raby venait un domaine situé aux Granges, dans la plaine de Grenoble, et voisin d'une autre propriété sise au mas de l'Abbaye, ou de Vente, que l' « émigré Beyle » avait affermé en 1787 « pour le prix de 1400 livres d'argent et moyennant la paille nécessaire pour les lits de la maison

dudit Beyle, six bottes d'asperges et six douzaines d'artichauts annuellement ». Ce bien comprenait une maison bourgeoise pour le propriétaire, une grange avec logement du fermier et seize à dix-sept sétérées de terre, soit cinq à six hectares, d'un seul tenant et propices à la culture maraîchère, ce qui, à proximité de la ville, lui conférait une assez haute valeur. Le 27 pluviôse an II, l'administration des domaines, qui l'avait divisé en quatorze lots pour le mettre en vente, l'estimait au total à 31 400 livres.

Les « citoyennes Beyle » réussirent à faire admettre leurs oppositions et il fut sursis à la vente. Leurs droits et ceux de leur frère sur trois successions restées en fait indivises étaient si embrouillés que les autorités préférèrent ne pas les démêler. Seule, la maison familiale, la maison de maître de Sassenage avec plusieurs terres divisées en six lots avaient été vendues les 30 pluviôse et 28 ventôse an II, pour le prix de 30 160 livres, mais le fait qu'un seul acquéreur, le citoyen François Didier, de Grenoble, s'était présenté et s'était rendu propriétaire du tout, presque sans enchère, semble montrer qu'il avait agi pour le compte de la famille. C'est ainsi que l'adresse des trois sœurs préserva les biens des aïeux, jusqu'à ce que leur frère pût revenir d'exil ou sortir des cachettes où il s'était blotti.

Ces possessions de la branche aînée des Beyle nous intéressent parce qu'elles auraient pu revenir à Stendhal. Son père y comptait fermement et toutes les coutumes de l'ancien régime l'y autorisaient. Il était, lui, ou à son défaut, son fils, l'héritier désigné d'une branche à la veille de disparaître. Les demoiselles Beyle eussent fort probablement imité leur frère et légué ce qui leur revenait à titre de « légitime » ou de « préciput ». On peut dire que tous les espoirs et tous les calculs de Chérubin-Joseph Beyle s'échafaudaient sur cet héritage. Très pauvre lui-même, resté orphelin à dix-huit ans avec dix sœurs à établir, n'ayant pour toutes ressources que le domaine de Furonières et une charge de procureur qu'il fut dans la nécessité de vendre, réduit ensuite à travailler comme simple clerc, piochant son droit dans les rares loisirs de ce dur métier, l'argent avait été sa grande et, pour ainsi dire, son unique préoccupation. Son fils nous le dit (1) et l'on n'a aucune peine à l'en croire.

(1) *Vie de Henri Brulard*, éd. Stryienski, p. 68.

Des documents nouveaux que nous avons découverts ajoutent même à ce qu'il nous avait appris. Ils montrent combien avaient été tardives les études juridiques de ce père si bafoué et cependant si méritant. Chérubin-Joseph Beyle ne fut, en effet, admis au baccalauréat en droit, par bénéfice d'âge, que le 6 janvier 1780, à l'université de Valence. Il avait alors trente-trois ans. Inscrit ensuite pour la licence, également par bénéfice d'âge, le 8 janvier, « sous M. Brosse, professeur de droit romain et sous M. Teissonnier, professeur de droit françois », il décrocha le second diplôme cinq mois plus tard, le 28 mai 1780 et fut reçu avocat au Parlement de Grenoble le 2 juin suivant (1). De dix-huit à trente-trois ans, durant quinze longues années, le « bâtard » avait donc peiné sans arrêt pour se faire ce que l'on appelle une situation. On comprend qu'il ait jeté un coup d'œil d'envie sur les biens de la branche aînée, ces vastes domaines, ces forêts montagnardes, ces belles maisons à Sassenage et à Grenoble, toute cette richesse territoriale dont le revenu montait pour le moins à douze mille livres, c'est-à-dire en ce temps-là, à Grenoble, une véritable fortune. La mort d'Yves Beyle du Barnay, le goût prononcé pour le célibat de son frère Pierre, le capitaine, vinrent peu à peu lui donner la douce certitude que cette magnifique portion ne tarderait pas à lui échoir. Aussi s'attacha-t-il sans relâche aux derniers représentants du précieux rameau : « Noble Pierre Beyle, ancien capitaine de grenadiers au régiment de Soissonnais, chevalier de Saint-Louis », fut premier témoin à son mariage et lorsqu'un fils lui naquit, — ce fils dont il devait, à sa profonde stupeur, voir se dessiner la vocation d'écrivain, — il lui choisit pour marraine sa vénérable tante, Marie Raby, alors chargée d'ans, mais restée en possession de tous les biens de son époux. On semblait ainsi tacitement convenir que l'héritage de la marraine irait un jour au filleul. Mais six ans plus tard, la Révolution éclatait : adieu veau, vache... Les biens du capitaine Beyle, préservés comme par miracle, s'en allèrent à ses trois sœurs et, par celles-ci, sortirent de la famille.

Sans la Révolution, Stendhal eût donc été riche. On a pu se demander si ce changement de fortune n'eût pas influé sur ses idées, et n'eût pas fait de lui l'aristocrate qu'il était

(1) Archives de l'Isère. Familles, E, II, 71.

déjà de goûts et d'instinct. L'affirmative n'est pas douteuse et ce n'est pas là une hypothèse plus ou moins téméraire ; nous avons pour garant Stendhal lui-même, qui a comparé la condition dont il eût joui sous l'ancien régime et celle qu'il trouva sous le nouveau. C'est dans une page peu connue ou tout au moins fort oubliée, intitulée *La comédie est impossible en 1836* (1), que l'on peut lire ce curieux fragment :

« Dois-je regretter le temps où écrivait M. le président de Brosses, c'est-à-dire l'année 1739? C'est une question que je me fais, à la nuit tombante, quand je rêve à la destinée, au bonheur, à la vie, etc., en regardant mes tisons qui s'éteignent. Il y avait de la gaieté en 1739, la noblesse n'avait pas peur, *le Tiers état ne s'était pas encore avisé de s'indigner de ses fers, ou plutôt de ses désavantages; la vie s'écoulait doucement en France. L'ambition, l'envie, l'atroce pauvreté qui nous brûlent, étaient impossibles alors;* en ce temps-là, mon père m'eût acheté quelque charge de judicature et, à vingt ans, en entrant dans la carrière, j'aurais vu distinctement la place que je devais occuper à soixante. La fixité de la place m'eût donné celle des dépenses ; je n'aurais pas été au désespoir parce que je ne puis changer mon ameublement tous les deux ans, comme le banquier mon voisin, ou bien parce que ma femme n'a pas des *mardis* comme son amie Mme Blanchard.

« M'appelant naturellement Boisvin, je me serais intitulé Boisvin de Blainville, lieutenant du bailliage de ***. Mon fils aurait été M. de Blainville et je n'eusse plus songé qu'à m'amuser. J'aurais fait des miracles dans ma place, ou je me serais conduit comme un vrai paresseux, et je serais mort toujours lieutenant du bailliage de ***. Aurais-je songé à être vexé toutes les fois que je rencontre mon voisin le substitut, lequel vient d'obtenir la croix à la suite de la condamnation de son sixième journaliste?

« Que si le problème entre les deux genres de vie : la gaieté insouciante de 1739, ou la haute et sévère raison de 1836, est à peine douteux pour un bourgeois, que sera-ce si je me suppose fils d'un homme de finance, ou d'un marquis de province entrant dans la vie avec trente mille livres de rente, vers 1739? »

(1) Réimprimé à la suite des *Chroniques italiennes*, éd. Lévy, 1855, p. 331 et suiv.

Ici un portrait qui, par certains côtés, rappelle étrangement celui du capitaine Beyle :

« Le seigneur de mon village, M. de Saint-Vincent, après vingt ans de services, venait d'être élevé au grade de capitaine dans le régiment d'Austrasie ; je le vois encore, avec son uniforme blanc à revers et parements noirs. Un jour arrive au régiment M. le comte de Saint-Vincent, son cousin, noble de la cour, qui venait d'être nommé colonel d'Austrasie, à vingt-trois ans. Jamais le capitaine ne songea à être jaloux de son cousin : celui-ci *était de la cour*, sa nomination allait sans dire ; colonel à vingt-trois ans et l'autre capitaine à quarante-cinq, après toutes les campagnes de la guerre de Sept ans, et la croix de Saint-Louis à cinquante ans, en se retirant. Maintenant nous voyons le moindre lieutenant pâlir sur l'annuaire militaire ; il étudie d'un œil jaloux la date des brevets de chacun de ses camarades, et ne songe point à organiser une mascarade plaisante pour le prochain carnaval. »

Après ce spirituel éloge de l'ancien régime, on voit très bien M. Beyle du Barnay ou M. Beyle de la Jomate, riche, cambrant le mollet sous un bas de soie, déguisant son obésité sous un habit doré de la dernière élégance, faire les délices des salons de Grenoble et conquérir par ses facéties et ses bons mots ce que sa figure eût semblé devoir lui interdire, bref se livrer sans scrupule et sans autre limite que celle du bon ton, à cette « chasse au bonheur » qui demeura pour lui le but essentiel, pour ne pas dire le seul but de la vie. Homme du dix-huitième siècle par l'esprit et par les mœurs, il l'eût été également de fait, et son caractère, au lieu d'être bizarre et tourmenté, en fût devenu parfaitement homogène. Peut-être lirait-on de lui, comme du président de Brosses et de Duclos, ses maîtres, quelque piquant recueil de lettres de voyage, mais nous n'aurions assurément ni le *Rouge*, ni la *Chartreuse*, ni *Lucien Leuwen*...

Paul Ballaguy.

Pierre et César[1]

TOUTE l'histoire de l'Église, même quand les apparences semblent contraires, n'est, à regarder les choses de haut, que la lutte acharnée de César contre Pierre et de Pierre contre César, le premier pour reprendre, à toute occasion, son pouvoir usurpé, le second pour l'en empêcher et pour faire triompher l'idée dont il est toujours le dépositaire. Pierre, c'est toujours le verbe de Jésus ; César, c'est toujours, sous toutes les formes, le glaive de Nemrod et de Nabuchodonosor. Tournez, retournez les termes sous toutes les faces, vous reviendrez sans cesse à ce schéma inéluctable. C'est un combat sans merci, même quand il semble y avoir trêve ou accord momentané. En réalité, le véritable Antéchrist, c'est César...

Et la lutte continue, car César revient à l'assaut, toujours, sous toutes ses incarnations nouvelles. Un instant, de nouveau, comme au temps de Constantin, l'Église va pouvoir croire qu'elle l'emporte à tout jamais et que la paix chrétienne remplacera la guerre impériale, et c'est Grégoire le Grand qui donne cette nouvelle illusion. De la même taille que Léon Ier, un de ces êtres vraiment surhumains comme l'Église seule en produira plusieurs tout le long de son histoire, Grégoire accomplit ce miracle historique de sauver

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 août 1923.

Rome, ou plutôt de transformer la Rome périssable des tribuns et des Césars en cette Rome désormais impérissable des successeurs de Pierre. Ce n'est pas une suite, c'est une reconstruction complète sur un nouveau plan. C'est par lui qu'est consolidée organiquement cette Rome éternelle que Pierre a fondée. Car l'autre Rome est morte désormais. Mais si César n'est plus dans Rome, il est très loin d'être encore vaincu, et il va rôder autour d'elle pour de nombreux siècles, toujours menaçant, toujours à l'affût de reprendre sa proie.

Il rôdera sourtout sous sa nouvelle forme d'empereur byzantin, se disant héritier des empereurs de Rome, et par conséquent maître de cette ville que Grégoire a sauvée et qui ne serait plus que ruines sans le génie des successeurs de Pierre. Mais le César de Byzance la réclame comme sa chose et veut soumettre le pape à sa domination. Cent ans au moins dure cette résistance de Pierre au César d'Orient et la résistance devient particulièrement énergique sous la papauté de Grégoire II et de Grégoire III contre Léon l'Isaurien et Constantin le Capronyme. Cinquante ans encore, la lutte se maintient avec la même force contre les successeurs de l'Isaurien et contre leurs ennemis les Lombards qui, eux aussi, à leur tour, rêvent de gouverner l'Italie.

Enfin voici Pépin et Charlemagne d'une part, et, de l'autre, les deux papes Adrien Ier et Léon III ; et il semble qu'une ère nouvelle va commencer pour l'Église et pour le monde. Et il vient, en effet, quelque chose de nouveau dans l'histoire de l'Église : presque un siècle de paix pour elle et sa garantie temporelle désormais établie à l'abri des fluctuations environnantes.

Arrêtons-nous un moment sur cette période de près d'un demi-siècle, qui va de la venue du grand Adrien à la mort du grand pape Léon III.

Deux grandes choses sont établies pendant ces quelques années : l'État temporel du Saint-Siège ; la création du Saint-Empire romain. La première fut un bienfait ; la seconde, une calamité.

Que la solidification du pouvoir temporel des papes ait été un bienfait pour la papauté et pour le monde, il est impossible de ne pas en convenir, aujourd'hui, à moins d'être aveuglé par l'esprit de parti. Ce grand Gibelin de Dante ne s'en est jamais consolé et il a flétri ce pouvoir de tant de vers brûlants comme de l'or fondu, que bien des cerveaux,

en Italie et ailleurs, sont restés pour longtemps impressionnés par ces diatribes immortelles. Mais si Dante est un très grand poète, le plus grand poète peut-être de l'Occident — avec Virgile, — n'oublions pas qu'il resta toute sa vie un partisan, et qu'il a apporté dans son œuvre, non seulement des passions de clocher, mais aussi des haines personnelles. Avec une telle âme on peut devenir un poète formidable et beau, mais un bien mauvais juge en matière d'histoire. Et ainsi fut-il malgré tout son génie !...

Il n'y avait qu'un moyen d'assurer à Pierre son libre sacerdoce, c'était de le rendre indépendant, et il n'y avait qu'un moyen de le rendre indépendant, c'était de lui donner l'absolue possession du territoire au centre duquel il avait établi son siège. Or, nous étions en plein moyen âge, en plein conflit de royaumes contre royaumes. Il était donc fatal que Pierre, pour être libre, devînt à son tour roi de son domaine. Et ainsi naquit, inévitablement, le pape-roi. Le fameux pouvoir temporel fut donc et est resté une simple mais inéluctable garantie d'indépendance, et nullement une puissance terrestre, comparable aux autres royaumes et empires qui se disputaient le pouvoir du monde. A le prendre à la lettre, et à la seule mesure des espaces matériels, ce roi de Rome était un roitelet de rien du tout, bien inférieur aux rois de Naples et de Sicile, aux ducs de Milan et aux doges de Venise. Ceux donc qui s'imaginent que le successeur de Pierre succédait aussi à César par le seul fait qu'il était roi de Rome, commettent une erreur de calcul tellement grossière, qu'un enfant d'aujourd'hui la pourrait rectifier. Magnifique César, vraiment, qui d'un côté n'allait pas jusqu'à l'Arno, et de l'autre jusqu'au Vulturne !

S'il s'est trouvé quelque pape qui ait pû rêver d'expansion temporelle, ce n'a été que dans les agitations de la Renaissance, quand les barbares se disputaient l'Italie et que les rois de Rome pouvaient contribuer à la sauver. En fait, ils furent seulement deux à caresser ce mauvais rêve. Et encore l'un d'eux, ce ne fut pas lui-même, ce fut son fils qui, du reste, s'appelait César. Quant à l'autre, l'admirable — quand même !... — Julien della Rovere, il est bien clair que quand il méditait d'unir l'Italie entière sous son sceptre, il songeait moins à la gloire terrestre de Pierre qu'à la liberté de son pays foulé aux pieds par tant de conquérants. Pierre se trompait, c'est entendu. Mais il se trompait comme il s'était

trompé au jardin des Oliviers, quand il coupait l'oreille à l'insolent Malchus, par excès de courage et d'élan. Pierre donc n'a jamais gouverné qu'un tout petit État. S'il n'eût pas été le pape, il n'eût compté pour rien dans l'histoire. Sa force, même au temps de Jules II, ne lui est jamais venue de ses quelques soldats et de ses quelques arpents de terre, mais de l'idéal qu'il représentait. Même quand il tirait le glaive, c'était toujours comme Pierre et jamais comme César !

On comprend donc que les papes Adrien Ier et Léon III, qui furent d'admirables administrateurs et conducteurs de l'Église, aient gardé une profonde reconnaissance à Pépin et à Charlemagne, pour avoir donné au trône spirituel de Pierre cet appui solide sur le sol de Rome, qui constituait le pouvoir temporel. Ces deux grands pasteurs du troupeau catholique savaient trop bien ce que l'Église avait à craindre de tous les rapaces conquérants en quête de trônes et de terres, pour ne pas comprendre à quel point la dignité et l'indépendance de Pierre devaient gagner à ce don de César.

Et c'est assurément de cette reconnaissance bien naturelle qu'est née l'idée de fonder le Saint-Empire romain, terrible échange ! C'est la plus funeste erreur politique de Pierre, depuis vingt siècles, et il devait l'expier bien cher. Mais elle s'explique, si on se reporte à l'époque, et elle était même inévitable. L'idée que l'Europe occidentale pût vivre sans un empire dominant ou protégeant les petits royaumes environnants, ne pouvait pas venir encore au cerveau d'un mortel né au temps des derniers Mérovingiens, des rois lombards et des successeurs de Léon l'Iconoclaste.

Or, du moment qu'un empire ne pouvait pas ne pas exister, autant valait, et mieux, qu'il fût sous la protection de l'Église et même à son service, son défenseur et son protecteur séculier, mieux valait qu'il eût pour titulaire le noble Charles, sauveur, *romanæ ecclesiæ ensis clypeusque*. Ainsi raisonnèrent les deux grands papes Adrien Ier et Léon III, et leurs successeurs ; et nous devons convenir qu'étant donné l'époque, il leur était impossible de raisonner autrement.

C'était une erreur, cependant, sinon dans le relatif et dans l'immédiat, du moins dans l'absolu et dans l'éternel. Pierre se trompait encore, malgré son génie ardent, et peut-être à cause de ce génie, comme il s'était trompé la nuit de la Passion, lorsque, malgré les ordres de Jésus, il le suivait chez

Caïphe, fût-ce pour le sauver. Et, encore une fois, comme dans la nuit fameuse, il avait l'air de renier son maître, bien qu'en réalité il ait eu l'illusion de travailler pour lui. Il y a incompatibilité absolue, en effet, quelles que puissent être les raisons éphémères entre le Verbe de Jésus dont Pierre est le dépositaire, et le glaive de César, fût-il porté par Charlemagne. *Mitte gladium tuum in vaginam.* Et toutes les fois que Pierre usera ou fera user du glaive, il recommettra l'erreur du jardin des Oliviers. Et toutes les fois qu'il s'efforcera de la faire rentrer au fourreau, il sera dans la voie de son maître...

*
* *

Les papes qui régneront à Rome après Adrien Ier et Léon III expieront largement l'innocente erreur de ces deux grands hommes. Et, ajoutons-le, ils la rachèteront aussi par leur lutte, leur martyre et la surhumaine énergie de quelques-uns d'entre eux. Encore une fois Pierre se relèvera, toujours meilleur, de son reniement involontaire.

La lutte, en effet, de plus en plus tragique, va recommencer entre César et Pierre. Non tout de suite après la mort de Charlemagne, car les successeurs immédiats du grand empereur semblent comme enchantés par le prestige éblouissant de son œuvre. Presque un siècle durant, jusqu'au pontificat de Léon IV, Rome et ses papes jouissent de la paix, au dedans et au dehors, et la Ville renaît de tant de cendres.

Mais voici venir l'horrible dixième siècle, le plus noir peut-être de toute l'histoire occidentale où la malheureuse Rome et la malheureuse papauté sont livrées à tous les tourbillons de guerres, de révoltes, de massacres et de turpitudes qui, pendant plus de cent ans, semblent justifier l'attente universelle de la fin du monde. Que la papauté ait survécu entière à cet âge de fer, de sang et de boue, c'est sans doute son plus grand miracle et la meilleure attestation que rien désormais ne pourra plus l'abattre, ni en elle-même ni par le dehors ! Mais passe l'an 1000 et l'on semble respirer. Ce n'est que pour lutter sur plus vastes champs, car César a repris toute sa force, toute son ambition et tout son orgueil.

Et maintenant commence le grand combat que tout le monde connaît entre l'empereur et le pape. La descendance de Charlemagne s'est éteinte depuis un siècle déjà, et le globe du Saint-Empire romain — dont le nom désormais est inef-

façable — est passé aux mains des Césars allemands, tumultueux et ambitieux de nature, et dont le rêve perpétuel sera d'aller à Rome et d'y régner. Je ne m'attarderai pas à retracer les détails de cette épopée grandiose, pas même à grand vol. Qui ne la connaît? Sous le titre de « querelle des investitures », ou bien celui de « lutte du sacerdoce et de l'empire », ou bien l'appellation plus vague encore de « guerre des Guelfes et des Gibelins », cette épopée est racontée dans tous les manuels d'histoire des trois continents. Mais ce que les manuels d'aucune langue ne disent pas et n'osent pas dire, c'est que ce combat plusieurs fois séculaire et qui n'est peut-être pas encore fini, fut infiniment plus spirituel que temporel, en dépit des apparences pittoresques qui frappent d'abord les cerveaux humains. Ce fut exactement la même lutte que celle engagée par Pierre contre Néron, ou plutôt par Néron contre Pierre, car Pierre, lui, ne demandait et ne demande jamais que la paix, et c'est César qui l'oblige à subir la guerre. Et c'est sans doute dans ce vaste combat que s'extériorise la parole de Jésus : « Je ne suis pas venu apporter la paix, mais la guerre. » Car il ne peut y avoir, en effet, aucune paix définitive, tant que César ne sera pas vaincu pour toujours. Mais que cette guerre est différente de part et d'autre ! D'une part, le glaive, la menace, les saccages, la « prépotence », les incendies et les blasphèmes ; de l'autre, un seul homme qui se dresse, et qui réplique par le verbe divin, par l'excommunication du sacrilège, par l'appel aux fidèles et par la résolution à souffrir...

Il faut relire en n'importe quel historien ce qu'était Rome durant tout le siècle qui précéda la venue du moine Hildebrand. On a beau savoir ce qui s'est passé depuis, on est encore effaré, en lisant ces sinistres annales, que la papauté ait pu survivre à de pareilles chutes, et c'est, une fois de plus, la meilleure preuve de sa destinée surhumaine. Rome en proie aux factions les plus cruelles ; des brutes féodales tenant la campagne et voulant imposer leur « prépotence » au Vicaire du Christ ; des tribuns grotesques et sanglants, prétendant rétablir la république des Gracques ; des évêques et des cardinaux simoniaques et débauchés ; des antipapes, nommés par les factions, disputant la tiare au successeur de Pierre ; des batailles dans la rue et jusqu'au pied du palais du pape ; deux papes à Rome, l'un à Saint-Ange, l'autre à Latran ; et, dominant tout ce tumulte de rouges

passions, l'empereur, l'éternel César, depuis Othon jusqu'à Henri IV, se proclamant maître de Rome, suzerain du Saint-Siège, nommant les évêques et poussant l'orgueil jusqu'à vouloir lui-même choisir et confirmer le représentant de Dieu ! Les temps de Néron, de Domitien et de Caracalla sont moins douloureux dans les annales de la lutte entre César et Pierre ; car, du temps des premiers empereurs romains, la situation était nette ; il y avait d'un côté les persécuteurs, et de l'autre, les martyrs ; et la victoire inévitable était pour le rayonnement de ces derniers. A l'époque des empereurs allemands, au contraire, l'horreur de la bête déchaînée est aussi formidable et plus sanglante encore, et l'on y voit, en outre, la confusion dans l'Église persécutée. Car, autour des premiers papes, Pierre, Lin, Clément, Sixte, Calixte et les autres, tous les chrétiens fraternellement unis, à Rome, se resserraient en une phalange inséparable. Au dixième et au onzième siècle, c'est dans les phalanges de Pierre elles-mêmes, qu'il y avait le plus de défaillances et de trahisons. Des évêques et des cardinaux se faisaient les souteneurs de César ; de faux papes acceptaient de régner en son nom, hélas ! et de vrais papes aussi subissaient en passant le joug de l'éternel Antéchrist.

C'est alors que surgit un moine obscur, de basse origine, fils d'un charpentier, comme Jésus, et qui a été élevé par charité dans le silence d'un couvent romain. Il s'appelle Hildebrand. Au milieu des féodaux et des riches dignitaires qui comptent seuls dans la société de son siècle, il n'est rien, moins que rien. Un moinillon que les hauts barons et les abbés mitrés ont le droit de traiter comme un petit serf sans importance ! Mais ce moinillon porte en lui un grand cœur et un grand cerveau. Tout jeune encore, il voit les maux qui s'abattent sur l'Église, il les comprend, il en souffre ; et, tout en lisant les Évangiles, il rêve d'un nouveau saint Pierre et d'un nouveau saint Paul qui viendront la sauver. Mais, en attendant la venue surnaturelle de ces deux sauveurs, pourquoi lui-même, dans son humble sphère, ne chercherait-il pas à brûler au fer rouge quelques-uns des maux qu'il voit suppurer près de lui? Et ce petit moine, austère et énergique, se met avec ardeur à étudier, prier, agir. Et son génie se manifeste si rapidement dans son entourage que, jeune encore, il devient abbé de Cluny, et, à moins de quarante ans, abbé de Saint-Paul, près de Rome, d'où il exerce direc-

tement son influence irrésistible sur les six papes qui se succèdent de Léon IX à Alexandre II. Véritable secrétaire d'État, comme on dirait aujourd'hui, ce rude moine aide les faibles pontifes dont il est le conseiller, à lutter contre tous les fléaux qui les menacent : brutes féodales, peuple grossier et inconstant, prélats indignes et cupides s'appuyant sur les ducs, les rois et les empereurs ; pillards normands et autres barbares qui rôdent autour de Rome ; antipapes élevés par César ; et enfin, et surtout, César lui-même, toujours l'ennemi, toujours le persécuteur aux aguets. Cette période d'un quart de siècle qui précède l'élévation d'Hildebrand à la chaire de saint Pierre est rouge et noire comme un drame de Shakespeare. Les chroniqueurs assurent qu'en ce temps-là le tragique Macbeth, roi d'Écosse, vint à Rome mendier au pape l'absolution de ses péchés, et répandait, par pénitence, ses aumônes aux pauvres de la ville. En vérité, il ne détonnait pas dans le cadre, et qui sait même si sa pauvre petite ambition de roitelet barbare ne lui parut pas un bien mince crime devant les tourbillons de sang et d'orgie qui venaient souiller jusqu'aux degrés du Saint-Siège? Hildebrand doit assister, impuissant encore, à cette ruée de la bête contre l'esprit. Intrépide et calme au milieu de la rouge tempête, il excite le courage des pontifes légitimes contre les usurpateurs jetés sur Rome par César ; et, en pleine tourmente, il fait promulguer un décret sur les élections des papes qui est un véritable défi moral à la prédominance matérielle des empereurs, et qui vaut encore de nos jours. Enfin, après avoir assisté par deux fois aux luttes sanglantes engagées dans les rues de Rome entre les défenseurs du pape Alexandre II et les bandes à la solde de César qui soutiennent l'antipape Honorius, lui-même, appelé par le vœu de la chrétienté désireuse de paix, monte sur le trône de Pierre qu'il a pendant vingt-cinq ans contribué si puissamment à sauver. Et Hildebrand devient Grégoire VII. Règne formidable et qui paraîtrait fabuleux, s'il n'était consigné dans les plus irréfutables documents de l'histoire écrite. Ce fils de charpentier, ce petit moine sans nom, cet abbé studieux et pensif, se dresse tout à coup contre le plus puissant roi du monde et finit par l'écraser. Et si encore il régnait, sans contraste et sans danger, dans une ville obéissante et fidèle ! Mais non : dans sa Rome même, chaque jour est une lutte et parfois une épreuve. Un sanglier féodal, nommé Cencius,

vient le prendre aux cheveux à l'autel même de Sainte-Marie Majeure, et, au nom de l'empereur, va l'enfermer dans une de ces tours des environs de Rome où les barons romains mènent déjà cette vie de bandits qui leur a valu, plus tard, des noms illustres. Et, par sa seule force morale, il dompte la brute mal déchaînée, et retourne en triomphe à Rome. Et par cette même force morale, il va bientôt dompter l'empereur. Oui, sans doute, il est un grand politique, et il sait user de son influence pour gagner à lui de puissants appuis temporels comme ceux des Normands au sud de Rome et de la comtesse Mathilde en Toscane. Mais les historiens officiels, toujours préoccupés de comparaisons humaines, ont trop insisté sur la valeur politique de Grégoire, et ont cru tout dire, à son sujet, quand ils ont avoisiné son nom à celui de Jules César, de Charlemagne ou de Napoléon. En vérité, dans un génie comme celui de Grégoire, les apports humains et politiques, tels que les alliances, ne sont que des moyens temporels et nécessaires pour une œuvre infiniment plus haute ; et sa vraie puissance n'est ni l'oscillante fidélité de Robert de Guiscard, ni même la très sincère admiration de la grande Mathilde : c'est son propre génie purement chrétien, et la conscience qu'il est le vicaire de Dieu : c'est une force absolument morale. Cet ancien moine, quand il devient pape, a déjà passé cinquante ans à méditer sur la mission de saint Pierre et sur sa suprématie spirituelle. Il se dégage de lui une sorte de rayonnement solaire si formidable, dont tous les peuples sont pénétrés, comme en furent pénétrés, malgré eux peut-être, les six ou sept papes qu'il a soutenus et conduits. Et il lui suffit de parler haut au monde, pour que le monde ait l'impression que cette voix domine tous les autres bruits de la terre. Le pauvre Henri IV a beau susciter de savants antipapes comme Gilbert de Ravenne, et convoquer des conciles qui déposent « le faux moine Hildebrand », c'est le moine Hildebrand qui, malgré tout, parle le langage éternel, et c'est lui que la chrétienté écoute en tremblant. Et, lorsque arrivé au sommet de sa grandeur morale, il jette l'anathème contre César, ce dernier a beau se débattre, c'est l'ancien moine qui a raison. Et l'on assiste, alors, à cette scène gigantesque la plus symbolique peut-être, après le drame du Golgotha : on voit un empereur, le successeur d'Othon, de Charlemagne, de Constantin, de Néron et d'Auguste ; le prédécesseur de Barberousse, de Charles-Quint et

de Napoléon ; César, enfin, César lui-même, frappé par l'excommunication de Pierre, errer d'abord de ville en ville, mendiant en vain des secours que tous les peuples lui refusent, s'en venir, nu-pieds, en chemise, devant la forteresse où l'attend le pape, et rester trois nuits et trois jours dans la neige à solliciter que Pierre veuille bien le recevoir !

Cet empereur frappé par le verbe du pape a dû quitter sa résidence, poussé vers la pénitence par ses peuples eux-mêmes prêts à lui refuser l'obéissance s'il n'obtient pas le pardon du pontife souverain. Et le voilà qui rôde, en plein hiver, sur les routes d'Allemagne, de France et d'Italie, évité par les pèlerins qui s'écartent de sa route pour ne pas être souillés par son contact. Il traverse les Alpes à pied, sous les rafales d'hiver, entouré d'ennemis qui le guettent et de faux amis qui lui font payer cher l'hospitalité qu'ils offrent à son passage. Et d'étape en étape, sentant la terreur le gagner à mesure qu'il approche, il s'avance vers la forteresse de Canossa, château abrupt de la princesse Mathilde de Toscane, où son maître et son juge réside, impassible et mystérieux. Et c'est seulement le quatrième matin, au lever du soleil, que le pape daigne accueillir et absoudre l'empereur agenouillé devant lui

O miracle de Canossa ! Ce jour du 18 janvier 1077, où César humilié, baise en pleurant les pieds de Pierre, marque, pour tous les esprits vraiment libres, à quelque religion qu'ils puissent appartenir, la plus magnifique date de notre épopée terrestre...

Dès maintenant, en effet, quoi qu'il puisse arriver, Pierre l'emporte et César est flétri ; César paraîtra parfois se relever encore, mais le stigmate de Canossa reste à jamais sur son épaule ; et, même dans ses victoires passagères, sous ses lauriers et sous sa pourpre, quand il entrera à cheval dans Bologne ou dans Rome, on reverra toujours la tête échevelée et les pieds nus d'Henri IV mendiant sa grâce sous la neige et dans la boue ; et quelque éphémère humiliation que Pierre puisse encore subir, il n'oubliera jamais plus le geste définitif du vieux moine laissant pleurer devant sa porte close la face souillée de César avili !

La Bête, en effet, à peine libérée, va tenter de se venger de l'Esprit, et César reprend la bataille. Après un siècle de troubles nouveaux et de schismes renaissants, le voici qui descend en Italie, au bruit de ses trompettes victorieuses,

sous le nom de Frédéric Barberousse. Plus génial que l'infortuné Henri IV, plus puissant aussi, il paraît bien qu'il va terrasser Pierre et venger Canossa. Mais Pierre est, de nouveau, un humble plébéien d'origine anglaise, devenu moine, et finalement, par son seul génie, nommé prieur d'un couvent, près d'Arles, d'où le pape Eugène III, séduit par ses qualités supérieures, l'emmène à Rome et en fait un cardinal. Rude champion, comme Hildebrand, sinon aussi énergique, tout au moins aussi pieux, aussi savant et aussi courageux, il devient pape sous le nom d'Adrien IV. Comme Grégoire VII, son grand modèle, il trouve Rome en pleine anarchie, enflammée par la parole rebelle d'Arnaud de Brescia, et divisée en fractions rivales, dont les unes pactisaient pour la république, les autres pour l'empire, et d'autres pour Guillaume de Sicile. Quel beau jeu pour l'ambition de Barberousse, un des plus ambitieux dans la suite des Césars ! Comme il va être facile d'écraser Pierre entre tant d'ennemis ! D'autant plus que le successeur de Pierre est un bien piètre roi dans Rome, réduit à peine à la cité léonine et plus prisonnier que souverain. Mais qu'importe le domaine? Il est Pierre et il a le Verbe ; et César va s'en apercevoir.

D'abord à l'arrivée de l'empereur à Rome, a lieu cette fameuse scène, près de Nepi, où malgré la terreur de ses cardinaux et l'insolence des armées impériales, Adrien IV oblige Barberousse à lui tenir les rênes de sa mule. Que de déclarations prudhommesques ont été écrites à ce sujet par certains historiens qui ne voient jamais que les faits et n'en comprennent pas les symboles !... Ils ne voient pas, ces pauvres hannetons, que dans une lutte comme celle qui est engagée entre César et Pierre, toute victoire symbolique a sa signification profonde, et qu'en exigeant de Barberousse cet acte public de soumission, ce n'est pas à lui que pense Adrien IV, c'est à l'Église toujours menacée par le puissant Antéchrist ! Le successeur de Grégoire VII, par le seul fait qu'il a quelque courage, ne peut pas céder devant le successeur de Henri IV. Canossa commande ! Et Barberousse, tout en rongeant sa colère intérieure, accepte de tenir les rênes papales...

Mais l'empereur ne renonce pas à vouloir être le maître de Rome ; et, peu après, il suscite une série de schismes qui troublent les règnes des successeurs d'Adrien. Cependant l'âme de Pierre se transmet d'un pape à l'autre ; un nouveau pape de génie et de foi surgit contre Barberousse, et c'est

en apparence un pauvre vieillard, Alexandre III, qui semble n'avoir plus qu'un souffle de vie et un atome de puissance terrestre. Il va errant de ville en ville, chassé peu à peu de partout par la haine acharnée de César, tandis qu'un anti-pape règne à Rome soutenu, naturellement, par la bande des brigands féodaux. Mais ce vieillard se révèle soudain un champion inébranlable du Saint-Siège. Il est de la lignée des Léon le Grand et des Grégoire VII ; il résiste à Barberousse comme les deux autres avaient résisté à Attila et à Henri IV, et son règne devient un des plus beaux de l'Église. César convoque en vain des conciles de mauvais prélats où le vrai pape est déclaré usurpateur. En vain, il assiège Rome et s'en empare. Le vrai pape, sans trembler, fait entendre à la chrétienté la voix de Pierre ; il jette l'anathème contre l'empereur ; et voici que dans tout le nord de l'Italie, le vieil esprit de liberté qui anime les cités lombardes s'éveille à la voix du pontife et se lève contre l'étranger menaçant. Au moment même où Barberousse se croît le maître de la péninsule, il voit se dresser devant lui les soldats improvisés des ligues lombardes, et la rayonnante victoire de Legnano chasse César au delà des Alpes, tandis que Pierre rentre à Rome triomphalement.

Mais la bataille n'est pas terminée. Frédéric Ier la reprend sous les successeurs du grand Alexandre III, et elle continue ensuite pendant cinquante ans, toujours menée par les empereurs contre les papes, avec les alternatives incessantes de schismes religieux et de conjurations féodales, jusqu'à ce qu'arrive au trône de César un des plus redoutables ennemis que l'Église ait dû combattre, mêlant au courage guerrier moyenâgeux tout le génie d'un politique précurseur de l'âge moderne. C'est Frédéric II, souverain lettré, poète raffiné, élevé dans l'amour de la terre italienne, tellement épris de la péninsule qu'il se déclare prêt à abandonner tout son domaine d'Allemagne, à condition de devenir souverain absolu de l'Italie et empereur de Rome, d'où il régnera sur le monde soumis, comme jadis Auguste et Marc-Aurèle, dont il fait ses modèles et ses inspirateurs. Ennemi bien dangereux, car il évite la violence et son ambition se voile de projets en apparence conciliants et pacifiques. Il ne demande tout d'abord qu'à être l'ami de Pierre, et son chevalier, et son défenseur. Et pour montrer sa bonne foi, il part, la lance en main, pour la croisade. Mais cette aventure

dans le prestigieux Orient ne fait qu'élargir les ambitieux desseins de ce César poète. Et, entouré de scribes, de légistes, de troubadours et de guerriers, il entreprend contre le pape une incessante et multiple lutte, où les batailles alternent avec les pamphlets, les excommunications avec les discussions juridiques. Trois papes semblent y user leurs forces, et le redoutable empereur est déjà, vainqueur, aux portes de Rome, quand apparaît encore un de ces pontifes à l'âme de feu devant qui les Attila sont condamnés une fois encore à reculer. Et Innocent IV se dresse contre Frédéric II.

Menacé, privé de tout secours, chassé même de la Ville éternelle, Innocent IV est contraint de se réfugier à Lyon ; mais il a pour lui la parole ; il en appelle de César usurpateur à tous les autres rois de la terre, et convoque à Lyon le troisième concile œcuménique où Frédéric est excommunié pour violation de serment, sacrilège et hérésie. Cependant Frédéric ne se soumet pas et réplique au pape par des lettres qu'à son tour il adresse aux rois de l'Occident, et qu'a rédigées son secrétaire Pierre des Vignes ; et dans ces lettres il met en discussion le pouvoir du pape sur les têtes couronnées, espérant ainsi s'associer les autres monarques. Et, en effet, les autres rois du monde, hésitants, n'osent pas accourir au secours du pape, même Louis IX, qui se contente d'entreprendre une vaine tentative de conciliation. Et cependant, c'est le pape qui finit par vaincre. L'empereur a, de son côté, tous les féodaux ambitieux rangés sous la bannière des Gibelins ; mais le pape a pour lui, contre l'étranger, l'instinct de liberté des communes guelfes. L'empereur semble d'abord l'emporter, si bien qu'il se prépare à passer les Alpes occidentales et à se ruer, avec ses troupes, contre Lyon où le pape a trouvé asile. Mais les courageuses cités guelfes se soulèvent, et l'une d'elles, Parme, inflige à Frédéric II et à ses troupes une défaite analogue à celle de Legnano où sombra la fortune de Frédéric Barberousse. Une fois de plus, la ténacité de Pierre a raison de l'insolence de César. Le tout-puissant Frédéric meurt accablé, vaincu, mélancolique et repentant ; Innocent IV dépouillé, chassé, réduit à l'exil, retourne acclamé, dans l'Italie en fête.

Et quelques années après, la race des Hohenstaufen disparaît de l'histoire, tandis que les papes successeurs d'Innocent reprennent leur mission dans la Ville éternelle.

JEAN CARRÈRE.

Colin-Maillard [1]

DEUX heures plus tard, Mike se trouvait dans Aldgate, un peu désorienté et ne sachant que faire. Les « Trois Dauphins »?... Non : ce n'était pas ainsi qu'un homme récemment converti devait passer son dimanche. Après réflexion le seul endroit auquel il pût songer qui n'eût pas un caractère nettement impie, en dehors de la rue, était la bibliothèque publique de Whitechapel Road, et il s'y rendit.

Par un dimanche d'été cette bibliothèque est quelconque, guère encombrée, bien balayée et propre à réjouir le cœur des philanthropes qui croient à l'influence bienfaisante des mots imprimés. Devant les journaux déployés sur leurs pupitres des groupes inégaux sont formés : un lecteur qui se campe et se carre, fort de son droit de priorité, et prend un plaisir tyrannique à tourner les pages quand il lui plaît ; derrière lui d'autres qui lisent par-dessus son épaule des moitiés de paragraphes, relèvent timidement le coin du journal quand le titulaire le leur permet, et attendent patiemment que leur tour vienne de lui succéder. Pour lire les journaux du jour même, il faut, ou bien une chance exceptionnelle, ou bien une persévérance méritoire : ceux qui ne croient pas à leur chance et doutent de leur persévé-

(1) Copyright by Bernard Grasset 1923. Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1923 et des 1er et 15 janvier 1924.

rance se résignent à parcourir les quotidiens de la veille ou des revues techniques vieilles de plusieurs jours.

Les journaux hebdomadaires illustrés sont particulièrement recherchés ; le vendredi ils font leur apparition ; le samedi le coin droit inférieur de chaque feuille porte déjà l'empreinte de nombreux pouces crasseux ; le dimanche cette empreinte commence à empiéter sur les gravures ; le lundi des mains mal habiles et pesantes ont emporté en tournant les feuilles la portion du papier que marquait l'empreinte ; et les jours suivants empreintes et déchirures grimpent lentement le long de la page, jusqu'à ce que le vendredi suivant vienne faire remplacer par le numéro nouveau une loque maculée.

Les philanthropes auraient encore bien plus de raisons de se réjouir s'ils visitaient la bibliothèque de Whitechapel Road par un soir d'hiver, quand il fait froid et quand il commence à pleuvoir dans les rues. Les légions des déguenillés arrivent en hâte, clopinant sur leurs pieds blessés, entourés de linges couleur de suie, qui se révèlent par les fissures innombrables de leurs souliers boueux. Quand ils ont atteint la protection du couloir, ils entrent plus doucement dans la salle et s'en vont près des feux. Il y en a deux, un de chaque côté, des brasiers généreusement nourris et dont la seule vue fait chaud au cœur. Seulement des cordes tendues en demi-cercle en défendent l'approche, et il faut se contenter d'en jouir à distance et de laisser sécher peu à peu les loques mouillées. Les loqueteux se penchent par-dessus les cordes pour se rapprocher un peu du beau feu rouge, clignent des yeux à la flamme, font une fois de plus l'inventaire des vêtements qui s'effritent et des fragments de cuir qui leur restent aux pieds, et surveillent l'horloge avec angoisse.

Au premier étage, il n'y a pas de feu, seulement un calorifère, mais il y a des chaises, et les habitués somnolent au-dessus de revues scientifiques dont les seuls titres sont une ironie, se redressant par à-coups pour guetter le surveillant d'un œil inquiet, regarder la neige tomber au dehors et les aiguilles de l'horloge galoper sur le cadran. D'un étage à l'autre se répand la même odeur complexe de haillons humides, de malpropreté humaine, d'asphalte, de brouillard et de suie ; mais il fait chaud, et quand on a lu un article sur le concert européen, la question des Balkans ou les quatre dread-

noughts supplémentaires, ou vu des photographies d'aviateurs ou de mariages princiers, il est dur de sortir de ce paradis pour rentrer dans un monde auquel ni les municipalités, ni M. Carnegie n'ont encore étendu leurs donations éclairées !

Les soirs d'été, quand il fait beau et sec et qu'un grand feu cesse d'être la condition essentielle du bonheur, la bibliothèque perd cet aspect pathétique et redevient une bibliothèque plutôt qu'un asile. C'est ainsi que Mike la trouva : une grande salle sombre où les journaux blafards s'étalent sur leurs pupitres ou pendent tristement. Pourtant même par ce temps et à cette heure les gens qui se trouvaient là étaient pour la plupart des vagabonds. Le grand air ne les tente guère ; à vrai dire ils en ont leur saoul d'un bout de l'année à l'autre. En hiver, c'est le grand air et le froid ; au printemps, le grand air et la pluie ; en été, le grand air et le soleil sur l'asphalte, et quand l'automne arrive, c'est le grand air et le froid de nouveau ; de sorte que les recommandations des hygiénistes les laissent indifférents et que le refuge de leurs rêves est par définition enclos de murs. Ils s'accoudent devant un journal allemand ou la *Revue des industries du fer*, s'agitant malaisément quand leurs pieds leur font mal, et discutent des problèmes déchirants : vaut-il mieux rester là ou aller dormir sur un banc autour des fossés de la Tour? Est-ce la peine de traverser la Cité et de s'en aller dans l'Ouest quêter quatre pence pour un lit? Et toutes les fois qu'il s'agit d'un voyage, il faut consulter les chaussures qui répondent infailliblement : « Non ! »

Ce fut là que Mike amena son cœur récemment sanctifié. Sa vertu nouvelle l'embarrassait un peu. Quand on ne porte en soi qu'une âme ordinaire et peu précieuse, on peut vivre sans précautions et se moquer des conséquences ; mais quand de hautes interventions l'ont gratifiée d'une pureté inattendue, il convient de ne s'avancer qu'avec prudence et de protéger contre les atteintes du dehors ce joyau inestimable et probablement fragile. Il parcourut la salle et feuilleta quelques revues sans intérêt, circonspect et craignant des embûches ; puis il monta au premier étage et s'assit près d'une fenêtre avec un magazine américain.

C'était un de ces magazines qui publient, à côté d'articles d'actualité, de nombreuses nouvelles d'auteurs peu connus, et un ou deux romans entre lesquels un seul et même

artiste semble avoir distribué impartialement ses illustrations. Celles-ci représentaient des hommes et des femmes d'aspect fatal, pâles, aux traits tourmentés, qui paraissaient subir la crise décisive de leurs vies en des décors irréels et comme embrumés. Des drames de rêve, des tragédies poignantes vues à travers un crêpe, des attitudes angoissées, des corps raidis dans des poses d'émotion contenue et des gestes d'amertume, des yeux grands ouverts dans des masques livides, qui parlaient de chagrins insupportables, de décisions irrévocables et cruelles ; et tout cela sur un fond seulement esquissé, estompé de gris, sobre et vague, qui dégageait une accablante mélancolie. Le dessinateur avait revêtu tous ces personnages de littérature médiocre d'une grâce austère et lointaine de puritains, et il avait dû faire passer dans leur noblesse étrange toute la tristesse d'un génie inquiet et affamé d'irréel.

Toujours est-il que son message parvint jusqu'à Mike O'Brady. Mike tourna les pages du magazine, contempla ces gravures et se sentit troublé. Il ne songea pas à lire les romans ni les nouvelles ; c'eût été trop long, et d'ailleurs lire l'histoire de ces personnages leur aurait enlevé leur caractère poignant d'énigmes. Mais de les regarder tels qu'ils étaient fixés sur ces pages, distants et bizarres, secoués par des sentiments aigus et des instincts profonds, lui fit une fois de plus sentir obscurément le mystère complexe du monde.

Il lut la ligne qui servait de légende à une de ces gravures :

— ...Ainsi, dit-il, je vous ai perdue... Il lut sa réponse dans ses yeux...

Le soleil s'était couché derrière Aldgate et la ligne des toits commençait à n'être plus qu'une ombre ; à l'est, Saint-Mary de Whitechapel dressait vers le ciel terne son clocher de pierre grise. Dans la rue, les lumières s'allumaient une à une, les rares lumières du soir de sabbat, et sur le trottoir la foule du sabbat passait. Mike regarda de nouveau la gravure : « Ainsi, dit-il, je vous ai perdue... » et songea que la vie était compliquée et dure, même à en croire le magazine, pour les gens bien habillés. Une belle fille, celle qu'il avait perdue ! Et lui ! Un beau garçon aussi, et d'une élégance infinie. Le décor estompé de la pièce où ils se trouvaient tous deux semblait riche et recherché. Et il l'avait

perdue ! Mike secoua la tête et renonça à comprendre. C'était encore quelque raffinement insoupçonné, un sentiment de riches, que les pauvres gens ne pouvaient sonder. Ils avaient tous deux l'air sérieux et pleins de vertu.

— C'est pas possible qu'il lui ait fait des blagues ! pensa-t-il, et il retomba dans la mélancolie.

Il faisait nuit quand il quitta la bibliothèque et cette fois il s'achemina vers les « Trois Dauphins », sans un moment d'hésitation. Le Révérend n'était qu'un âne, miss Gordon-Ingram n'avait aucunement prêché l'abandon des rafraîchissements honnêtes, et lui comprenait de mieux en mieux que ces questions n'avaient aucun rapport avec le salut tel qu'il l'entendait. Il alla s'installer contre la cloison à sa place favorite, fit un signe de tête amical à Wynnie qui était occupée à l'autre bout du bar, et but tranquillement tout en regardant autour de lui.

Au bout de quelque temps sa mélancolie se dissipa, et fit place à une sorte de satisfaction solennelle qui n'allait pas sans vanité. Combien de ceux qu'il voyait étaient assurés du salut? Bien peu sans doute. La plupart ignoraient la vérité, n'en avaient jamais entendu parler, peut-être, et s'en allaient les yeux fermés vers un abîme peuplé de tortures sans fin. Il ne désirait aucunement les éclairer sur leur sort ; d'abord parce qu'il se sentait trop novice en sainteté pour arracher impunément à des puissances redoutables leur juste proie ; et puis l'état de péché constant de tous ces gens lui faisait mieux apprécier sa propre sécurité. Mais bien plus encore que sa certitude de récompenses futures, il goûtait le grand orgueil de l'étape accomplie. Il savait ce qu'il avait été jusque-là et que pas un seul moment de sa vie n'avait été ce qu'il aurait dû être, ni ce qu'il aurait voulu qu'il fût. C'était un passé sombre, noirci de hontes qu'il n'avait pas encore toutes comprises : il préférait l'oublier en bloc, ne s'en souvenir que pour mieux reconnaître à mesure tous les degrés du bonheur vertueux qu'on lui avait promis.

Les mains dans ses poches il appuya sa tête en arrière contre la cloison et regarda les gens qui l'entouraient à travers la fumée de sa pipe, qui montait en un filet mince. Il les avait déjà vus cent fois, eux ou leurs semblables, dans le cadre où il les voyait ou en d'autres lieux tout pareils ; le long comptoir qui formait un rectangle avec le mur, une porte

au milieu de ce mur, de chaque côté de cette porte les étagères sur lesquelles s'alignaient à droite des bouteilles de liqueurs et des carafons de vins, à gauche des bocaux de biscuits et les petites piles de monnaie assortie, soigneusement alignées.

Derrière le comptoir saillaient de distance en distance les poignées de robinets à bière ; sur sa surface de bois les verres avaient laissé des ronds humides qu'un coup de torchon rapide allongeait bientôt en traînées. De la salle elle-même, il ne pouvait voir que le compartiment où il se trouvait, ou bien, en se penchant au-dessus du comptoir, la perspective des autres compartiments semblables et, tout au fond, le luxe inaccessible du « saloon-bar », meublé d'un piano mécanique et d'une banquette recouverte de peluche grenat.

Des hommes entraient, jetaient leur commande d'une voix brève, vidaient leur verre, s'essuyaient la bouche du dos de leur main et sortaient aussitôt. D'autres venaient par deux et s'attardaient à causer à voix basse ; d'autres encore, qui étaient seuls, échangeaient quelques mots avec la barmaid et s'attardaient aussi quelques instants après avoir bu, regardant distraitement les étagères ou contemplant leur verre vide avec une expression de regret pathétique.

Ils semblaient se dire :

— Encore un bon moment de passé, et deux pence sortis de notre poche ! Et c'est déjà fini ! Maintenant il faut s'en aller, rentrer chez soi, oui, rentrer.

La lumière faisait miroiter plaisamment les verres et les pichets d'étain ; les compartiments étroits donnaient une impression de confort intime ; l'idée des caves bondées de futailles pansues ouvrait une vision d'interminables dégustations à loisir ; les murs étaient embellis d'affiches et d'almanachs aux couleurs vives ; et il fallait quitter tout cela pour la laideur légitime et les ennuis du foyer !

Ils méditaient un instant, mélancoliques, et s'en allaient d'un air résigné.

Ce décor, ces figures, le jeu de ces figures et ce qu'il voulait dire, étaient pour Mike des choses familières ; mais il les voyait cette fois sous un jour nouveau. Il considéra les buveurs, puis ferma à moitié les yeux et se dit :

— *Hosannah!* Je ne suis plus comme eux !

Tout ce qui s'était passé cet après-midi, l'assemblée, les hymnes et les sermons, son acte de repentir et de foi effaçant miraculeusement des années d'erreur, l'approbation décisive d'intercesseurs proches de la divinité, il commençait à sentir tout cela avec plus de force et d'orgueil.

L'humanité était clairement répartie en deux classes : ceux que la grâce avait touchés, et les autres. Ceux-ci n'avaient devant eux que la perspective d'une vie confuse et dure, dénuée de beauté et de joie, et d'une mort ignominieuse qui les jetait en pâture à des puissances cruelles. A ceux qui avaient trouvé le salut était réservé tout ce que le monde contient de noble et de doux, à eux seuls étaient accessibles les grâces priviligiées qui parent la vie ; ils étaient co-héritiers de tout ce qui est désirable sur la terre, en attendant le royaume des cieux.

La bière ne lui sembla pas digne d'une occasion aussi solennelle : il commanda du whisky, et son cœur chanta les louanges de Dieu. La vie n'était pas si mauvaise, après tout : peuplée pour le juste de plaisirs innocents, de présences glorieuses qui répandent autour d'elles une atmosphère enchantée de lumière et de paix, embellie d'un grand espoir. Il allait rester là encore une demi-heure, tranquille et recueilli, puis regagner son domicile et s'assoupir dans les bras du Seigneur. Des phrases de piété, fortes et belles, d'augustes expressions bibliques lui revinrent à la mémoire, et il déplora de ne pas s'en être souvenu à temps. Ce n'était d'ailleurs que partie remise ; le dimanche suivant au plus tard il se lèverait de nouveau au milieu de la congrégation, et révélerait en termes appropriés l'enthousiasme qu'il sentait en lui.

Il fit le bilan de ce qui lui restait en poche, et renouvela sa commande. Le liquide ambré qui caressait son gosier fut un philtre magique, le symbole matériel de la grâce qui l'inondait. Des versets de psaume, des fragments de litanie, des mots sans suite lui montaient aux lèvres, impuissants à exprimer l'immensité de sa foi. Il eut des visions de mains tendues vers lui qui offraient des récompenses surnaturelles, d'un soutien de tous les instants qui aplanirait tout, d'un amour infini qui l'attendait. Il donna des ordres, plusieurs fois, d'une voix assurée, et s'abandonna à son rêve. Le cliquetis des bouteilles sur le bord des verres, le tintement de la monnaie jetée sur le comptoir ne firent que scander

les étapes d'une ascension prodigieuse. La bienveillance protectrice de la divinité l'enveloppait comme un nuage, créait pour lui un univers à part où il se mouvait en bienheureux !

Et Audrey Gordon-Ingram ! Elle aussi faisait partie de la générosité divine ; elle était le complément nécessaire et l'icone d'une vie de vertu pieuse, prêtait le secours de sa grâce touchante à l'appel de Christ. Oh ! ses yeux qui répandaient des promesses ! Sa bouche miséricordieuse qui prêchait la cause sainte ! Ses gestes simples qui prêchaient aussi le mérite d'une vie où tout n'est qu'harmonie !

Mike s'aperçut soudain qu'il gesticulait avec ferveur et répétait à voix haute :

Hosannah! Hosannah!

Il vit en même temps que le patron se tenait en face de lui de l'autre côté du comptoir et le regardait fixement. Il le regarda à son tour, bouillant d'une rancune ancienne qui s'aggravait maintenant de dégoût : ce visage boursouflé, avec des poches violettes sous les yeux clignotants ; cette barbe décolorée couvrant des joues flasques que tendait et relâchait le mécanisme pénible de la respiration ; les détails de son costume et de sa posture dont il ne pouvait que deviner vaguement la vulgarité prétentieuse ; tout cela avait revêtu cette fois une hideur nouvelle, un aspect particulièrement offensant et vil. Cet homme était une insulte vivante à la beauté du monde et à l'indulgence du Créateur qui le tolérait.

Accusateur, Mike trébucha vers le comptoir et étendit vers lui une main solennelle. L'autre continua à le regarder fixement ; puis, avec une moue méprisante, lui dit très distinctement et en appuyant sur chaque mot :

— Vous êtes ivre !

L'infamie de l'accusation interdisait toute réponse : Mike empoigna son verre... Quelque adversaire déloyal le saisit par derrière, lui immobilisant les bras, et, à moitié le portant, à moitié le poussant, le jeta contre la porte qui s'ouvrit et se referma, oscilla deux ou trois fois, puis redevint immobile, le laissant sur le trottoir.

A dix pas de là un policeman, les mains derrière le dos, le surveillait sévèrement. Mike dut étouffer sa révolte et se résigner. Par-dessus son épaule il jeta un regard de dédain sur la porte qui abritait l'ennemi. Après un geste de menace

il se mit en marche, trébucha, reprit son équilibre et traversa la rue en courant.

Les trottoirs ondulaient et serpentaient malicieusement, les camions et les omnibus semblaient venir le frôler par instants ; des imbéciles se retournaient et le suivaient du regard. Insouciant des dangers qui guettaient ses pas, plein d'indulgence apitoyée pour la curiosité vulgaire des passants, il descendait Commercial Road, le cœur plein de joie et s'arrêtant à tous les coins de rue pour répéter : *Hosannah!* Le patron des « Trois Dauphins » était un pourceau, à qui il ferait quelque jour expier sa tyrannie insolente ; ce lui était d'ailleurs une consolation de penser que cet homme marchait inéluctablement vers l'effondrement de son orgueil et des brasiers éternels : cependant que lui, Mike O'Brady, le cœur plein d'actions de grâces et les yeux pleins de larmes de gratitude, s'en allait allégrement dans la voie des justes, où des anges guidaient ses pas.

Le lendemain ne réveilla en lui que le souvenir glorieux du salut qu'il avait conquis, et il se répéta à l'entrepôt ce qu'il s'était dit aux « Trois Dauphins », avec le même sentiment de vanité confiante, en regardant ceux qui l'entouraient : « Dieu soit loué ! Je ne suis plus comme eux ! »

Que tous les manœuvres et même les contremaîtres de l'entrepôt fussent des infidèles, d'avance voués aux flammes, ne pouvait faire aucun doute ; leur vie n'était qu'un tissu d'erreur et de péché.

Ils juraient tout le jour ; le soir, dans les « pubs » divers où ils rejoignaient leurs compagnons de vice, ils ne songeaient qu'à tuer le temps en chansons, en plaisanteries vulgaires ou en d'interminables discussions politiques ; et, loin de racheter leurs débauches de la semaine par un sabbat de piété exemplaire, ils ne craignaient pas de consacrer toutes leurs heures de loisir à fainéanter en manches de chemise ou à lire des journaux profanes pendant que leurs âmes galopaient vers la perdition.

Souvent Mike s'arrêtait dans son travail pour savourer le contentement secret d'être, seul au milieu d'eux, l'élu du Seigneur, d'être seul détenteur de la vérité et par conséquent leur supérieur incontestablement. Lorsqu'un chef d'équipe lui parlait avec arrogance, Mike négligeait maintenant d'enregistrer cette offense parmi les comptes à régler

plus tard : il laissait ce soin aux puissances divines qui veillaient sur lui, certain que le châtiment serait également infaillible, et plus complet. Tout au plus rêvait-il parfois d'une preuve tangible de la protection d'en haut, de quelque cataclysme qui le laisserait seul debout au milieu des ruines et des agonies, serein, et célébrant en termes convenables la bonté du Maître.

Il ne se contentait pas de cette humilité chrétienne ; il y joignait une modestie généreuse qui le poussait à ne pas montrer à ses camarades qu'il était différent d'eux. Six jours par semaine son langage et ses manières étaient jusqu'au soir copiés sur les leurs, mais sanctifiés par la conscience intime du salut acquis. Le septième jour seulement il laissait tout cela derrière lui pour regagner une sphère supérieure où ils n'avaient pas accès.

Cette sphère avait naturellement son centre à « l'Institut Chrétien de Limehouse », dont le ton général de piété joyeuse le mettait maintenant fort à son aise, suffisamment en tout cas pour qu'il pût se dispenser de la protection de Boulter et de Wilkins et voler de ses propres ailes, des ailes semi-angéliques que sa conversion lui avait données. Le mardi et le vendredi soir, ponctuellement, il fallait y passer une heure ou deux et fortifier sa foi. Avec un peu de chance il pouvait éviter Wilkins et sa recette de vertu : parties de dames, cacao et bonnes influences. Boulter était plus redoutable : son zèle s'aggravait d'une inlassable curiosité. Il avait du salut une conception mesquine et tatillonne que Mike ne pouvait tolérer ; après avoir posé des questions oiseuses, presque indiscrètes, il s'arrêtait parfois et considérait Mike d'un air plein de doute, comme s'il se demandait en vérité si sa conversion avait été réelle et complète ; et avec un peu d'hésitation il répétait des fragments de sermons, des citations sacrées ou des phrases de propagande, indécis et embarrassé, s'arrêtant après chaque tentative pour constater l'effet produit. D'autres fois ses doutes semblaient s'être dissipés, et il félicitait Mike en termes chaleureux d'avoir si promptement quitté les voies de l'erreur.

Ces questions, ces félicitations et ces doutes, Mike les subissait d'assez mauvaise grâce, taciturne et décourageant, quand il ne pouvait y échapper. Cela valait pourtant encore mieux que le gymnase et la courtoisie humiliante de l'aristocrate bon enfant qui y présidait. Mike attendait patiem-

ment, maniant un journal du soir dont il lisait et relisait distraitement les en-têtes et il n'attendait jamais en vain. A dix heures moins le quart, parfois un peu plus tôt, parfois un peu plus tard, Audrey Gordon-Ingram sortait des salles réservées aux jeunes filles et faisait le tour de l'Institut avant de s'en aller. Elle semblait visiter scrupuleusement chaque pièce l'une après l'autre, soucieuse de ne négliger personne. Un garçon gauche et timide, isolé dans un coin, des joueurs de dominos cachés derrière le battant d'une porte, deux amis causant dans l'ombre de l'escalier, la voyaient apparaître soudain, inspecter chaque pièce et chaque recoin d'un coup d'œil rapide, découvrir leur présence et leur donner comme un dû un sourire de bonne humeur et quelques mots enjoués. Parfois elle annonçait quel serait le prédicateur du dimanche suivant, discutait une réunion ou une solennité quelconque en cours d'organisation, ou encourageait d'une façon particulière une des sections de l'Institut, et d'autres fois elle n'avait d'autre message à répandre que l'assurance renouvelée de son intérêt et de sa bonne volonté infinie ; mais chaque fois tous ceux qui l'avaient vue et à qui elle avait souri et parlé sentaient qu'ils avaient reçu quelque chose, quelque chose d'inestimable, de réchauffant et de doux, un souffle de parfum spirituel qu'ils devaient emporter avec eux et conserver quelque temps. Et en haut du perron elle s'arrêtait toujours encore une fois pour dire : « Bonsoir, tous ! » avec un dernier sourire d'excuse et de tendresse profonde pour ceux qui se sentiraient négligés.

Mike ne pouvait se débarrasser de l'impression obscure qu'il avait encore quelque chose à attendre d'elle, qu'elle avait encore à prononcer des mots décisifs qui lui étaient nécessaires, qui l'aideraient à régler sa vie et à comprendre clairement ce qui pouvait encore lui échapper. Toutes les fois qu'elle paraissait, il se demandait s'il allait entendre ces mots, toutes les fois il était déçu, et pourtant il ne s'en allait jamais sans un sentiment qu'il avait gagné quelque chose à la voir. C'était en la voyant qu'il avait pour la première fois perçu la réalité de l'amour de Dieu pour ses créatures, et jusqu'où il peut pousser la munificence de ses dons ; de sorte que de suivre, même pour quelques instants seulement, le jeu de ses traits, de ses mouvements et de ses paroles, et rien qu'une courte phase de sa vie harmonieuse, lui confirmait

qu'il avait eu raison d'écouter et d'obéir. Ses yeux, quand elle parlait, ses yeux et la ligne de son front! En vérité ce monde était l'œuvre de Dieu. Ce geste franc et simple qu'elle avait pour tendre la main, tout comme si c'était là une action naturelle et de nul prix! Qui pouvait douter de la miséricorde divine! Et la grâce incompréhensible que sa présence répandait sur toutes choses! Clairement, il n'était de vraie joie que dans la paix du Seigneur!

Le dimanche il pouvait la regarder plus à loisir et l'écouter plus longuement, et quand la réunion prenait fin et qu'il quittait l'Institut, c'était souvent dans un état d'exaltation tel qu'il éprouvait le besoin impérieux de donner encore d'autres preuves de sa foi. Il apprit à connaître tous les carrefours de l'East-End où l'on prêche la parole de Christ le dimanche entre six heures et neuf heures du soir; les missions semées le long de Commercial Road entre Aldgate et Blackwall; celles de Mile End, de Bethnal Green, de Hackney et de Victoria Park. Il lui arriva même de s'aventurer une ou deux fois jusqu'à Oxford Circus ou Marble Arch sur l'impériale d'un autobus, pour suivre à travers les rues du West End la fanfare de l'Armée du Salut se rendant à Regent Hall, ou se joindre aux demi-cercles attentifs et mélodieux qui partagent l'espace libre aux confins du Parc avec les orateurs politiques de toutes nuances.

La petite estrade portative de bois verni sur laquelle le nom de la mission s'étalait en sobres lettres noires; la lampe à acétylène, l'orgue minuscule dont jouait un artiste à lunettes accroupi sur une chaise d'enfant; tout cela se retrouvait infailliblement chez les missions fortunées. D'autres se privaient de l'orgue, ou même de la lampe à acétylène. Certaines enfin ne possédaient même pas d'estrade et se groupaient simplement sous un réverbère quand la nuit venait; c'étaient généralement celles-là qui chantaient le plus fort.

Pour Mike les noms ne signifiaient pas grand'chose. Il ignorait sereinement les rivalités de secte à secte, et les abîmes que des questions d'interprétation ou de rite creusaient entre deux carrefours voisins. Il gardait même une certaine méfiance pour ceux des prédicateurs qui semblaient louer trop exclusivement leur petite foi particulière; à ces moments-là il se souvenait qu'il était, après tout, catholique, et que ces doctrines étroites devaient être entachées d'hérésie.

Il préférait de beaucoup ceux qui n'assaisonnaient pas leur culte de distinctions rigides ni de principes mesquins. Le salut, la gloire du salut, l'horreur du péché qui noircissait tant de vies et les vouait infailliblement à une fin affreuse, le mérite éclatant qu'il y avait à narguer Satan et à vivre en juste, et le bonheur inexprimable réservé à ceux qui y parvenaient : voilà ce qu'il voulait entendre.

Il apprit donc à éviter certaines missions dont la propagande lui paraissait trop égoïste, dont les apôtres prêchaient sans tact l'excellence spéciale d'une chapelle bénie entre toutes, dont la sainteté agressive ne se laissait jamais oublier dans leurs discours. Heureusement il en était d'autres! Il était aussi des prêcheurs solitaires, parias de la vertu, qui propageaient avec feu des religions imprécises et pourtant strictement différentes de toutes les autres. Ces derniers avaient généralement des yeux inspirés et des fronts gonflés de convictions farouches ; autour d'eux un cercle d'admirateurs humbles et doux leur apportait l'appui d'une dévotion servile.

Mike se joignait à ces groupes, retirait les mains de ses poches, et prêtait l'oreille, respectueux, et recueilli. Quand le prédicateur commentait et déplorait un passé impie dont il se félicitait d'avoir émergé, Mike hochait la tête sentencieusement, plein d'approbation muette et de sympathie. Lorsqu'on célébrait la joie pure qui pénètre chaque moment de la vie des élus, il levait des yeux reconnaissants vers le ciel impassible et récapitulait avec gratitude les dons divins qui avaient embelli tous les jours de sa conversion. Et quand le sermon était terminé ou interrompu et que les fidèles entonnaient un hymne, il n'allait pas jusqu'à chanter, mais il dodelinait de la tête en cadence et son cœur planait près de Dieu.

L'Armée du Salut lui convenait surtout. Point de dogmes compliqués et subtils, de prescriptions minutieuses, ni de rituel exigeant : une théologie élémentaire, à la portée de tous, une classification rigoureuse et simple comme une règle de calcul, qui ne laissait aucun espace intermédiaire, aucun vide dangereux et troublant entre la damnation et le salut. Là les allocutions étaient plus directes, plus convaincantes, plus chargées de promesses et de menaces que partout ailleurs. Les hommes en maillot rouge apportaient à leurs chants une ferveur simple, un air de béatitude im-

pressionnant ; les femmes aux grands chapeaux s'adressaient à la foule comme des suppliantes, la priaient instamment d'entendre raison, de ne pas refuser plus longtemps les bienfaits et les joies qu'il était en leur pouvoir de distribuer. Foin des sectes, des sacrements et des cérémonies : le repentir suffisait, le repentir et l'intention de ne pas recommencer. C'était une cure rapide et sûre offerte à tous, un remède souverain et de simplicité déconcertante mis à portée de toutes les consciences, le salut garanti sans plus attendre, quelque chose comme « l'offre humanitaire qui est la conséquence d'un vœu » que publie sans se lasser un philanthrope méconnu.

En vérité, il venait des moments où l'intention et même le repentir diminuaient d'importance ; ce qu'il fallait avant tout c'était apparemment être là, grossir leur cercle et chanter avec eux. Et marcher dans le sentier de la vertu, de vertus qu'ils oubliaient souvent de préciser, était moins essentiel que suivre leur cortège en marchant au pas, la bannière au vent, tous les talons sonnant ensemble sur l'asphalte, et les cuivres de leur fanfare hurlant dans les rues désertes du dimanche le chant simple et triomphal des légions bénies.

Cette fanfare et les refrains qu'elle jouait, des refrains populaires qui avaient été chantés dans les music-halls et sifflés dans les rues et qui, sur le tard, se sanctifiaient en s'associant à des paroles pieuses, étaient une propagande plus efficace que tous les prêches. Quand le cortège quittait son carrefour, se formait en se mettant en marche, Mike suivait toujours, raccourcissant sa foulée pour rester au pas et roulant des épaules au rythme de la musique. Elle montait et flottait parmi les maisons grises, cette musique, entraînante, chargée de défi, noyant tous les doutes sous une cataracte de sons. Des passants emboîtaient le pas et suivaient quelque temps, des chevaux se cabraient, le drapeau pendait le long de la hampe et oscillait un peu à chaque pas, martial et glorieux, et, le reste du monde semblait s'aligner sur les trottoirs pour voir défiler des conquérants. On marchait vers un but magnifique, vers le triomphe assuré de la bonne cause, vers la félicité exclusive des justes dans ce monde et dans l'autre, vers les gloires indicibles du paradis où il semblait qu'on dût arriver présentement.

Et puis les musiciens et le reste du cortège s'engouf-

fraient dans la salle et Mike s'arrêtait là. Il n'entrait jamais. Dehors l'on était à l'abri des questions oiseuses et importunes et des propagandes trop zélées. Une fois chez ces gens il ne se serait pas senti en parfaite sécurité : ils auraient peut-être tenté de discuter sa foi ou de contester le salut qu'il avait régulièrement conquis ; ou bien il se serait trouvé obligé d'accomplir les mêmes rites qu'eux et par là de léser peut-être quelque règle de son culte à lui. En tout cas, il se méfiait vaguement et préférait rester dehors.

Mais ces quelques heures de foi exaltée suffisaient à orner de contentement orgueilleux le reste de la semaine. Cette piété belliqueuse, le simulacre de lutte et de conquête, l'attrait puissant des uniformes, des orchestres et des bannières, la vanité confiante qu'on éprouve à se sentir enrôlé, même momentanément, dans les rangs d'une armée nombreuse, enthousiaste et sûre de la victoire, toutes ces influences agissaient puissamment sur lui et ne se dissipaient pas tout de suite, et comme dans le courant de la semaine il allait encore à l'Institut renouveler sa certitude et trouver d'autres marques de l'approbation divine, Satan ne pouvait que grincer des dents et garder pour d'autres ses flèches impuissantes.

Il se laissa un dimanche entraîner par Boulter à une des réunions spéciales que l'Armée du Salut organisait dans la salle du « Holborn Empire » pendant que l'on réparait un de ses locaux. Mike s'était laissé convaincre en partie par la promesse d'une cérémonie splendide et en partie parce qu'il était assez curieux de voir l'Armée chez elle, ailleurs que dans la rue, et de la voir livrer les batailles dont il n'avait encore jamais contemplé que les préliminaires. La présence de Boulter serait une sécurité et un appui.

Le salutiste qui distribuait les programmes à la porte rappelait assez le dignitaire chamarré qui remplit la même fonction les soirs de semaine, et l'escalier par où ils grimpèrent à l'amphithéâtre était exactement semblable à ce qu'il avait été la veille et à ce qu'il serait le lendemain, nu, éclairé par des becs de gaz entourés d'un grillage en forme de globe, et souillé de papiers piétinés et d'empreintes de semelles boueuses. Même, lorsqu'ils arrivèrent aux dernières marches, l'immense volume de son qui accueillit leurs oreilles aurait fort bien pu être la voix d'un auditoire enthousiasmé

par Vesta Victoria et reprenant en chœur le refrain d'une récente création. Le public ne différait guère, tout au moins en apparence, d'un public ordinaire de music-hall, et seuls les salutistes des deux sexes, qui remplaçaient les ouvreuses et les pages, mettaient dans la salle une note distinctive. Enfin le spectacle de la scène était resté un spectacle, quelque chose qu'on pouvait examiner curieusement, pour éviter l'ennui, si par hasard les allocutions, les chants et la musique perdaient leur attrait à la longue.

Le décor représentait Venise... et devant ce fond d'eau miroitante, de palais et de gondoles, sur des chaises alignées en rangs serrés d'une aile à l'autre se tenait une foule assez mélangée : un orchestre d'un côté ; un chœur de femmes de l'autre, et entre les deux des salutistes en uniforme ; en première ligne une vingtaine de gens des deux sexes, vêtus de vêtements nobles et éclatants qui représentaient — on le comprenait à la réflexion — les costumes nationaux de divers pays. La plupart n'étaient à vrai dire que de pieux figurants, qui cachaient sous des lainages de Touaregs ou des voiles soyeux d'Orientales de simples âmes faubouriennes ; mais aux deux extrémités de leur ligne et bien en vue étaient assis quelques étrangers authentiques : deux Japonaises, un Russe et un Persan et peut-être un ou deux autres. Devant la rampe on avait élevé une sorte de parapet, destiné évidemment à protéger contre leur propre fougue certains apôtres trop ardents.

Au moment où Mike et son compagnon entraient dans la salle on terminait un hymne, et Mike vit en consultant le programme que depuis onze heures du matin, en trois réunions successives, les hymnes, les allocutions et les morceaux de musique s'étaient succédé, gradués avec art, montant d'étape en étape vers la frénésie sainte qui devait tout à l'heure franchir la rampe, broyer les âmes errantes sous le poids de leur péché, les jeter éperdues dans les bras qui s'entr'ouvraient pour les arracher à l'horreur de leur indignité et au danger de la mort imminente.

Le porte-voix principal des légions sacrées était le « Commissionnaire » Higgins, et ceux qui l'avaient choisi pour ce poste d'honneur ne s'étaient pas trompés. Le « Commissionnaire » Higgins était grand, solide, blond, doué d'une physionomie franche et joyeuse sur laquelle le spectacle affreux du vice venait par moments mettre une ex-

pression de désespoir sincère. Il avait choisi comme sujet le festin de Balthazar, et il parlait depuis quelques minutes à peine que Mike l'écoutait déjà avec une attention absorbée, les coudes sur ses genoux, les mains crispées l'une sur l'autre, et haletant d'intérêt.

Il décrivit la scène du miracle, et dès les premiers mots, l'imminence du châtiment céleste sembla peser sur les impies. La magnificence du festin, la splendeur prodigieuse du palais de marbre et d'albâtre, le luxe inouï des ornements, tout ce cadre royal, presque surhumain, où se mouvaient des hommes à l'aspect auguste et des femmes d'une beauté miraculeuse, demi-nues, dont la chair et les bijoux luisaient, faisaient ressortir davantage l'énigme effrayante des lettres de feu, et leur sens terrible. Et le destin cruel qui s'abattit sur le roi parut en vérité une juste vengeance et la preuve concluante de l'existence du Dieu qu'il ignorait.

La main du Seigneur venait ainsi de surgir des nues pour anéantir les infidèles quand le « Commissionnaire » s'arrêta.

C'était une des règles essentielles de l'Armée du Salut, que de ne jamais éprouver trop durement les enthousiasmes tièdes ; les allocutions un peu longues étaient toujours coupées en plusieurs morceaux habilement répartis, entremêlés d'hymnes et de soli, qui reposaient l'esprit, arrêtaient un instant la marche des menaces divines qui allaient gronder de nouveau un peu plus tard.

On entendit donc successivement chanter une salutiste habillée en Italienne et l'orchestre jouer un pot pourri entraînant. Ensuite une des Japonaises parla. Elle s'avança à pas menus jusqu'au parapet de la rampe et décrivit sa conversion, l'état d'aveuglement idolâtre où elle se trouvait auparavant, et la sérénité heureuse que le salut lui avait apportée. Quand elle ne trouvait pas les mots qu'il fallait ou qu'elle craignait de n'être pas comprise, elle se penchait au-dessus de la rampe, timide et trépidante, plissant sa bouche ronde, et ses mains d'enfant s'agitaient en petits gestes mignards. Elle peignit la grande pitié d'un pays tout entier vivant dans l'erreur, adorant les faux dieux et s'en déclarant satisfait, des millions de vies usées en des joies et des passions païennes, en plaisirs et en devoirs où Christ n'était pour rien. Ces gens n'avaient jamais connu la lumière, la vraie lumière, et ils avaient donc grand tort d'être heureux.

Quand elle eut fini, après un nouvel hymne, le « Commissionnaire » Higgins reprit la parole et commença l'assaut final.

Cette fois il ne rappela le festin de Balthazar que pour en faire ressortir le dénouement terrifiant et pour en tirer un exemple propre à frapper les cœurs. Si les grands de ce monde, si les tyrans au faîte de leur puissance étaient ainsi impitoyablement abattus, à quoi les gens du commun pouvaient-ils s'attendre? Ils pouvaient, ils devaient s'attendre à une mort prompte terminant cette vie éphémère, et quand l'appel viendrait, quand la main du Seigneur, déjà levée, s'appesantirait sur eux, de quoi leur serviraient leurs petites possessions et leurs petites vanités, et leur contentement impie, sous le fléau du courroux divin?

La terreur du jugement implacable trembla dans sa voix et plana sur la salle muette. Toutes les tortures d'ici-bas, la somme entière des angoisses, des souffrances et des amertumes de notre pauvre humanité, n'étaient rien à côté des tourments qui attendaient les rebelles. L'imagination ne pouvait se représenter de ces tourments que leur effet déchirant : les pleurs brûlants, les cris d'agonie, les grincements de dents et les râles qui se heurtaient sans arrêt dans un monde de ténèbres et d'horreur, au long des innombrables années sans fin de l'éternité. Des visions de gouffres sans fond, d'atroces arrêts sans appel, de suprêmes spasmes de douleur prolongés indéfiniment, prirent des formes presque concrètes, remplissant d'attente affolée un univers prêt à s'écrouler d'un moment à l'autre.

Mike s'essuyait le front, pantelant, désespérant d'échapper à la main impitoyable. Sûrement son salut était trop récent, pas assez complet peut-être, pour lui permettre de passer le crible divin. Supposez que certains des apôtres eussent raison, qu'il fallût vraiment renoncer à tout le monde, renoncer à jouir de l'air et du soleil, de la force qu'on sent en soi, renoncer à parler comme les autres, à fumer, à boire innocemment en louant le Seigneur! Un jugement sans appel! Des tourments qui dureraient toute l'Éternité!

Il semblait impossible d'éviter les foudres célestes; le courroux du Dieu des armées descendait comme un nuage sombre... mais Christ entra en scène, et tout ne fut que pardon et amour infini.

Un cœur d'homme, indulgent aux faiblesses des hommes,

et pourtant plein d'une tendresse surhumaine ; le plus noble des sacrifices, accompli sans un regret pour assurer la rançon des générations à venir ; des paumes percées qui s'ouvraient pour accueillir les plus humbles et les plus endurcis des pécheurs d'un geste fraternel ; une voix miséricordieuse qui prononçait des paroles d'oubli et de paix, et, loin d'imposer des pénitences, répandait des bénédictions et des dons précieux... Oui ! C'était là qu'était la voie ; et si facile, si douce à suivre !

Une fois de plus le « Commissionnaire » Higgins s'arrêta et donna le signal d'un hymne, et toutes les voix montèrent ensemble. Des voix de pécheurs consternés qui s'élevaient comme une supplication ardente, imploraient l'Éternel de les épargner un moment, le temps de se repentir et de laver leur âme souillée. Des voix de serviteurs de Dieu qui formulaient des remerciements passionnés pour leur sécurité sainte et leur bonheur, et qui intercédaient et priaient pour leurs frères encore noircis de péchés. Des voix de croyants tièdes et de sceptiques qui chantaient parce qu'ils se sentaient forcés de chanter, entraînés par la vague de foi qui les enveloppait, perdant pied et tendant les mains vers un appui.

Et quand les voix se turent le « Commissionnaire » Higgins récapitula tout ce qu'il venait de dire en phrases brèves, frappées d'émotion déchirante. Il fit le bilan irréfutable du péché et du salut, menaça, promit, supplia, tendit vers la salle des mains anxieuses, fit ressortir une fois encore l'immensité du danger et les délices du refuge, pria, pleura, amena l'auditoire entier au degré d'exaltation qui l'animait, et, reculant de deux pas, les bras en croix adjura ceux qui se sentaient écrasés sous le poids de leur péché et avides de pardon, de chercher le salut à l'instant même et de se déclarer sans plus attendre.

Dans le grand silence coupé seulement de sanglots et de murmures extasiés, une main se leva, puis une autre, et quelques autres encore, et chaque main qui se levait suscitait dans tous les coins de la salle des actions de grâce éperdues, des voix pâmées qui clamaient : « Dieu soit loué ! » « Ah ! Dieu soit loué ! » Des salutistes s'avancèrent vers les repentants et les conduisirent aux premiers rangs des fauteuils d'orchestre, qui étaient restés vides, et là, le dos à la scène, à genoux contre les sièges et appuyant sur le velours rouge

des dossiers leurs têtes secouées de sanglots, ils échappèrent au courroux divin et connurent la vérité.

Vus des hauteurs de l'amphithéâtre, ces nouveaux convertis, dans leur posture d'humilité écrasée, paraissaient infiniment pathétiques. Les premiers à se déclarer avaient été un vieillard et sa femme, un vieux couple proprement endimanché, d'aspect vénérable, qui jusque-là s'était sans doute cru à l'abri des châtiments d'en haut ; maintenant, prostrés dans deux stalles voisines, ils pleuraient éperdument, secoués par l'angoisse d'un remords nouveau-né. Un salutiste s'était agenouillé à côté de l'homme, un bras en travers de ses épaules, et lui chuchotait à l'oreille des paroles d'encouragement et de consolation : la figure du vieillard était cachée dans ses mains ; son crâne chauve s'abaissait sous le poids du jugement auquel il se soumettait. A deux pas de lui sa femme également assistée par une des sœurs de l'Armée, enfouissait aussi son visage entre ses mains, et dans son désespoir écrasait contre le velours rouge du fauteuil son beau chapeau des dimanches, avec ses ornements de jais.

Le « Commissionnaire » Higgins comptait toutes ces conversions l'une après l'autre :

— Six... Sept ! fit-il. — Est-ce tout? Sûrement il en est d'autres qui se sentent maculés de péché, condamnés d'avance ; ne veulent-ils pas se laver dans l'amour de Christ?

Son geste doux invita ceux qui hésitaient à venir se réfugier dans le pardon et dans la paix. Il parcourut la salle des yeux, puis se retourna et fit un geste ; et une fois de plus un hymne s'éleva.

Tous les salutistes qui occupaient la scène étaient maintenant à genoux, le front sur leurs chaises, traînant dans la poussière des planches leurs uniformes ou les draperies de leurs costumes orientaux, et ils chantèrent aussi, ivres de foi, sentant autour d'eux une atmosphère prodigieuse de miracles, implorant le Seigneur d'écouter les paroles de repentir et de dessiller encore quelques yeux. Quand l'hymne se tut, d'autres mains se levèrent, et d'autres pécheurs se laissèrent conduire au salut. C'étaient cette fois pour la plupart des femmes et même de petites filles, que l'harmonie des voix exaltées avait vaincues. Et le « Commissionnaire » les comptait une à une.

— Dix !... Onze !... Ce ne peut pas être tout !... Oh !

mes frères et sœurs, nous voulons vous sauver, nous désirons ardemment vous sauver... Où donc êtes-vous, vous qui hésitez à vous déclarer et qui pourtant vous sentez, au fond de vos cœurs, assoiffés des paroles de Dieu?... Onze!... Nous voulons vous sauver... Nous voulons vous amener dans les bras de Christ... Oui! Vous!... et vous! et vous!... et vous!...

Sa main oscilla des loges au balcon et du balcon à l'amphithéâtre, indiquant à la persuasion divine des pécheurs imaginaires, et d'un ton plein de tendresse il appela :

— Douze!... Douze!... Où êtes-vous?

Comme douze tardait à se montrer il fit un nouveau signe, et l'Italienne s'avança jusqu'à la rampe et se mit à chanter.

Sa voix était grêle et pure comme un son de flûte, grêle et pourtant d'une ampleur incroyable : une voix qui semblait non pas issue d'un gosier de chair, mais née surnaturellement d'un élan de foi et d'amour extasié... Elle fouilla jusqu'aux derniers recoins de la salle béante, se brisa aux murs, courut sur les nerfs en un frisson aigu, puis sembla monter encore, s'envoler dans des régions inondées de lumière, laissant les pauvres humains loin derrière elle dans l'ombre et la nostalgie.

Mike se pencha sur le balcon de l'amphithéâtre et reposa son front sur ses mains. Oh! ce chant, cette voix qui semblait le symbole émouvant du grand appel, de cette faim du cœur qui le mordait par moments, s'apaisait ou disparaissait, revenait, et s'en allait de nouveau sans se laisser comprendre! Elle brûlait, tenaillait; elle le poussait en avant, trébuchant et aveugle, vers des appuis dont il n'était jamais sûr. Que voulait-elle de lui cette fois? Il s'efforça de penser, et l'image d'Audrey Gordon-Ingram sortit du chaos, claire et nette et précieuse, les mains pleines de dons merveilleux. Cela, c'était bon, c'était certain, cela ne souffrait pas de doute; ce qu'elle disait, c'était la vérité; et ce qu'elle voulait, c'était que toutes choses fussent comme elles devaient être.

Cette voix qui montait au delà de la vie, c'était la voix du grand cœur tendre qu'elle ouvrait à tous; et quand Mike eut compris cela, les notes éthérées qui volaient si haut suffirent à peine à exprimer sa foi reconnaissante. Il voulait témoigner, lui aussi; il voulait se joindre en acteur

à cet enthousiasme sacré, proclamer qu'il prenait sa part des bénédictions célestes qui en vérité lui avaient été prodiguées, confesser hautement qu'il n'y a qu'un Dieu, un Dieu tout-puissant, qui dans sa miséricorde nous envoie parfois une de ses créatures...

La voix s'était tue, et les conversions affluaient. Des hommes, des femmes, de tout petits enfants quittaient leur siège en sanglotant, accablés de repentir. Le « Commissionnaire » Higgins les regardait venir et les comptait un par un, d'une voix qui défaillait de gratitude.

Derrière lui les salutistes toujours prosternés sur la scène priaient, ou courbaient le front, ou regardaient la salle avec des yeux suppliants.

Il comptait :

— Dix-neuf !... Vingt ! Ah ! Dieu soit loué !... Mais il en est d'autres... Oh ! mes frères et sœurs, laissez-vous sauver ! Vous... et vous... et vous !

Sa main oscillant au hasard désigna un coin de l'amphithéâtre et Mike se leva. La salle semblait très lointaine, voilée d'un brouillard léger, mais l'appel lui sonnait encore à l'oreille, et son cœur était toujours inapaisé. Un salutiste se hâta vers lui, la figure éclairée de joie, lui serra la main fraternellement, et, un bras autour des épaules, l'entraîna vers l'escalier.

Quelques personnes assises à côté de lui se retournèrent, Boulter resta confondu : il ne comprit qu'après un instant, et prit à témoin ceux qui l'entouraient.

— Mais qu'est-ce qu'il fait? répéta-t-il. Qu'est-ce qu'il fait? Il est sauvé, voyons ! Je vous dis qu'il est sauvé : c'est moi qui l'ai sauvé !

Agenouillé au premier rang des fauteuils d'orchestre, le front appuyé sur le dossier de velours rouge encore humide des larmes d'un autre, Mike écoutait distraitement les encouragements qu'une voix émue lui murmurait à l'oreille. Sur la scène derrière lui quelqu'un chantait un hymne que les spectateurs accompagnaient en battant des mains en cadence. Il n'était pas sûr que ce qu'il faisait en ce moment fût bien ce qu'il fallait ; mais il demanderait. Oui ! Dès la prochaine fois, mardi soir, il demanderait. Et il lui semblait qu'il avait encore tant de choses à demander !

La voix à côté de lui se fit plus pressante, sa prière plus urgente, plus précise.

Les yeux perdus, Mike commença :

— J'ai vécu dans les ténèbres et le péché...

Et voici que les puissances se détournèrent de lui.

Cette réunion de l'Armée du Salut, ces chants énervants et cette éloquence bouleversante, la vague d'émotion qui l'avait poussé au banc du repentir, la stupéfaction et les reproches de Boulter, l'avaient rempli d'inquiétude troublée. Son univers, cet univers qui paraissait enfin assuré et stable, solidement bâti sur les fondations de choses éternelles, l'univers soigneusement rangé où il avait conquis une place enviable et riche d'espérances, s'était de nouveau mis en branle et oscillait trompeusement. Il avait cru confirmer sa sécurité, se mettre doublement à l'abri, en même temps qu'il rendait grâce publiquement à ceux qui avaient intercédé pour lui et l'avaient sauvé, et au lieu de cela voici qu'il avait déjà manqué aux lois d'un code secret et difficile à comprendre. Bien plus, il avait probablement offensé ceux qu'il voulait honorer.

Boulter avait dit, avec une nuance d'indulgence méprisante :

— Évidemment ! Vos intentions étaient excellentes ; mais, si vous y songez, c'était tout à fait inutile ; et, pour nous tous, qui vous avons pris en main et mis dans la bonne voie, c'était, heu ! Je ne veux pas dire insultant... mais enfin ! pas très gentil ! Vous me comprenez?

Le « nous tous » se composait d'un énorme Boulter, assisté au second plan de Wilkins et du Révérend en beaucoup plus petit ; mais Mike ne l'entendit pas ainsi. Même lorsque Boulter ajouta avec bienveillance qu'on ne se souviendrait que de l'intention et que c'était pardonné, il conserva tous ses doutes. La parole de Boulter ne lui suffisait pas : il demanderait. Il avait tant de choses à demander !

Et puis en arrivant à l'Institut le mardi soir, il rencontra Wilkins qui commença à l'entretenir de choses futiles.

— Beau temps, hein ! C'est bien agréable pour ceux qui ont des vacances.

Il consolida ses lunettes et songea que l'Éternel, dans sa sagesse, faisait généralement coïncider la période du beau temps avec la saison des vacances ; il songea aussi qu'il réservait sans doute d'autres compensations à ceux qui n'en avaient pas, et se réjouit d'avance.

— Oui ! continua-t-il. On s'en va : voilà miss Gordon-Ingram partie au bord de la mer, quelque part sur le Continent... Cinq à six semaines... Elle avait bien besoin de repos !

Il s'épongea le front.

— Une partie de dames? Non ! Ça ne vous dit rien. Trop chaud, hein? Je comprends ; j'ai déjà bu trois verres de limonade ce soir.

Mike sortit, et redescendit Commercial Road. Marchant sur un trottoir qu'il foulait presque chaque jour, entre des maisons qu'il connaissait une par une, il avait pourtant la sensation de s'en aller à la dérive vers des mers perfides, sur un radeau peuplé d'ombres et de fantômes...

Cinq à six semaines ! Qu'en savaient-ils? Elle était retournée dans son monde, le monde des yachts et des automobiles, des wagons réservés, des grandes malles pleines de choses inimaginables et des domestiques obséquieux ; et qui oserait affirmer qu'elle en reviendrait jamais? Et si elle ne revenait pas, qui l'aiderait, lui? Boulter et ces autres? Il songea à eux avec mépris.

Il s'était inconsciemment arrêté sur le trottoir et regardait les mâts des navires du dock voisin, qui saillaient au-dessus des toits des maisons. Son univers avait culbuté et s'effritait lentement. La certitude du salut, les gloires du monde futur et le caractère sacré de ce monde-ci, la sainteté et la vertu, c'étaient des choses creuses ; des choses creuses qui sonnaient, quand on les agitait, une note consolante, vite éteinte dans le grand silence décourageant. Et ce n'était même pas un vrai silence : il était plein de murmures pervers, de chuchotements sardoniques et tentateurs, même de voix persistantes qui criaient et geignaient lamentablement. Dès qu'il pensa à elle, ces voix s'élevèrent : il y en avait qui semblaient naître à l'instant même pour déplorer les griefs récents ; d'autres qui sortaient d'un long sommeil pour se plaindre de vieilles plaies encore cuisantes.

Mike abaissa ses regards et chercha des yeux le « pub » le plus voisin. Les puissances lui retiraient leur appui et le laissaient trébucher dans le labyrinthe ; il n'en sortirait jamais seul, c'était clair ; mais tant qu'il avait de l'argent en poche, il pouvait toujours faire taire ces voix.

Louis Hémon.

(La fin au prochain numéro.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'HÉGÉMONIE FRANÇAISE EN EUROPE CENTRALE ET SES LIMITES

La meilleure introduction à l'étude de l'Europe actuelle et principalement de la France en face de l'Europe se trouve peut-être, psychologiquement, dans les lettres de Guy Patin. Oh ! Guy Patin ne brille pas par la largeur des vues, l'acuité des aperçus, l'intensité de la vision: Au lendemain de traités qui assuraient la prépondérance française pour un siècle et demi et stabilisaient la paix européenne dans nos mains, Guy Patin s'époumonait en récriminations.

Alors qu'à l'extérieur les ennemis de la France gémissaient de son triomphe, Guy Patin et ses semblables, qui étaient légion, qui l'auraient peut-être emporté aux élections, s'il y avait eu des élections en 1659, déploraient l'abaissement national et les difficultés intérieures du gouvernement de Louis XIV.

L'analogie avec la période que nous traversons n'est pas absolue. La politique de Mazarin connaissait des succès plus purs et plus durables que ceux que nous avons remportés ; cependant, au milieu du dix-septième siècle, comme en ce début de vingtième, nous rencontrons une France gênée, tiraillée par des convulsions diverses, mais victorieuse, tout compte fait, de l'Europe centrale. Le *Giornale d'Italia* le reconnaissait récemment : les difficultés intérieures de la France proviennent de ses victoires répétées au dehors. Une telle suite de réussites coûte cher.

Mieux que le *Giornale d'Italia* encore, un journal hongrois, le

Nemzeti Ujsag, reconnaît cette vérité bienheureuse, dont nous devons sérieusement nous pénétrer : « Depuis Louis XIV, Napoléon et l'apogée du second Empire, reconnaît cet organe chrétien-social, jamais la France ne s'est trouvée à ce point au centre de la politique non seulement européenne, mais mondiale. Sans elle, ou contre elle, les puissances ne peuvent rien entreprendre. *Sa volonté, à l'heure présente, fait loi*, et tout le monde doit s'y soumettre. Or, l'objectif principal de cette volonté, personnifiée en Poincaré, est le maintien de la situation politique et économique établie par les traités de Paris. Toutes les tentatives de révision se sont heurtées contre le roc de la résistance française. Mieux : l'occupation de la Ruhr a donné le coup de grâce à l'Allemagne et parachevé la victoire de la France.

« Quelle que soit l'évolution intérieure de l'Allemagne, rien ne changera ce fait que le facteur le plus puissant de la vie économique du *Reich*, l'industrie du bassin de la Ruhr, est pour longtemps aux mains des Français. L'accord signé l'autre jour par les propriétaires des mines et les gros industriels, en même temps que le linceul de la résistance passive est l'étendard de l'intransigeance poincariste.

« Il ne peut plus maintenant subsister aucun doute : la France restera dans les territoires occupés et les exploitera, grâce aux chemins de fer, aux mines, aux douanes d'entrée et de sortie et autres taxes, aussi longtemps que l'Allemagne n'aura pas rempli *toutes* ses obligations. Les quinze années fixées dans le traité de Versailles peuvent se prolonger indéfiniment et permettront aux Français de rattacher *définitivement*, au moins sur le terrain économique, toute la région rhénane à la France, ce qui lui assurera, pour l'industrie lourde, la première place en Europe. »

Si j'ai cité ce long extrait, qui peut-être ne nous apprend rien par lui-même, c'est pour enregistrer l'acceptation de notre hégémonie de la part de gens qui en avaient toujours douté. La victoire de la Ruhr a exercé en Europe centrale un effet d'autant plus prodigieux qu'on la considère avec raison comme une victoire de la France remportée, pour la première fois, contre l'Allemagne ouvertement soutenue par l'Angleterre. Jusqu'alors, ou bien l'on avait vu la France imposer à son adversaire des décisions, d'ailleurs bâtardes et insuffisantes, conjointement avec la vieille alliée de 1904 et de 1914, la camarade de la Marne et de Verdun, ou bien cette même France, à l'idée que l'appui britannique lui ferait défaut, se montrait incertaine, vacillante, et, au dernier moment, reculait.

Certes, le journal hongrois, dont j'ai reproduit l'opinion, s'empresse d'ajouter que le grand succès de Poincaré provoque, à cause de sa grandeur même, un rapprochement italo-anglais plus intime ; peu

importe, ce qu'il en faut retenir, et qui est nouveau, c'est l'aveu de notre incontestable puissance de Cologne à Varsovie, de Copenhague à Belgrade, de Bruxelles à Budapest. Que l'histoire tourne maintenant comme elle voudra ou comme elle pourra, le nom de M. Poincaré et de la majorité de droite qui l'a soutenu à la Chambre se trouvent liés à l'un des épisodes les plus marquants des vicissitudes européennes.

Il n'y a pas seulement des articles de journaux pour accuser le fait. Les événements inclinent leur cortège du côté de nos initiatives et de notre système international. A cet égard, la conclusion prochaine d'une alliance avec la Tchéco-Slovaquie est capitale. Depuis 1919, ce pays, forgé malgré Minerve par les spécialistes les plus réputés du droit nationalitaire, avait fourni surtout de remarquables exemples de tergiversations. En août 1920, au moment où les Rouges menaçaient Varsovie, les forces tchéco-slovaques, pourtant organisées par une mission française, marquèrent d'une façon délibérée qu'elles entendaient demeurer spectatrices, s'il le fallait, d'un écrasement polonais. Ajoutées à cette attitude, certaines paroles officielles, ou semi-officielles, blessantes pour nous, faisaient douter s'il fallait compter la Tchéco-Slovaquie parmi nos amis ou nos adversaires éventuels, en dépit de l'estampille du traité de Saint-Germain qu'elle arborait sur toutes ses coutures.

Sans doute, avec sa population composite, où l'on trouve de tout, des Allemands (trois millions, s'il vous plaît), des Juifs, des Moraves, des Ruthènes, excepté une majorité nationale nettement affirmée, avec ses frontières interminables qui promènent ce Benjamin nationalitaire depuis les avances saxonnes et bavaroises jusqu'aux marches ukrainiennes, ou presque, la Tchéco-Slovaquie éprouvait un impérieux besoin de repos et de prudence.

D'autre part pouvait-elle incliner ouvertement du côté de la France alliée de la Pologne, alors que son récent conflit avec cette puissance, au sujet de la Silésie de Teschen, la mettait presque d'emblée (on l'avait bien vu) au nombre des nations pour qui les amis de Varsovie devenaient suspects. Et puis, il y avait les Soviets. Tout en réprouvant le communisme, tout en réprimant par la force les soulèvements bolcheviks, et il y en eut au moins un de très grave, Prague se souvenait obstinément de ses relations d'avant-guerre avec les intellectuels, que la révolution de novembre avait portés au pouvoir à Petrograd. Petrograd, capitale du plus grand pays slave, et Prague, capitale intellectuelle et morale du slavisme, ne cessent d'entretenir à travers leurs divergences de surface d'obscures relations profondes.

La torpeur de la Tchéco-Slovaquie était donc en grande partie une

torpeur naturelle et méditée, justifiable, savante. Pour y substituer une politique active, il n'a rien fallu de moins que deux coups de théâtre : la soumission allemande dans la Ruhr et la rentrée du kronprinz. Il devenait évident que l'Allemagne s'orientait vers des idées de revanche au moment même où elle reconnaissait l'hégémonie française. La guerre, la guerre imminente, cette provocatrice d'alliances, faisait sa réapparition sous les fenêtres mêmes de la Tchéco-Slovaquie, dangereusement coincée entre les parades bavaroises, la dictature saxonne et les énigmes silésiennes (lire *les Mystères du château d'Oels* par Stresemann et Hohenzollern). En même temps, le triomphe poincariste préjugeait sans ambages de l'issue du futur conflit.

Pouvait-on hésiter encore? Cela n'était guère possible. Aussi bien semble-t-il qu'une interprétation assez spéciale de la politique française ait couru à Prague, suivant laquelle l'intimité de Paris et de Varsovie, sans être rompue, laissait place, plus qu'auparavant, à des combinaisons centre-européennes de grande envergure. Le bruit courait aussi, il court encore, en dépit de la retraite du représentant commercial des Soviets à Paris, que le quai d'Orsay diminuait son intransigeance vis-à-vis de Tchitchérine.

Il faut bien le reconnaître : la Pologne, pièce maîtresse de toute politique française sur le continent, la Pologne, boulevard de l'occident à l'orient de l'Europe, la Pologne ne se doute pas assez de l'importance qu'il faut attribuer à la politique extérieure. Pour une misérable question de biens de mainmorte le ministère national, issu tout droit de la lutte contre les usurpations allemandes en Silésie, a dû récemment quitter la place. Malgré soi on pense aux conclusions d'Albert Sorel, on se reporte à ces funestes années qui précédèrent les partages de 1772, on se débat sans force contre les affirmations de ceux qui refusent à la Pologne le sens diplomatique. Les ministres de Louis XV, Louis XV lui-même, si fin en politique extérieure, avaient fini par se lasser des coups de tête polonais, incompatibles avec une politique suivie. La Pologne, si populaire en 1830, l'était peu chez nous en 1770. Non sans raison, non sans dommages.

Certes, nous n'en sommes pas revenus à cette indifférence pour le sort polonais ! Ce serait folie. Mais l'initiative tchéco-slovaque marque un certain recul — oh ! très léger, mais significatif — de l'influence polonaise. L'alliance de Prague et de Paris complète d'ailleurs à merveille l'alliance de Paris et de Varsovie, de Paris et de Bruxelles, l'entente, moins bruyante mais pleine d'intérêt, de Paris et de Copenhague. A l'heure qu'il est, l'encerclement de l'Allemagne par des nations liées avec la France atteint presque son maximum.

Que reste-t-il, parmi les pays limitrophes de l'Allemagne, qui ne soient pas ligués avec nous en fait ou en droit, contre un retour des Hohenzollern et un attentat au traité de Versailles? L'Autriche, pour le moment annexée à la *Société des Nations;* la Suisse, pays neutre, la Hollande, la Lithuanie. Peu de chose.

Le journaliste hongrois a donc raison : rien ne se peut faire en Europe sans l'aveu français. Il écrivait son article au lendemain des protestations anglaises contre le prêt de quelques centaines de millions consentis par nous aux États de la Petite-Entente, protestations qui accusaient une fois de plus l'impuissance britannique en face de notre politique positive. Varsovie d'une part, la Petite-Entente de l'autre, voilà bien en effet les deux appuis de notre action en Europe centrale. L'alliance tchéco-slovaque aura vraisemblablement pour effet de resserrer encore les liens français avec la conjonction Prague-Belgrade-Bucarest.

Certains hommes d'État, roumains surtout, auraient songé à renforcer par un raccord nouveau, cette double série de mailles, en introduisant la Pologne, alliée déjà de Bucarest, dans la constellation petite-ententiste. Dans la conception roumaine, cette extension eût constitué contre les prétentions et les périls bolchevistes un précieux hinterland diplomatique. La combinaison n'a pu réussir : en apparence le refus est venu de Varsovie. En réalité il a dû émaner de Prague où M. Bénès tient le fief des affaires étrangères.

Sans doute, au lendemain comme à la veille de la conférence de Belgrade — la Petite-Entente, tout comme la France, reste opposée à une reconnaissance des Soviets, et là-dessus le représentant serbe n'a pas été moins net que le représentant roumain, mais elle répugne à livrer une bataille trop voyante contre les débordements ou les provocations russes. La Roumanie, frustrée par les Soviets de son encaisse or, déposé par elle à Moscou, aux mauvais jours de l'avance austro-germano-bulgare, inquiétée en outre par le camarade Tchitchérine pour la possession de la Bessarabie, ne pourra compter sur l'appui massif des États successeurs pour refouler l'attaque russe. Il y a donc là, pour la paix générale, un danger sérieux, plus sérieux même, à notre avis, que le danger allemand, qui est plus circonscrit et mieux surveillé. Les deux se tiennent d'ailleurs et il n'y aurait pas de danger russe possible s'il n'y avait un danger allemand réel. Je veux seulement dire que les gestes russes, mal encadrés par les antagonistes du bolchevisme, ont plus de chance d'éveiller un conflit que les gestes allemands. Aujourd'hui comme hier, la région faible de la paix européenne se trouve en Orient. Mais nous ne disposons là d'aucune des possibilités d'ordre que nous offre l'Europe centrale.

Reste l'Italie, dont les visées orientales ne font mystère pour personne et qui y possède, avec le Dodécanèse, un poste remarquable d'attente et d'expérience. Elle vient précisément de mettre un terme aux difficultés fiumaines, pendantes depuis septembre 1919, avec la Yougo-Slavie. Du moins le bruit en court et il a grande chance d'être vrai. Il faut s'en féliciter sans restriction aucune. En froid avec Belgrade, l'Italie exagérerait son amitié avec Sofia, avec Budapest, avec Berlin, quasi automatiquement. Il y eut jadis au quai d'Orsay toute une école de diplomates pour construire une Méditerranée politique sur l'antagonisme italo-balkanique. Quelle erreur ! L'Italie ne peut jouer de rôle utile en Europe qu'à condition de ne pas se sentir menacée sur l'Adriatique. Autrement elle perd la tête. Elle regarde du côté de Vienne, de Berlin, ou, à défaut de Berlin, du côté de Budapest, de Sofia, de Londres, voire de Moscou.

Avec ses deux tiroirs, le tiroir français, à Prague, le tiroir italien, à Belgrade, complétés par le tiroir polonais, à Bucarest, la Petite-Entente peut devenir en Europe un meuble de milieu rempli de commodités et d'aisances. Notre prestige n'y perd rien ; notre sécurité y gagne beaucoup.

Pour la première fois depuis la guerre, nous entrevoyons autour de nous les linéaments d'une architecture politique, digne d'être examinée avec considération. Grâce à notre ténacité, le tassement européen, qui aurait pu aboutir à des poussées périlleuses, sur une ligne Vienne-Trieste, par exemple, ou Budapest-Sofia, ou Londres-Essen, se répartit avec bonheur sur des culées disséminées, çà et là, expertement, par les diplomates français.

Oh ! ce n'est pas encore l'idéal, mais c'est une Europe très acceptable qui s'ébauche, une Europe, fille légitime de la Rhénanie et de la Ruhr occupées. Sans ces deux clefs de voûte, la répartition des forces d'après-guerre s'opérerait d'une tout autre façon. Au lieu d'aboutir à nous, les groupements de puissances formeraient des espèces de grumeaux mal coordonnés, dociles aux impulsions révolutionnaires venues de Moscou, de Berlin ou de Londres. Car le plus grand révolutionnaire actuel, ce n'est pas Lénine, c'est lord Curzon, flanqué de sa clique allemande et de sa clique grecque, lord Curzon ou son successeur.

Hors-d'œuvre que tout cela. Le gros paquet des actions européennes se trouve à Paris.

René Johannet.

LES LETTRES

UNE ENQUÊTE LITTÉRAIRE (1)

De ses entretiens avec les écrivains que, chaque semaine, il interroge et dont il publie les propos dans *les Nouvelles littéraires*, M. Frédéric Lefèvre vient de composer un premier recueil, bien fait pour exciter notre curiosité. C'est une manière d'enquête sur les préoccupations, les tendances de la littérature d'aujourd'hui que M. Lefèvre a ouverte, et le critique devra souvent prendre texte des confidences qu'il a su provoquer. Si l'actualité, le souci de l'information conduisent ses démarches, il y porte un esprit de discernement, un souci de définition et d'ordre qui relève singulièrement le genre de l'interview : pas de partis pris, de questions toutes faites, quelque chose, au contraire, de libre, de vivant, mais non point dans le sens de l'anecdote ou de l'indiscrétion. Dans la conduite du dialogue qu'il établit, M. Frédéric Lefèvre cherche à dégager les idées, les directions spirituelles de l'écrivain, et cela, le plus souvent, en l'interrogeant sur les choses de son métier, sur ce qu'il fait plus encore que sur ce qu'il prétend faire. Rien de plus fécond que ces réflexions d'ordre technique et, parlant de son art, un Alphonse de Châteaubriant, par exemple, nous introduit au vif de problèmes essentiels. C'est donc de la réalité littéraire, directement observée, que part M. Frédéric Lefèvre ; c'est à ce point de vue qu'il place son interlocuteur et ce n'est pas sa faute si certains l'abandonnent et prennent

(1) Frédéric Lefèvre : *Une heure avec...* (1re série). Nouvelle Revue française.

prétexte de sa visite pour se ménager les faveurs de tels jeunes confrères, en distribuant des bons points. Mais les véritables soucis de l'écrivain qui, en fin de compte, intéressent toujours la pensée, voilà ce que M. Lefèvre s'attache à produire devant nous. Il manque encore à son tableau de la littérature d'aujourd'hui trop d'éléments pour qu'on puisse discerner les traits qui la caractérisent. Ce qu'il y a de plus ferme, de plus organique, dans la pensée contemporaine, n'a point trouvé sa place dans cette première esquisse ; il nous faut donc attendre, pour la juger, qu'elle offre des perspectives, un ensemble, qui font encore défaut. Une seule figure définitive en émerge, celle d'un homme qui élargit à ce point la notion du rôle de l'écrivain qu'il créa à lui seul le climat spirituel de son temps, tant il y a que le silence où il est entré plonge dans une sorte de stupeur tout ce qui s'alimentait aux sources nombreuses de son génie. Les derniers mots qu'ait prononcés Barrès sont dans ce petit livre, et c'est un signe d'amitié à l'adresse de ces générations d'après-guerre que sa mort a remplies d'un si grand trouble, un acte de confiance dans leur puissance de renouvellement. « Je crois distinguer tout au clair, disait-il (1), ceux d'entre vous qui sont nés pour s'éterniser, les héritiers à qui va revenir le stylo enchanté qui, plus sûrement que ne faisaient l'anneau magique du roi Salomon et sa huppe messagère, assure à l'écrivain une présence invisible aux lieux les plus secrets et un accueil favorable près des cœurs les plus fiers. Je vois nos successeurs. Et pourtant je me tairai. On doit regarder avec une sympathie silencieuse cette minute de votre départ où vous êtes encore emmêlés et tout pleins d'ardentes espérances. Il ne convient pas que personne intervienne et, devançant l'événement, risque d'appeler trop tôt les quatre ou cinq qui sont marqués du signe divin. C'est à leurs œuvres de les proclamer, quand elles auront mûri par de lentes opérations où nul n'oserait intervenir. Charmes, fantômes, mandragores, dadas, vieilles songeries, jeunes extravagances, laissons bouillir la marmite des sorcières, car nul ne sait par quels détours, après quelles expériences, s'affirme une vocation et se dégage la simplicité toute nue... C'est l'heure pourtant ; l'aube blanchit le faîte du temple ; le cortège décimé attend que vous y preniez les premières places. Un rôle grandiose s'offre aux cœurs sérieux et passionnés... »

C'est une sorte d'examen de conscience que la mort de Barrès impose à ses successeurs et, en lisant les propos de ces jeunes écrivains que M. Frédéric Lefèvre nous rapporte, nous cherchons malgré nous à

(1) Réponse à l'enquête sur *les Maîtres de la Jeune littérature*, de Pierre Varillon et Henri Rambaud.

discerner ce que sera leur fortune, ceux qui vont émerger, recueillir l'héritage. A dire le vrai, leur destin nous demeure obscur, car bien qu'assez proches par l'âge de ces débutants qui entrent avec fracas dans la vie littéraire, comme nous les sentons étrangers ! Le problème des générations se pose, en effet, aujourd'hui d'une manière toute nouvelle, et Henri Béraud l'a fortement marqué : « Il y a là, dit-il, quelque chose d'effrayant, de pathétique même : entre un écrivain de trente-cinq ans et un écrivain de vingt-cinq, il y a quatre générations littéraires... Ainsi entre les plus jeunes et nous aucun contact. Fils de pères qui ont pensé de même en toute chose, ils nous sont des frères étrangers ne comprenant rien de la même manière que nous. Quand ils nous écoutent parler, nous leur faisons l'effet de survivants ; c'est que l'esprit se meuble vraiment de dix-sept à dix-neuf ans, que ces années-là durent plus que toute la vie et que cette jeunesse est justement arrivée à l'âge de la connaissance, au milieu de la loufoquerie pure de notre époque.. » Un Alexandre Arnoux, dont la fantaisie transpose sur le plan de l'art les inquiétudes métaphysiques de notre temps, et que toute nouveauté attire, observe pareillement : « Cette génération (celle des Montherlant, des Drieu la Rochelle) est arrivée dans la guerre sans avoir passé par la vie. Et la guerre a bouleversé leur sens de la vie, complètement désaxé toutes leurs notions des valeurs. » Et j'entends encore tel d'entre nous s'écrier : « Je suis effrayé quand je songe qu'il nous faudra vivre désormais toute notre vie avec cette génération-là ! »

Qu'on ne se méprenne pas sur le sens de cette boutade. Notre génération n'entend pas faire un barrage à ses cadets ; bien au contraire, elle souffre comme d'un sort ingrat de ne pouvoir les rejoindre et plus encore de voir ces jeunes barbares brouiller toutes les valeurs qu'elle a eu pour son propre compte tant de mal à discerner, à rétablir. D'un Montherlant, par exemple, nous admirons, dès son départ, la vitalité splendide, cette fougue passionnée du style, où se discerne le ton d'un écrivain authentique ; mais comment reconnaître sous certaines excentricités violentes le visage des idées que nous honorons ; les voilà brutalisées, dépouillées de leur juste sens, vraiment méconnaissables ; une telle manière de s'en saisir semble parfois plus irritante qu'un reniement. Ainsi et alors même que nous semblons d'accord, nous constatons avec stupeur que nous ne parlons pas la même langue.

Rien ne serait plus fâcheux que d'aggraver la mésentente par je ne sais quel grand mépris qui serait en fin de compte désolant et stérile. Et déjà nous sentons que l'inquiétude de nos cadets a besoin des certitudes que nous avons durement acquises. Dans

l'obscure révision des valeurs qui s'élabore, ils cheminent à leur insu vers des directions où nous nous rejoindrons, et sans doute M. Lefèvre, dans la suite de ses entretiens, nous permettra-t-il de mieux discerner les points où les nouvelles générations littéraires tentent de s'accorder aux efforts de la nôtre. Mais l'impression la plus nette qui se dégage de son premier volume est celle d'une séparation, d'un divorce, et d'autant plus saisissante que sur ce fond de tableau assez trouble, se détachent en relief les caractères communs qui apparentent les écrivains de notre génération, celle, comme dit M. Alexandre Arnoux, qui a subi la grande influence, la grande expérience humaine de la guerre.

Comme elles se ressemblent, en leur fond, ces confidences d'un Arnoux, d'un Béraud, d'un Carco, d'un Dorgelès, d'un Mac-Orlan ; et Giraudoux lui-même, lorsqu'il déclare que « la littérature française aujourd'hui a surtout une valeur morale et poétique » est bien plus près de nous qu'on l'imagine. « Si j'écris, dit Dorgelès, c'est pour servir » ; et Alphonse de Chateaubriant : « L'idée directrice de mon art, comme de ma vie, c'est l'idée du rachat de l'homme, par son effort et ses aspirations. » Et à un Abel Hermant qui déclare : « Nous avons l'impudeur psychologique comme les [anciens] avaient l'impudeur gymnastique », Mac-Orlan qui sacrifierait les artifices du style plutôt que l'amour du réel, répond sans feinte : « Un homme pour être un bel écrivain doit jouir de l'équilibre physique et moral. » Chez ceux-là mêmes dont les troubles mystères de l'homme sollicitent l'invention, on sent une volonté d'y voir clair, d'y porter les justes discernements de l'ordre ou du dogme. Si Carco aime à se tenir à ce point où l'ordre et le désordre se rejoignent, ce n'est point pour permettre à celui-là de tout subjuguer ; si Mauriac se plaît à montrer qu'il existe une perfection à rebours, la toute-puissance de l'homme à s'avilir, c'est qu'alors même il se place au centre de la notion de péché. Et dans ces propos que M. Frédéric Lefèvre a recueillis de leurs bouches, point de déclarations qui sentent le manifeste d'école, nulle recherche d'originalité, point de disputes littéraires. Sur Gide, par exemple, tous se sentent d'accord pour admirer l'écrivain et pour l'exclure au nom de la santé morale : « Nous sommes pour les toniques, dit Dorgelès, il est pour le poison. » Plus encore que des idées ou des tendances esthétiques communes, ce sont des traits moraux qui composent la ressemblance de cette génération, une même attitude devant la vie, le respect du réel, et c'est par là qu'elle nous prépare une grande époque littéraire.

Henri Massis.

Le Paradis à l'ombre des épées.

Ce *Paradis à l'ombre des épées*, de M. de Montherlant, nous offre, sous un titre altier, quatre proses orgueilleuses : *Tibre et Oronte*, *la Gloire du stade*, *Mademoiselle de Plémeur, championne du« trois cents »*, et *la Leçon de football dans un parc.* Les lecteurs du *Songe* retrouveront ici ces descriptions bien rythmées d'attitudes sportives et de mouvements qui les avaient un peu surpris et, finalement, conquis : « A chaque foulée, avec une régularité de machine, apparaît, puis disparaît le biceps fémoral de sa cuisse. Ses bras glissent comme des vielles. Le buste pivote à droite, à gauche, amusant, sur les reins immobiles... »

On avait, après *le Songe*, discuté certains de ces paragraphes anatomiques, et souri de la jeune athlète qui, dans une glace, comptait ses muscles et appelait le *dentelé*, le *dentelé*. M. de Montherlant riposte à ces critiques. D'abord, en insistant. Il écrit des phrases comme : « Les jambes allongées, dans l'instant de suspension et d'extension qui suit la détente de la jambe arrière » et revendique le droit d'être lyrique à propos non seulement du biceps fémoral, mais du « brachial antérieur ». Après quoi, bien lancé, il se demande si une âme corporelle n'animerait pas chacune de nos jointures, si nos muscles ne seraient pas de petits dieux, et si l'on ne doit point parler de l'intelligence des genoux. Cette âme corporelle serait-elle indépendante de l'âme spirituelle? « Serait-elle au contraire l'âme spirituelle elle-même qui, dans son travail pour modeler, de l'intérieur, le corps, pénétrerait celui-ci et ferait une émanation à sa surface? »... Ce n'est point nous qui tirerons M. de Montherlant de son anxiété. Les trois âmes de Platon, — cerveau, cœur, ventre, — nous plongeaient déjà dans un grand embarras. L'hypothèse de M. de Montherlant ne nous paraît pas plus claire.

« Toutes choses qui ont été rêvées en manière de figure et fantaisie, impunément, » ajoute-t-il. Impunément, impunément... Voilà un philosophe qui manque un peu de sérieux... Car *le Paradis à l'ombre des épées* n'est pas seulement une suite de variations sur les gestes du sport. On y trouve une brève histoire générale des idées, dans un essai de synthèse philosophique, et l'esquisse de la morale future. Ce n'est pas rien ; et voilà de la matière, pour qui veut ratiociner.

Le *Tibre* et l'*Oronte;* la raison et le cœur. M. de Montherlant n'est pas le premier à constater que deux tendances, depuis qu'il y a des hommes, se disputent leur pensée. Il y a deux philosophies :

L'une, dit-il, féminine dans son génie, est fondée sur l'invérifiable ; pour ce qui est du sujet de ce livre, c'est dire assez qu'elle tend à négliger le corps. Née en Orient, comme les mirages, et enfantée avec l'un d'eux,

elle a enfanté l'utopie, qui a enfanté le désordre. Alexandrinisme, messianisme, christianisme, byzantinisme, concepts de liberté et de progrès, Révolution française, romantisme, humanitarisme et ses sous-produits (libéralisme, cosmopolitisme, pacifisme), bolchevisme, enfin, voilà de ses génitures.

Et l'autre? L'autre,

Elle tient pour le fini, et elle tente d'y réaliser l'ordre, c'est-à-dire une valeur de qualité. Elle a atteint son expression la plus complète dans la Rome antique, après la conquête de la Grèce. Elle a inspiré le catholicisme romain, la renaissance, les concepts de tradition et d'autorité, le classicisme, les nationalismes, les protectionnismes matériels et moraux.

Voilà des énumérations effarantes! Que de mots disparates, et quel tohu-bohu! Il me semble que M. de Montherlant s'amuse à brouiller toutes nos idées. Ainsi donc, le christianisme, à son origine, déplaît à ce catholique. Poussez-le un peu ; il vous dira que la source en est limoneuse. Et l'hellénisme? M. de Montherlant n'y fait passer ni le Tibre, ni l'Oronte. Son opinion sur l'hellénisme, qu'il a tant de raisons d'aimer, ne fût-ce que pour les luttes du stade, n'est pas fixée. Tantôt il trouve que les Grecs sont coupables de beaucoup de « fatras », tantôt, — et ces deux *tantôt* visent la même phrase, — qu'ils ont dit le dernier mot en toute chose, éloge qui, de la part de M. de Montherlant, ne devrait pouvoir s'appliquer qu'à l'Évangile.

La part du Tibre nous réserve des étonnements égaux. Quoi! La Renaissance, toute inspirée de la pensée païenne, et qui marqua la réaction de l'esprit de libre examen contre l'autorité philosophique du Saint-Siège, est rangée à côté des concepts de tradition et d'autorité? Le catholicisme romain qui, tout de même, ne date pas du seizième siècle, et qui a enfanté toute la mystique du moyen âge, est rapetissé jusqu'à n'être que l'inspirateur du classicisme? « Ces simplifications valent ce qu'elles valent, » dit M. de Montherlant. Quelle désinvolture! Si elles valent si peu, ne les faites pas... Voulez-vous donc étourdir seulement votre lecteur? Ou bien est-ce de la stratégie de football?

En vérité, M. de Montherlant est un esprit trop curieux et trop accueillant pour peser les idées qui ont passionné les hommes à la balance du Jugement dernier, et à séparer les élues et les réprouvées. Il ne demanderait qu'à mêler les ondes du Tibre et de l'Oronte, sans compter celles du Jourdain. Sur le stade, il écoute tinter l'angélus, et s'émeut... Il voudrait réconcilier la culture physique et la religion qui méprise le corps ; et ce défenseur du classicisme est un romantique ; c'est, par surcroît, un nietzschéen qui fait profession d'aimer la force et de mépriser la faiblesse et qui prêche le « soyez durs ». Il rêve une synthèse de tout ce qu'il aime, hiérarchisée selon l'ordre de ses préférences... Il est comme tout le monde. Sa supériorité, c'est d'avouer, non avec le sourire du sceptique, mais avec orgueil.

L'amour du sport conduit M. de Montherlant à ébaucher une morale nouvelle, dont voici les règles essentielles :

Un idéal de puissance, en fonction d'un idéal de qualité ; ce qui est prenant le pas sur ce qui paraît ; ce qu'on mesure sur l'incommensurable ; ce qui est fort sur ce qui est faible ; la raison sur le sentiment... la discipline ; la notion du manque de valeur substituée à celle du péché ; le moindre rôle du mystère ; la vie comme une partie de *football;* on *convient* qu'il faut la prendre au sérieux.

Lacédémone fut, selon Renan, une maîtresse d'erreurs sombres. Pour une fois, M. de Montherlant ne nous étonne pas. Il prend le contre-pied de la pensée de Renan. Mais pourquoi cette renaissance du lacédémonisme?

Parce que M. de Montherlant a fait la guerre. Il n'en a point tiré, certes, la même leçon qu'un Barbusse, ni même qu'un Dorgelès. Il veut, ce jeune maître de vingt-sept ans, former des hommes durs. C'est que, d'après lui, — on ne le contredit point, — nous vivons entre deux guerres, « à l'ombre des épées ». La moitié des jeunes hommes qu'on voit s'exercer sur le stade sont peut-être destinés à périr? M. de Montherlant s'oblige à considérer cette hypothèse sans un frisson... Il donne l'exemple du courage. Mais « une corne d'abondance est dans les mains de la vie menacée ». C'est-à-dire que le péril de demain donne du prix aux joies d'aujourd'hui. Courons joyeusement après les ballons, et disputons les records...

Ces jeunes hommes du stade, formés selon les doctrines de M. de Montherlant, seront en réaction farouche contre leurs parents. « Tes père et mère n'honoreras point... » On comprend que le petit Jacques Peyrony, jeune athlète de quinze ans, en qui M. de Montherlant met toutes ses complaisances, comme jadis en Gérard (*le Dialogue avec Gérard*), se trouve mal chez lui : son père s'abrutit, — le mot n'est pas de moi, — dans des besognes mercantiles. La mère est futile, et passe son temps au théâtre ; la sœur « lit *la Garçonne* et surit dans des draps froissés ». Mais aussi, pourquoi lui avoir composé cette famille caricaturale? Chaque génération n'est que trop tentée de trouver odieuse et ridicule la génération qui l'a précédée. A quoi bon encourager cette révolte presque physiologique, si souvent douloureuse? Je voudrais enfin que la culture de l'esprit ne fût pas si lestement expédiée. Jacques est toujours bien pressé de fermer son *dico*. Les versions doivent être bâclées. Que lui restera-t-il dans la tête?

Dans cette pratique des sports, il y a une chose épouvantable : la brièveté de la jeunesse. A vingt-quatre ans, M. de Montherlant a toutes les peines du monde à rejoindre à la course son élève de quinze ans, et cet effort l'exténue. Au même âge, Mlle de Plémeur, — *arrière-saison...* — se considère comme finie et va s'enterrer en province parce qu'elle s'est fait battre sur trois cents mètres. L'exercice de l'esprit conserve mieux, et, ma foi, j'aime assez la vieille gaieté de Mme de Deffand. Ne craignez-vous pas qu'une vague de mélancolie

n'envahisse le monde, avec tous ces *has been* de vingt-cinq ans, et ces vétérans prématurés?

Le héros du *Songe* se conduisait fort mal avec les jeunes filles. Il méprisait la faiblesse et l'amour. Il paraissait, pour tout dire, un peu goujat... Le petit Peyrony ne vaudra pas mieux ; et son maître l'approuve, avec quelques nuances peu satisfaisantes. Le bonhomme de quinze ans a une sorte de dégoût pour les femmes et ne les admet même pas aux nobles rivalités du sport. M. de Montherlant consent à s'intéresser à Mlle X... quand son genou saigne, crevé par des tessons de bouteille, et il est vaguement attiré vers Mlle de Plémeur, parce qu'elle est énergique et, autant dire, mâle. Il convient que l'inintelligence de la féminité, où se distingue vaillamment Peyrony, est un danger pour lui, — et pour l'espèce. Mais enfin, ce n'est pas un tendre, et il se console vite. Il a horreur du *flirt*, qui est devenu, en effet, assez répugnant, mais qui fut délicieux sous la forme discrète qu'il avait autrefois. Aurons-nous donc des jeunes gens qui ne sauront plus, de la femme, tirer qu'un rapide et brutal plaisir? Qui liront sans émotion *Roméo et Juliette* et les *Nuits?* A qui le verlainien :

Beauté des femmes, leur faiblesse et ces mains pâles

fera hausser les épaules? Ah! que j'aime mieux les vaillants de *la Table ronde*, Tristan ou Lancelot, fidèles à leur dame, et même don Quichotte avec sa Dulcinée... Amoureux et vaillants! Que l'idéal de M. de Montherlant semble, en comparaison, grossier.

Après tant d'objections, où je voudrais avoir marqué, mieux qu'en de vains éloges, l'intérêt du livre, si discutable, mais si vivant de M. de Montherlant, il faut bien en venir à un problème qui ne se poserait pas, s'il s'agissait d'un autre écrivain, mais qui se pose pour un catholique militant. Que devient donc le catholicisme de M. de Montherlant? L'orgueil de M. de Montherlant, et sa confiance en son moi sont à l'opposé de la simplicité chrétienne. Sa morale est toute païenne. Comment pourrait-il concilier « la notion du manque de valeur substituée à celle du péché » avec la doctrine permanente de l'Église?... Dans une récente interview, il aurait énuméré ainsi ses ambitions : « D'abord la grandeur de ma patrie et ma propre grandeur ; ensuite, celle de ma religion... » Qui peut affirmer que M. de Montherlant ait dit cela exactement? Et pourtant, qui pourra nier que cette phrase exprime le sens intime du *Paradis à l'ombre des épées?*

On voit, avec curiosité, mais avec un peu de tristesse, M. de Montherlant adopter des théories qui, si elles devaient assurer l'équilibre du corps et de l'esprit, seraient fort séduisantes ; mais leurs conséquences, à n'en pas douter, seront l'irrémédiable défaite de l'esprit, et une transformation désastreuse de la vie de société.

ROBERT KEMP.

LE THÉATRE

« L'ACCROCHE-CŒUR. — LE COUPLE »

M. Sacha Guitry travaille avec une extrême facilité : il a une idée, il part, il improvise. A trente-huit ans, il a déjà écrit cinquante-six pièces. Si les cinquante-six étaient également bonnes, il faudrait que M. Guitry fût en dehors de l'humaine condition. Nous avons dit que la cinquante-cinquième était manquée. La cinquante-sixième est réussie, autant qu'il est permis à M. Guitry de réussir et c'est quelque chose.

L'Accroche-cœur est un personnage peu recommandable. Son seul nom l'indique. Était-il particulièrement utile de peindre un « accroche-cœur »? La question peut être posée. On pourra répondre avec Boileau : *Il n'est pas de serpent ni de monstre odieux...* Il s'agit de voir de quelles couleurs est peint le serpent.

Celui de M. Guitry jette son dévolu sur une belle fille facile. Elle n'aime que l'argent ; il entend bien n'en point donner, par obligation et point d'honneur. Alors il invente une audacieuse comédie. Il s'introduit la nuit dans la chambre de la fille, vole quatre-vingt mille lires (nous sommes à Venise) et une fortune en bijoux, modifie sa physionomie et se présente le lendemain matin, jurant que lui seul saura retrouver le voleur. Il est malin comme tout personnage de M. Guitry, la jeune femme le croit, le suit à travers l'Italie, on ne retrouve pas le voleur, mais elle tombe dans ses bras ; il l'entretient avec son propre argent et, quand les lires sont envolées, il rend les bijoux et s'en va. Un hasard a amené la jeune femme à découvrir qu'il était le voleur, mais elle n'a rien dit, parce qu'elle reconnaît

en lui un être de sa race et parce qu'elle l'aime. Ils avilissaient l'amour l'un et l'autre et l'amour les a saisis. Ils souffrent à leur tour, mais il leur reste à tous deux le sens pratique et à lui un vieux fond de vague honnêteté : il s'en va, ils se revoient un an après, ils ne se parlent pas et l'on apprend, en manière de morale que l'accroche-cœur, lassé des aventures, exerce une profession régulière : il est entré dans la police.

Ce thème léger est débité en tout petits morceaux : une scène ici, une autre là. Le lieu de l'action est une salle de café, une chambre d'hôtel, un compartiment de wagon-lit. Mais M. Guitry ne ressemble pas le moins du monde à un auteur naturaliste. D'abord, ses scènes ne sont point éparses ni semées au hasard. La composition est lâchée, mais elle est parfaitement habile. A première vue, on ne le dirait pas. Le soir de la répétition générale, les spectateurs égarés voulaient s'en aller après l'avant-dernier tableau, qui montre la rupture et, ayant été trompés une fois, ils ne voulaient plus partir après le suivant, où les personnages se rencontrent sans se parler. Cependant chacune de ces scènes est choisie, sans doute avec grand soin, du moins avec un rare instinct. On voit se dérouler rapidement l'essentiel, et rien que l'essentiel. Rien de trop, une langue claire et aisée, juste ce qu'il faut de mystère dans l'intrigue pour piquer l'intérêt. M. Guitry, si libre, si souple, si vivant, n'a rien du littérateur d'avant-garde. Il ressemble à nos bons auteurs comiques du dix-huitième siècle, ce qui n'est pas un petit compliment.

Comme eux, il aime à peindre des êtres sans noblesse. Il l'aime peut-être un peu trop. Certes, il a la tête trop claire pour brouiller les couleurs comme faisait M. Bataille. Son accroche-cœur n'est pas vertueux, sa courtisane n'est pas sensible. On peut pourtant lui reprocher un goût trop prononcé pour ces héros sans noblesse et une vague indulgence à leur égard. C'est le plus grand reproche qu'on puisse faire à *l'Accroche-cœur.*

Le métier, souple et lâché, est admirable, comme celui des tableaux de Fragonard, devant lesquels on dit : « Qu'il eut été grand peintre, s'il avait su ne pas se contenter de fumerolles ! » La scène de la découverte des bijoux dans un compartiment de wagon-lit unit la fantaisie et le piquant de l'invention à l'utilité et à l'adresse : on ne pouvait choisir un épisode qui fît aller l'action plus vite, ni qui révélât mieux où en étaient les deux cœurs, presque sans rien dire. Il est curieux de constater combien l'art de M. Guitry ressemble en cela à l'art de Pierre Benoit. Ils ne disent pas tout. Ils vont vite. Ils montrent légèrement quelques épisodes révélateurs. Ils savent choisir et ils savent évoquer.

M. Guitry pourrait se vouer à de plus nobles peintures. Sans aller jusqu'à lui réclamer un cours de morale, on pourrait souhaiter quelques nuances. Mais il nous dira que les nuances, elles aussi, sont sous-entendues, et qu'il faut savoir les attraper. Nous reprochions l'autre jour à M. Romains de ne pas aimer ses héros ; M. Guitry aime parfois un peu trop les siens, qui ne le méritent guère. Mais il l'est, lui, auteur comique ! Dans un genre un peu trop léger, un peu trop lâché, quand il réussit, comme ici, il est excellent.

*
* *

MM. Amiel et Obey ont écrit en commun une des meilleures pièces parues depuis la guerre, *la Souriante Madame Beudet*. Ils ont repris leur liberté et chacun d'eux vient de donner séparément un nouvel ouvrage. Dangereuse épreuve, que guettaient les jaloux. Si l'un des deux auteurs s'était montré inégal à *Mme Beudet*, on l'eût tué raide. Par bonheur, il est incontestable que chacun d'eux a du talent.

M. Amiel a choisi un sujet rebattu : *le Couple*. Henri et Claude forment un couple qui devrait être idéal. Ils sont jeunes, sains, libres et ils s'aiment. Aussi bien jugent-ils qu'ils ne peuvent vivre à Paris, où le bonheur est exposé à trop de tentations. Ils décident d'aller diriger dans le Midi une exploitation agricole et d'emmener avec eux un autre couple qui présente beaucoup moins de garanties que le leur.

On a fait à M. Amiel deux reproches : cet acte d'exposition est long et vide. L'intérêt ne commence qu'au second acte, et un tiers de l'ouvrage est ainsi inutile. Ensuite, il est surprenant que ce couple, qui veut fuir les tentations, emmène précisément deux tentateurs dans la solitude. M. Amiel justifie cette conduite, mais assez faiblement. Henri Ledriant a besoin, pour son exploitation agricole, des capitaux de Robert Provot. Une telle raison serait insuffisante si l'auteur ne sous-entendait que son couple emmène des tentateurs parce qu'il a, tout au fond, une vague envie d'être tenté.

Voici donc un ménage honnête et un ménage léger en tête-à-tête à la campagne. La femme légère séduit le mari honnête, qui se laisse aller. Claude l'apprend. Elle jure de se venger. Elle se venge, en effet, avec Robert : elle l'a sous la main et, en somme, elle lui rend sa monnaie. Mais sa vengeance n'aura d'effet que si Henri est au courant et s'il en souffre. Au moment où elle va l'avertir, elle rencontre un vieil homme à qui la vie a été cruelle et à qui la douleur a enseigné l'indulgence. Il conseille à Claude de se taire et de pardonner. Elle

suit son avis et quand Henri, dévoré de doute, l'interroge, elle ment. Le pauvre mari est si content qu'elle a honte de son mensonge, elle va avouer, dans un sursaut de loyauté. Mais son vieux conseiller, d'un geste, lui rappelle que mieux vaut se taire, et elle se tait.

On ne peut guère trouver sujet plus banal que celui-ci. Le type même du vieux confident s'est promené dans le théâtre de Dumas fils et dans celui de M. Porto-Riche. Et les quatre autres personnages sont conformes à la tradition constante du théâtre contemporain. Cependant, les deux derniers actes du *Couple* sont fort beaux. M. Amiel y cherche à être toujours simple, on a même pu lui dire avec beaucoup de raison qu'il exagérait la simplicité voulue. Ainsi, après une scène de désespoir conjugal, Claude parle à son mari de gilets de flanelle. M. Azaïs a très justement fait observer à M. Amiel que ce procédé est usé, que ce naturalisme a produit M. Vildrac et qu'il gâte M. Duhamel. On se demande si ce parti pris n'est pas une défense, instinctive ou raisonnée, contre un penchant inverse. Ces silences pleins d'intentions et de sous-entendus constituent aussi une recherche. La vraie simplicité a moins d'apprêt. Celle de M. Amiel est parfois un peu faite.

Mais, au point juste, quand il réussit, c'est tout à fait bien. Le troisième acte du *Couple* est remarquable, humain et émouvant par des moyens d'apparence très simple, cependant que la marche des sentiments est ménagée avec beaucoup d'art et de vérité, une connaissance approfondie du cœur humain et des moyens dramatiques.

Lucien Dubech.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. RAMSAY MACDONALD

La campagne électorale de décembre 1906 *battait son plein en Angleterre. Sur tous les édifices publics de Londres, sur les maisons, les palissades et jusque sur les parapets des ponts, d'innombrables affiches multicolores, apposées côte à côte, vantaient les bienfaits du* free trade *ou les avantages de la* tariff reform, *comme s'il se fût agi d'une marque de whisky ou d'un remède contre la toux. A coups d'images, parfois amusantes, le plus souvent naïves, unionistes et libéraux se livraient ainsi, sur le terrain traditionnel du protectionnisme et du libre échange, une lutte aussi acharnée que coûteuse.*

C'était sur eux — et sur eux seuls, — en effet, que se concentrait l'attention du pays. Il y avait bien une autre organisation politique qui commençait à se montrer assez remuante et s'intitulait fièrement le « parti indépendant de travail ». La grande masse des électeurs n'attachait à son agitation qu'une importance secondaire, car ce parti, sur 16 *candidats, en avait eu* 13 *battus aux élections de* 1900, *et ne comptait, par suite, dans la Chambre défunte, que* trois *représentants.*

L'activité des travaillistes ne se manifestait d'ailleurs d'une façon intense que dans le voisinage des docks de Londres, dans ces faubourgs pauvres de l'East end dont l'un avait, le premier, envoyé Keir Hardie au Parlement, dans les districts miniers et dans les centres industriels d'Ecosse et des Midlands. C'est là, dans ces agglomérations ouvrières, que les chefs du mouvement, les Macdonald, les Snowden, les Sidney Webb, les Henderson, déployaient leurs efforts pour gagner des adhérents.

Ne disposant pas, comme leurs concurrents des deux autres partis, d'une caisse électorale bien remplie et de journaux à gros tirages, ce n'était pas en couvrant les murs d'affiches illustrées, en organisant des réunions dans des salles bien closes et bien chauffées, ou par de savantes campagnes de presse, qu'ils essayaient d'atteindre leur but. C'était en payant de leur personne, en s'installant aux carrefours, dans les squares, aux portes des usines, sur des estrades improvisées, — chaises, caisses ou tonneaux de bière, — et en y discourant pendant des heures, malgré le vent glacial, la pluie cinglante ou le brouillard.

C'est dans un de ces meetings en plein air que je vis pour la première fois M. Ramsay Macdonald à qui George V vient de confier la mission de former un cabinet. Grand, les épaules carrées, les cheveux noirs en bataille, il parlait lentement, d'une voix forte et bien timbrée, en martelant ses mots et en ponctuant chacune de ses phrases d'un geste sec et énergique. Son visage aux traits rudes, son regard brillant mais dur, sous les sourcils constamment froncés, sa bouche sévère encadrée d'une forte moustache aux pointes tombantes, son menton volontaire, ses poings fermés qui s'abattaient sans cesse, comme pour mieux faire pénétrer ses arguments dans la tête de ses auditeurs, tout, en lui, donnait une impression d'énergie farouche, de profonde confiance en soi et d'extrême ambition.

Dix-sept années se sont écoulées depuis... Grâce à sa volonté, à sa confiance en soi et à ses dons d'orateur, M. Macdonald a pu réaliser presque tous ses rêves, presque toutes ses ambitions. Comme ils eussent ri de bon cœur, les braves paysans de Lossiemouth, si on leur avait dit jadis, aux environs de 1870, que le petit Ecossais qu'ils voyaient jouer sur la grève avec les autres gamins du village, sans autres parents, pour guider ses premiers pas dans la vie, qu'une vieille grand'mère avec laquelle il habitait dans une échoppe du port, serait un jour premier ministre de Grande-Bretagne! Comme ils eussent, eux aussi, haussé les épaules ceux qui le connurent plus tard à Londres petit employé, suivant les cours du soir, grattant, pour gagner quelques shillings supplémentaires, des articles pour l'Écho, *un journal libéral aujourd'hui disparu!*

Il a suffi qu'il rencontrât Keir Hardie, le père du socialisme anglais, et le suivît à la Fabian Society *et à l'*Independent labour party *que ce dernier venait de fonder. C'est cette rencontre qui a décidé de son existence, qui l'a orienté vers la politique militante, qui en a fait un des plus ardents champions du socialisme en Grande-Bretagne et l'a porté là où nous le voyons aujourd'hui. M. Macdonald est, dans toute l'acception du terme, un* self made man ; *mais il convient d'ajouter qu'il a été considérablement aidé par la chance. Les événements l'ont*

puissamment servi. A peine entré à l'I. L. P., il en devient le secrétaire. C'est le pied à l'étrier. Sans doute il est intelligent, bûcheur, orateur habile et insinuant, mais d'autres, autour de lui, le sont tout autant. Certains même lui sont supérieurs comme culture générale, encore qu'il lise beaucoup, notamment ses camarades Sydney Webb et Snowden. Il les distance. Les élections de 1906 *le font entrer aux Communes et ses collègues le désignent aussitôt comme leader parlementaire. Il est lancé. Désormais, il pourra commettre les erreurs les plus graves, soutenir les théories les plus fausses, aller à l'encontre du sentiment général de son parti et de ses mandants, être même désavoué par ces derniers, les circonstances le favoriseront. Il poursuivra sa marche en avant comme son parti poursuivra la sienne passant de* 29 *membres à* 42 *en* 1910, *avec* 500 000 *suffrages, puis à* 57 *en* 1918 *pour faire un bond à* 142 *en* 1922 *et enfin à* 192 *avec* 4 350 000 *suffrages aux élections de décembre dernier.*

Dire que la propagande intensive faite depuis dix-sept ans par M. Macdonald et ses lieutenants n'est pour rien dans ces progrès serait manquer à la vérité. Mais c'est aux événements, tout à fait indépendants de sa volonté, contraires même à sa volonté nettement exprimée, que sont dus surtout les succès des travaillistes. C'est la guerre, c'est la réaction qui a suivi ces quatre années de deuils, de souffrances et de restrictions, c'est le chômage et la vague de mécontentement qu'il a provoquée dans les milieux ouvriers et parmi les soldats démobilisés qui ont fait germer le grain que les travaillistes avaient semé et leur ont valu ce formidable afflux de voix nouvelles.

Rien ne le prouve mieux d'ailleurs que les maigres résultats donnés, avant 1914, *par cette propagande, au moment où M. Macdonald avait fait le grand rêve d'enrégimenter sous la bannière socialiste ce qu'il appelait « la grande armée du travail », les puissantes organisations syndicales anglaises, dont les membres se chiffrent par centaines de mille et de les amener à financer la politique de l'I. L. P. Il s'était alors heurté à la résistance de tous les éléments raisonnables des trade-unions qui comprenaient que leur intérêt véritable était de se cantonner dans la défense de leurs droits corporatifs et il avait attendu de meilleurs jours. Il les attendait encore quand la guerre est venue.*

Cette fois, ce n'est plus une partie de la classe ouvrière mais la grande majorité du pays, des Communes et de son parti qu'il eut contre lui quand il attaqua, on se rappelle avec quelle violence, la politique de sir Edward Grey et réclama la neutralité de la Grande-Bretagne. « Vous ne nous avez, lui avait-il dit, nullement prouvé que la Grande-Bretagne fût en danger. La seule question de la neutralité belge ne saurait nous entraîner dans le conflit. D'ailleurs l'attitude de la Russie

est douteuse. Quant à la France, elle ne peut être anéantie. Nous n'avons donc aucune raison d'entrer dans la guerre à ses côtés. »

Cette attitude, dont le moins qu'on en puisse dire est qu'elle ne faisait guère honneur à sa clairvoyance, et qui l'obligea à donner sa démission de leader du Labour party, à la tête duquel il fut remplacé par M. Arthur Henderson, devait l'entraîner jusqu'au défaitisme. Il serait imprudent, au lendemain du jour où il vient de prendre le gouvernement, d'oublier le rôle regrettable qu'il a joué dans cette période, soit au Parlement où il se prononça contre l'union sacrée, soit dans les réunions publiques, soit dans les congrès socialistes interalliés où, aux côtés de son collègue français Longuet, avec qui il présente beaucoup de points de ressemblance, bien qu'il soit antimarxiste, il ne fit guère entendre que des paroles de découragement. Nous rappelons ces faits parce qu'ils illustrent de façon saisissante ce que nous disons plus haut de la chance qui a favorisé sa carrière et de son énergie. Blâmé par la masse du peuple anglais, honni par certains groupements ouvriers, comme les marins et chauffeurs de navires qui refusèrent de le laisser embarquer, en 1917, pour se rendre à Stockholm où il voulait aller rencontrer les socialistes allemands, abandonné par ses électeurs qui refusèrent de le renvoyer au Parlement en 1918, tout autre eût eu les reins brisés et ne se fût jamais relevé.

M. Macdonald a tenu bon. L'orage passé, il a non seulement reconquis sa popularité, mais il l'a accrue. La vague de mécontentement de 1922, dont il a su tirer parti, l'a porté de nouveau aux Communes et, quand il s'est agi de désigner leur leader, c'est lui et non pas M. Clynes, qui, par patriotisme, avait accepté, dans le gouvernement de coalition, le poste de contrôleur des vivres, que ses collègues ont choisi. Il était revenu au premier plan et il devait y rester jusqu'au jour où la crise imprudemment provoquée par M. Baldwin, devait le mettre plus en évidence encore en faisant de lui le chef du principal parti d'opposition et en le poussant de Westminster à Downing Street.

S'y maintiendra-t-il longtemps? Quand un parti arrive au pouvoir, surtout pour la première fois, et quand il a un chef habile à sa tête, il fait le nécessaire pour y rester. On peut compter sur l'Ecossais intelligent et souple qu'est M. Macdonald, ou plutôt « Mac » — puisque sa popularité est telle aujourd'hui, dans les milieux ouvriers anglais, qu'on ne l'y appelle plus qu'ainsi, — sinon pour sacrifier, du moins pour ajourner ce qui, dans le programme socialiste, serait de nature à dresser contre lui aux Communes la majorité libérale et conservatrice et à provoquer sa chute.

Attendons-nous donc à le voir mettre, pour un temps, en matière de politique intérieure, beaucoup d'eau dans sa bière et porter principa-

lement son attention, après avoir pris quelques mesures en faveur des chômeurs, sur les questions de politique extérieure. Ce n'est pas pour rien qu'il s'est attribué la direction du Foreign Office. Ayant beaucoup voyagé, comptant beaucoup d'amis parmi les socialistes de tous les pays, ces questions, en effet, l'ont toujours passionné. Il a ses idées sur les moyens de résoudre chacune d'elles, qu'il s'agisse du rétablissement des relations avec Moscou, du rôle de la Société des Nations, de la Ruhr, des réparations ou des dettes interalliées. Il sait pouvoir, sur ce terrain, compter sur l'appui d'une partie des libéraux et des conservateurs et cela lui donnera le temps de respirer.

Ce n'est que plus tard, quand il se sentira bien en selle, que cet adversaire du communisme essaiera sans doute de procéder à la réorganisation graduelle de la communauté suivant les principes socialistes. Si, comme il y a lieu de le supposer, le Parlement et le pays ne lui permettent pas de mener à bien cette tâche, il aura du moins vis-à-vis de son parti l'excuse de l'avoir tenté, et il lui restera, outre la satisfaction d'avoir été le premier — prime minister — *socialiste de Grande-Bretagne, la consolation de se retirer au milieu de ce qu'il appelle « ses humanités », c'est-à-dire de ses livres, et d'ajouter ses* Mémoires *à la liste déjà longue des ouvrages qu'il a personnellement écrits.*

***

La vie profonde de l'Alsace.

Voici cinq années que l'Alsace est revenue prendre sa place au foyer familial ; et l'on peut cependant affirmer que bien peu de personnes, à l'intérieur, la connaissent telle qu'elle est en réalité. Les opinions les plus divergentes se sont étalées à son sujet dans tous les grands quotidiens, entraînant souvent dans les esprits une confusion regrettable au plus grand préjudice des populations. Les enquêtes menées au compte de la presse parisienne ont la plupart du temps été incomplètes et superficielles malgré la bonne volonté qui animait leurs auteurs ; et cela parce qu'en général, on a cru posséder une connaissance suffisante de l'Alsace, après avoir, au cours d'un rapide voyage, reçu les confidences de deux ou trois personnages du pays ; alors qu'au contraire le contact direct et prolongé avec la vie profonde de la population est absolument nécessaire pour pouvoir juger en connaissance de cause. De plus, trop souvent, il y a eu des heurts et des malentendus provenant de ce que les visiteurs, ne comprenant pas le dialecte, se sont sentis comme isolés et perdus au milieu de la vie alsacienne, n'ont par suite rien pu juger sainement de ce qu'ils voyaient et de ce qu'ils entendaient, et sont repartis un peu aigris

parfois, en portant sur notre province des appréciations hâtives et injustifiées.

Ceux qui vivent depuis longtemps en Alsace et qui ont suivi de près durant ces cinq années la vie profonde du pays, ne peuvent que déplorer un tel état de choses. Rien ne serait plus regrettable que de fermer les yeux sur les problèmes vitaux que pose le retour de l'Alsace dans l'unité française, et de ne pas profiter du merveilleux champ d'expérience qu'elle constitue ; c'est pourquoi nous devons avoir à cœur de rechercher et de faire entendre dans la mesure de nos moyens un langage aussi conforme que possible à la réalité des faits. Pour cela, il faut se placer dans une attitude impartiale, et, écartant tout préjugé, se pencher longuement et studieusement sur l'âme de l'Alsace pour l'étudier dans toute sa complexité.

On peut, je crois, pour faciliter l'étude de l'état d'esprit qui règne au sein de la population alsacienne, discerner trois générations : ceux qui ont connu le régime d'avant 1870, et qui avaient suffisamment vécu la vie française au moment de l'annexion pour en conserver le souvenir dans leur esprit et dans leur cœur ; ceux qui, nés aux environs de 1870, avaient atteint l'âge de la maturité à l'époque de l'armistice ; et ceux enfin qui en 1918 arrivaient à l'âge d'homme. De ces trois générations, la deuxième offre une psychologie particulièrement intéressante et souvent méconnue : leur enfance et leur jeunesse se sont écoulées sous la domination allemande ; ils ont suivi les écoles du vainqueur, où ils ont assisté au développement de la formidable machine germanique, sous les regards particulièrement attentifs des maîtres d'outre-Rhin. Et si, au foyer paternel, le souvenir de la patrie perdue, fidèlement maintenu, venait raviver dans leurs cœurs les sentiments d'attachement à la France, leur raison s'ouvrait et se développait dans un courant de vie sociale et politique, qui par bien des égards différait du nôtre. Le travail d'adaptation — pour aussi pénible qu'on le suppose — laissera toujours vivants certaines de ces idées et de ces tendances. Et c'est là précisément le grand intérêt que présente pour nous cette génération, dont on méconnaît souvent les sentiments et surtout l'effort intense qu'elle a dû fournir pour se réadapter aussi bien que possible à un régime nouveau. Mais il n'en est pas moins vrai que chez eux, en des hommes dont l'attachement éprouvé à la France synthétise le plus fortement les tendances qui se font jour en Alsace, nous devons chercher des éléments précieux d'information pour résoudre les problèmes qui se posent actuellement.

Pour les deux autres générations, l'adaptation a naturellement été plus facile, soit parce qu'elles ont déjà vécu dans leur jeunesse sous le régime français, soit parce qu'elles sont encore assez jeunes pour s'adapter au moment du retour à la mère patrie. Mais il existe malgré tout entre elles un point commun, qui les apparente

fortement à leurs ainés : ils ont vécu sous deux régimes, et par suite, ils possèdent, tout comme leurs fils ou comme leurs pères, une conviction fondamentale ; c'est que l'Alsace constitue un champ d'expérience particulièrement fécond, où des conceptions différentes concernant la vie sociale, politique et religieuse, se sont rencontrées et heurtées, comme elles se rencontrent et se heurtent encore aujourd'hui ; que par suite, il y a un intérêt primordial à comparer ces diverses conceptions avant de se prononcer définitivement ; et que la France, enfin, réaliserait davantage dans sa plénitude son être national, si elle s'incorporait, pour les absorber, certains des éléments qu'elle trouve ici, et qui ont suffisamment manifesté, dans les différents domaines de la vie nationale, leur force de fécondité.

Et de fait, lorsqu'on se penche attentivement sur l'âme alsacienne, on y trouve réunis des éléments fort hétérogènes, de provenances souvent opposées, qui ne fusionnent ensemble que grâce à la personnalité puissante de la province retrouvée. Il y a d'abord, en ce qui concerne la conception de la vie politique et sociale, une tendance à faire passer la collectivité avant l'individu ; cette tendance qui se reflète, comme je le montrerai tout à l'heure, dans certaines parties de la législation locale, a fait que très souvent on a décoré du nom d'étatisme la conception d'ensemble qui caractérise les lois en vigueur ici. Il importe de bien préciser. Il y a une conception étatiste, c'est très vrai, celle qui était en honneur en Allemagne et qui transparaît en particulier dans les avantages très sensibles que possédaient et que possèdent encore les fonctionnaires d'État, ainsi que dans le prestige dont l'État aimait à les voir jouir auprès de la population. Mais il y a quelque chose de plus, et que le mot « étatisme » ne nous paraît pas rendre complètement : c'est que l'État ou la commune prend plus directement en main, d'un point de vue social, les intérêts de l'individu, et que l'individu à son tour — la remarque est d'importance — sait se gêner au profit de la collectivité ; il convient donc de préciser ce que l'on entend par étatisme, parce que, la plupart du temps, ce terme évoque une monopolisation complète par l'État des énergies privées, et rien ne serait plus faux en ce sens pour l'Alsace.

A côté de cette conception dont beaucoup d'éléments ont un rapport étroit avec la législation allemande, il existe une tendance individualiste très marquée. C'est devenu un lieu commun de dire que l'Alsacien a « la tête carrée », expression qui traduit bien cependant cette tendance à l'indépendance dans le jugement et dans l'action que l'on retrouve en toute occasion et qui d'ailleurs a soulevé tant de difficultés à l'Allemagne ; tendance que l'Alsace a puisée dans sa parenté avec la France, au même berceau peut-on dire, et qui a été développée par les institutions politiques des fameuses villes libres durant tout le moyen âge. Cette indépendance dans le jugement

s'est manifestée d'une façon curieuse, à l'occasion de l'introduction du code civil allemand en 1900. J'ai entendu des magistrats alsaciens se plaindre de ce que précisément le code d'outre-Rhin, en voulant trop entrer dans les détails, prévoir jusqu'aux moindres cas, ne laissait pas aux juges cette liberté d'interprétation suffisante à laquelle les avait habitués le code français.

Mais ce n'est pas seulement dans les conceptions concernant la vie politique et sociale, que se manifeste une certaine dualité d'éléments ; c'est encore d'un point de vue beaucoup plus large, en ce qui concerne les affinités profondes qui caractérisent les races. Il y a incontestablement ici une tendance marquée vers l'ordre et la régularité que satisfaisait le régime allemand et qui est très souvent aujourd'hui le principe des réclamations et du mécontentement des Alsaciens, étonnés parfois des lenteurs administratives de certains de nos bureaux. Mais à côté de cette tendance, il y en a une autre, tout aussi puissante : c'est une recherche naturelle de la spontanéité et de la liberté d'allure, une affinité naturelle *pour l'esprit de mesure* et de *modération*, qui est l'apanage de la civilisation gréco-latine et en particulier de la civilisation française ; par là, on a bien raison de dire que l'âme alsacienne ne pouvait trouver son complément naturel qu'en revenant à la France. La pensée germanique, que ce soit dans le domaine de l'art ou dans celui de la politique extérieure, a une tendance irrésistible à dépasser la mesure, à arriver jusqu'au colossal, en encadrant son œuvre dans un système rigide ; elle connaît difficilement l'harmonieux équilibre des facultés, et c'est précisément ce qui la rend dangereuse. Or cette tendance ne pouvait se concilier avec les affinités profondes de l'âme alsacienne, imprégnée, à son berceau, de civilisation latine. C'est peut-être là, je crois, la source profonde de toutes les critiques que, durant le régime de l'annexion, l'Alsace a prodiguées à l'adresse de l'Allemagne ; et c'est aussi, il ne faut pas l'oublier, parce qu'ils connaissent bien cette défectuosité de l'esprit germanique, que les Alsaciens nous apportent un précieux concours.

Enfin, à la base de ces éléments multiples qui constituent la personnalité morale de l'Alsace, il fallait un autre élément qui contribuât puissamment à les synthétiser tous et en quelque sorte à les stabiliser : ce fut la tradition religieuse qui joua ce rôle : la vitalité de la foi, quelque extérieure qu'elle paraisse à certains, s'est manifestée de tous temps par la richesse de la variété des croyances religieuses qui ont fleuri sur le sol d'Alsace. Non seulement le mysticisme a eu ici de nombreux et illustres adeptes, mais encore on peut dire qu'il est rare de trouver sur une superficie si restreinte autant de croyances religieuses. La vitalité du protestantisme a contribué comme par émulation à maintenir le catholicisme à un niveau élevé dans tous les domaines ; de plus, nulle part peut-être plus que dans cette province, l'éducation religieuse n'a exercé sur les âmes une emprise

plus forte : soit par suite *de l'instabilité de sa situation politique*, soit par suite du long gouvernement des princes-évêques sur certaines parties importantes du territoire ; soit enfin parce que l'Alsace n'a possédé longtemps que d'une façon incomplète une langue littéraire. Quoi qu'il en soit, celui qui négligerait ce facteur primordial, se rendrait incompréhensible l'évolution et l'état actuel de l'âme alsacienne ; il ne comprendrait pas surtout quel a été le ressort caché des énergies intellectuelles et morales qui ont assuré au pays, par delà le changement de régime, une remarquable stabilité.

Tels sont, je crois, les éléments essentiels qui constituent la personnalité morale de l'Alsace. On peut donc dire que par l'hétérogénéité des conceptions et des affinités qui s'affrontent et qui se compénètrent, l'Alsace représente un précieux champ d'expérience où nous pouvons aller puiser des enseignements fructueux pour enrichir notre patrimoine national. Et c'est sur des éléments empruntés aux tendances différentes des nôtres que devra se porter notre étude, afin de voir s'il n'y aurait pas avantage pour nous à les incorporer à notre vie sociale politique et économique ; or, c'est dans la législation que se traduisent surtout en se concrétisant les aspirations que j'ai essayé de dégager plus haut ; il est donc intéressant de compléter, par quelques exemples empruntés aux lois locales, l'étude de l'âme alsacienne.

Les lois concernant la prévoyance sociale et dont se sont inspirés les législateurs français dans le projet de loi qui vient d'être déposé devant les Chambres, partent du principe suivant : c'est que l'État prend lui-même en main les intérêts du particulier en obligeant ouvriers et employés à se garantir contre les insécurités de l'avenir ; qu'il s'agisse des assurances contre la maladie ou des assurances contre l'invalidité, l'ouvrier est tenu à se protéger. Cette loi a incontestablement porté ses fruits : ceux qui avaient éprouvé des difficultés au début pour faire des économies forcées sont aujourd'hui les premiers à reconnaître qu'ils ne pouvaient placer leur argent plus utilement. C'est bien dans ce cas, je crois, l'expérience d'*un principe* qui a apporté des résultats satisfaisants. Mais il faut bien remarquer à ce sujet que la législation allemande s'est inspirée des institutions de prévoyance qui existaient en Alsace depuis 1825 ; les caisses de malades, en particulier, avaient depuis longtemps déjà fait leurs preuves dans les industries privées.

La législation sur les municipalités met également en relief une conception différente de la nôtre : le principe général sur lequel elle repose est l'autonomie presque complète accordée en fait aux conseils municipaux, lesquels sont, sauf des cas exceptionnels, maîtres de leurs décisions. Il est incontestable qu'il y a un danger : celui de voir le conseil se livrer à des dépenses fastueuses aux dépens du contribuable. Mais en fait, l'expérience a montré quels résultats

heureux pour les villes avait cette conception : soit en ce qui concerne l'embellissement de la cité, les canalisations, les squares, l'entretien des rues, en un mot l'*hygiène publique*, soit en ce qui concerne les hôpitaux. En 1922, le pourcentage de la mortalité infantile chez les orphelins a été pour le Haut-Rhin de 0,61 pour 100. Il y a évidemment la contre-partie : les centimes additionnels. Mais il faut ici considérer deux facteurs, c'est que pour les villes d'Alsace, il y a encore les dettes d'avant la guerre et de la période de guerre qui pèsent sur les contribuables ; et en second lieu, le fait que l'introduction de certaines dispositions de législature française a coûté aux villes des dépenses supplémentaires, qui ne sont pas pour le moment, comme à l'intérieur, réparties sur un grand nombre d'années. Malgré tout, il reste actuellement que les centimes additionnels sont plus élevés sous un tel régime. Le principe qui prévaut dans cette législation est au fond le suivant : il est préférable pour l'individu de verser une somme plus forte dans l'intérêt de la collectivité ou pour l'entretien d'un lieu public dont il pourra jouir éventuellement. Lorsqu'on réfléchit sur la tendance qui est à la base de cette conception, on ne peut s'empêcher de remarquer qu'elle entretient des rapports très étroits avec cette philosophie de la solidarité qui durant ces dernières années a eu tant de crédit. Nous nous trouvons en tout cas de nouveau, ici, devant l'expérience d'un principe.

Le statut des fonctionnaires d'Alsace-Lorraine a déjà suscité beaucoup de controverses ; tous ceux qui ont approfondi tant soit peu cette question tomberont facilement d'accord sur un point : c'est que toutes les difficultés sont venues de ce que les fonctionnaires d'État du cadre local d'un côté, les représentants du gouvernement de l'autre, partaient de points de vue diamétralement opposés sur la conception de l'État. On peut penser que là encore il y aurait à étudier et à comparer, pour voir si, en définitive, il n'y aurait pas avantage pour le pays à modifier certaines dispositions du statut français.

Le code civil français est resté en vigueur en Alsace jusqu'en 1900, date à laquelle le code allemand fut introduit dans tout l'empire germanique ; bien entendu le code d'outre-Rhin bénéficiait des nombreuses expériences accumulées au cours du dix-neuvième siècle et par suite présentait et présente encore sur le code français, quant à certaines parties, une évidente supériorité. Mais précisément les points sur lesquels les juristes alsaciens demandent une modification dans notre code au profit du code allemand sont du domaine de la pratique courante et ne touchent en rien des questions de principe : les modifications demandées portent en effet sur la tutelle, la puissance paternelle, l'extension de pouvoir de la femme commerçante, la nature de la réserve, et l'effet déclaratif du livre foncier. Pour le reste, on ne voit aucun inconvénient à l'introduction des dispositions françaises ; les magistrats alsaciens savent en effet que non seulement

le code français laisse une plus grande latitude dans l'interprétation, mais aussi que la population est encore imprégnée de l'esprit du code français.

Que dire maintenant des lois scolaires, sinon qu'elles expriment avant tout cet élément religieux qui est à la base de la personnalité morale de l'Alsace? On sait en effet que nous vivons ici sous le régime de l'école confessionnelle ; or, le principe de cette école, c'est bien que l'enfant doit recevoir sur les bancs de l'école, non seulement l'instruction mais l'éducation en tous points conformes aux désirs de ses parents. La religion est partie intégrante de l'enseignement. Ceux-là mêmes qui n'admettent pas l'école confessionnelle ont dû, par mesure de conciliation, adopter un moyen terme entre l'école purement confessionnelle et l'école laïque : à savoir, reconnaître le droit aux ministres des différents cultes d'entrer à l'école à des jours et heures fixes, pour y donner aux enfants une éducation religieuse ; ou en d'autres termes, ouvrir les portes de l'école interconfessionnelle à un enseignement religieux indépendant. C'est bien là une affirmation implicite de la vitalité des croyances religieuses dans la grande majorité de la population alsacienne. N'y aurait-il pas là pour nous une expérience féconde?

Il nous faudrait enfin parler, de la fameuse *expérience de décentralisation* que nous a offerte l'Alsace. Le sujet est délicat et il est difficile de calquer une réforme dans un pays unitaire, sur une province ayant vécu sous un régime fédéraliste. Mais tous ceux qui ont vécu profondément la vie de l'Alsace après avoir vécu la vie de l'intérieur, sentent qu'il y a quelque chose à faire. M. Millerand nous en a fourni un exemple illustre : il est incontestable que lui, comme tant d'autres, a vu certaines de ses conceptions évoluer au contact de la vie alsacienne. Dans le domaine artistique et littéraire, la constitution des centres régionaux permet le développement de toutes les forces vives d'un pays, parce que dans ce cas tous les talents peuvent s'exercer sans passer nécessairement par le centre ; dans le domaine économique, on comprend mieux, quand on vit ici, l'intérêt qu'il y a à voir certaines questions traitées et résolues par des gens qui connaissent particulièrement le pays et qui sont directement intéressés à son développement. Dans le domaine administratif, on peut apprécier l'avantage qu'il y a, pour les fonctionnaires d'une part, à être en contact direct avec leurs chefs, pour les administrés d'autre part, à voir leurs affaires suivre une voie plus rapide. L'Alsace nous donne en matière de régionalisme un enseignement d'une haute portée : c'est la nécessité, pour un peuple qui veut demeurer fort et uni, de posséder et de conserver une législation *une* et une langue nationale *une*.

On peut donc juger par tout ce qui précède, et de la riche complexité de l'âme alsacienne, et de l'intérêt primordial qu'il y a pour nous

à bénéficier de l'expérience que par là même l'Alsace nous apporte.

Aussi rien de plus sage que la méthode qu'a suivie le gouvernement français inspiré par M. Millerand en ne brusquant pas l'assimilation, mais en se donnant le temps de comparer et d'étudier. On voit en effet l'erreur qu'on eût commise, si l'on avait voulu introduire d'emblée toute la législation française ; erreur psychologique, car cette conception partait d'une foi aveugle en la vertu créatrice des lois ; erreur nationale, en ce sens que nous nous serions privés par là même du bénéfice d'une expérience particulièrement féconde. La question est autrement vaste ; elle déborde les cadres d'une pure et simple assimilation et c'est faire preuve d'un esprit bien étroit que de ne l'envisager que sous cet angle ; il peut s'agir en réalité d'un élargissement de notre nationalisme si nous savons lui incorporer des éléments nouveaux qu'il assimilera à son plus grand avantage.

Il faut donc apporter beaucoup de prudence et de délicatesse chaque fois que l'on traite du nationalisme alsacien. Souvent, dans les trois premières années en particulier, certains politiciens d'ici, entraînés par leur zèle, ont été injustes et ont interprété tout ce qui venait de France d'une façon trop tendancieuse. Mais on voit combien l'Alsacien peut être profondément français, tout en demeurant attaché à ses institutions ou mieux à *certaines* de ses institutions. La formule nationale pour lui — qui a vu tant de vicissitudes politiques — n'est pas d'une rigidité et d'une immutabilité telle, qu'elle exclue toute intégration nouvelle. C'est pour ne l'avoir pas compris que tant de journalistes se sont mépris parfois sur ses meilleurs sentiments. Il importe à l'avenir d'éviter de tels malentendus. L'Alsace est et veut demeurer française. Mais elle a conscience d'apporter avec elle au foyer familial une expérience qui peut être fructueuse ; elle demande seulement que, pour le plus grand bien de la patrie, nous en profitions.

ROGER DUMON.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

AVANT L'ARRIVÉE AU POUVOIR DES TRAVAILLISTES. — *Le* 1er *janvier* 1924, *à la réception du corps diplomatique, à l'Elysée, M. Millerand salue « l'aube de la réconciliation et de la paix définitive ». Cependant, la situation européenne est des plus confuses.*

En Angleterre, une coalition parlementaire des conservateurs et des libéraux étant jugée impossible, l'avènement au pouvoir de M. Ramsay Macdonald et des travaillistes est devenu infiniment probable. Le

futur Premier britannique annonce son programme, dans un discours prononcé le 7 janvier : le remède aux incertitudes de l'avenir et aux problèmes du chômage consiste dans le rétablissement des relations avec la Russie et dans l'admission de celle-ci et de l'Allemagne au sein de la Société des Nations. On pressent qu'une nouvelle pression sera exercée sur la France et sur la Belgique pour les amener à évacuer la Ruhr.

La situation léguée par les conservateurs aux travaillistes comporte toute une série de difficultés : à l'intérieur, outre la question du chômage, il y a les menaces de grève des chauffeurs et mécaniciens de locomotives. Avec la France, il y a en suspens l'affaire du Palatinat : M. Heintz, chef du gouvernement séparatiste palatin, a été assassiné à Spire, le 9 *janvier, par des nationalistes allemands. Le gouvernement français a formellement repoussé le projet anglais d'une enquête menée sur les « agissements français » au Palatinat par un délégué anglais et déclaré qu'il n'accepterait qu'une enquête interalliée.*

L'autre litige franco-anglais légué par lord Curzon à M. Ramsay Macdonald résulte de la démarche du gouvernement britannique auprès des États de la Petite-Entente, dont la conférence s'est ouverte le 9, *à Belgrade, pour les menacer d'une réclamation des créances anglaises s'ils donnaient à la France des garanties en échange des crédits que celle-ci leur consent.*

En France. — *Le renouvellement du tiers du Sénat, le* 6 *janvier, ne modifie pas sensiblement la composition de la Haute Assemblée. M. Poincaré est réélu dans la Meuse. M. de Lamarzelle échoue dans le Morbihan. Dans l'ensemble, il y a une légère poussée à gauche.*

L'opinion publique commence à s'inquiéter de la chute progressive du franc. Le 15 *janvier, la livre est cotée* 95 *francs et le dollar* 22 *fr.* 30. *La lire italienne elle-même prend le dessus sur la devise française.*

Le conseil des ministres se réunit, le 15 *janvier, pour examiner la situation financière créée par la crise des changes. Un certain nombre de mesures sont annoncées : relèvement des impôts, économies sévères, etc...*

Italie et Yougoslavie. — *On annonce la signature d'un accord prochain entre les deux pays. La dictature de M. Mussolini a donc agi dans le sens de la paix européenne.*

Grèce. — *L'Assemblée constituante inaugure ses travaux, le* 2 *janvier. Le colonel Gonatas annonce aussitôt la démission du cabinet. M. Vénizelos, rentré en Grèce, accepte de former le nouveau ministère* (11 *janvier*).

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

Paris. — Typographie Plon-Nourrit et Cie, 8, rue Garancière. — 30396.